

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

La Belgique dans la crise européenne  
Edvard Benes, l'homme fatal de la Tchécoslovaquie  
L'annexion des Sudètes  
Le bilan  
En quelques lignes...  
Réception de M. Charles Plisnier à l'Académie royale  
de Langue et de Littérature françaises  
Paul Spaak  
Des parlementaires d'Aix aux taureaux aryens  
Une fille américaine de M. Vincent  
Lectures.

Vicomte Charles TERLINDEN  
Roger de CRAON-POUSSY  
Joseph MELOT  
Hilaire BELLOC  
\* \* \*

Valère GILLE  
Charles PLISNIER  
Comte Eugène de GRUNNE  
Georges LEGRAND

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16



## FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016.  
204, rue Royale BRUXELLES

Ses départements :

**Offices immobilier :** Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des achats.

**Industrie et commerce :** Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. Ouvertures de crédit pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE, BRUXELLES

## MACHINES A COUDRE

ANKER  
ANKER  
ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

**J. VERHAEGHE** 88, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

## APPAREILS de CINÉMA

**KINGSTONE**  
(VAN MARCKE)

Tél. 15.54.54 — 10, rue James Watt — Bruxelles

Installations complètes — Postes itinérants  
Sonorisation d'appareils muets

LES MEILLEURES RÉFÉRENCES

## Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION  
SCULPTURE-STAFF  
AMEUBLEMENT  
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS  
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

## SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes) ADR. TÉL. LEGLARM-LIÈGE

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR  
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection  
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,  
Appareils, Films didactiques

Matériaux et Procédés modernes  
pour le Bâtiment

**ISOLATION**  
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique  
4, avenue Arthur Goemaere  
Tél. 757.24 ANVERS

*A chacun son chocolat.*

# MARTOUGIN

*est celui des vrais amateurs.*



POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE  
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

# SINGER

## 206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant  
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

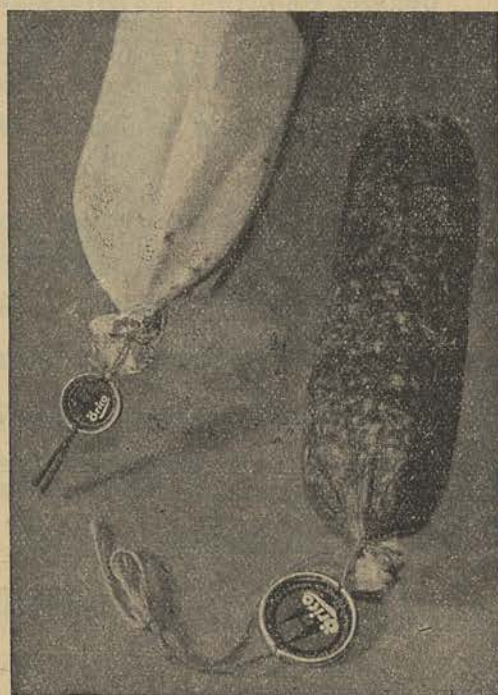
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



ORICO



NAAMLooZE VENNOOTSCHAP

SPECIALITEIT VAN DROGE WORSTEN  
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grensstraat, Mortsel-Antwerpen.  
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE 1 COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

# MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

## CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>TÉ</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France. Anvers



## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET      Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

## d'ENGHIEN S<sup>t</sup>-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS  
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS  
VOITURES — PIÈCES DE FORGE  
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

## d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique  
Eldoz-Liège

Registre du commerce  
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux**  
**Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

## P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes      Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

## SOUDURE ÉLECTRIQUE

Pour vos électrodes, une seule marque :

Original  Kjellberg

la plus ancienne et la plus répandue!

Pour vos postes de soudure, un seul nom :



### ESAB



la machine qui s'impose par ses qualités!

Documentez-vous auprès de  
ESAB, S. A., 116-118, rue Stephenson, Bruxelles. Tél. 15.91.26

## S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

**Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs**  
pour toutes industries

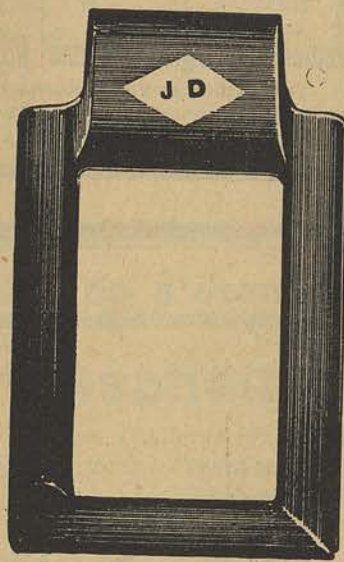
Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange  
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT



# Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



## Division Chaînes :

Toutes chaînes genre  
EWART, GRAY, LEY,  
éprouvées à 3 fois,  
effort normal avant expédi-  
tion

## ACCESSOIRES

ROUES, GOSETS, etc.  
GRAND STOCK

## Division Fonderie :

Toutes pièces en  
fonte malléable  
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement



# NO - MUS

le seul produit qui vous  
débarrassera certainement

des RATS et SOURIS

sans danger pour l'homme  
[ et les animaux domestiques

Fabriqué par la S. A. DES ANG. MANUFACTURES CHIMIQUES  
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

## COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

### Minimum de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire  
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

## SOCIÉTÉ ANONYME

DES

# Ateliers René De Malzine

SOLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en  
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes Industries.  
Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-  
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

## SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

### Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

# S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigaux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,

TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN

PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

# Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique

Ornements - Pièces suivant modèles

Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

MOULAGE SOIGNÉ

PRIX MODÉRÉS



## Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et très légères en Ciment armé formant Plafonds clairs et unis Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

**BRUXELLES, Avenue des Nations, 9**

Registre du Commerce de Bruxelles : 838      Téléphone 48.07.55      Compte Chèques Postaux : 118.84  
Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD  
Sous-Toitures Translucides brevetées

## CÉRAMIQUES de la Lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin  
Société Anonyme      Naamlooze Vennootschap  
Belgique      Téléphone Courtrai 629.      België  
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Fers - Aciers - Tôles  
Boulons - Rivets  
Poutrelles et rails  
Sciage de tous profils

Ronds pour beton  
Découpage sur spécifications  
Poutrelles de clôtures  
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

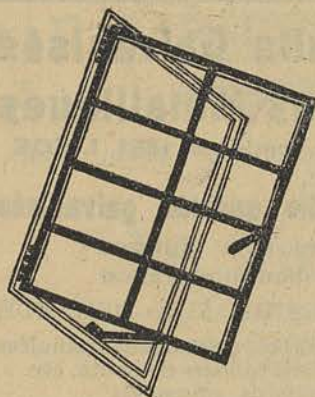
**— D. L. C. —**

TÉLÉPHONE 289 04  
3 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :  
Rue du Viaduc,  
SCLESSIN (Gare)

Pierres blanches  
Marbres - Granits  
Pierres reconstituées

A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S.A.  
Avenue du Port, 106, Bruxelles



S. A. Les Ateliers

**VAN DE SANDE**

Anciens Ateliers  
A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Bidder  
BRUXELLES

Châssis et portes  
métalliques

**BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE**

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique  
Géométrie nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings



**GUILLOTINE GRIGNET**

FENÊTRES - RÉVERSIBLES  
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72  
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE  
Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret  
à qui n'a pas de  
"Fenêtre Grignet,,

Carrières et Fours à Chaux  
de la Dendre  
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS  
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE



REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

**SILEXORE L. M. de Paris**

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Applique facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**

82-84, rue Edm. Tollenaere  
**BRUXELLES**

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Hainaut  
S. A.

**Établiss. FIDÈLE MAHIEU**

96, aven. de Philippeville  
**MARONELLE**

ENTREPRISES GÉNÉRALES

**Travaux publics et privés**  
**EXPERTISES**

**MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE**

ENTREPRENEUR

**Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS**

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtrai 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

**Chape d'étanchéité**

**" Asphaltic Asbestos "**

à base d'amiante, gomme et huile est insoluble à l'eau,  
imperméabilise les terrasses, murs humides, réservoirs,  
adhère sur tout

**Établissements A. ERNOULD**

22, rue du Beau-Site, BRUXELLES

Téléphones : 48.00.75 - 48.69.44

**TOITURES** EN CIMENT VOLCANIQUE  
ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute  
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —  
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEO »

**Jos. GOESSENS** Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

**RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE**

Téléphone 204.61

**ARCONITE**

PLAQUE « ISOLANTE »  
SPÉCIALE POUR LA CONSTRUCTION  
Légère, Ininflammable, Imputrescible

CONTRE : chaud, froid, bruit, condensation.  
POUR : cloisons, sous-toitures, sous-parquets, plafonds.  
Se scie, se cloue, se plafonne, se décore.  
S'emploie dans les : églises, hôpitaux, couvents, pensionnats, écoles,  
colonies.

Nombreuses références

**Établissements R. ARCOLY**

OBAIX-BUZET

Tél : Luttre 72

**A. De Vigne & C<sup>o</sup>**

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air  
Service de distribution d'eau chaude  
Installation de bains - douches,  
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Une RÉVOLUTION  
dans le CHAUFFAGE

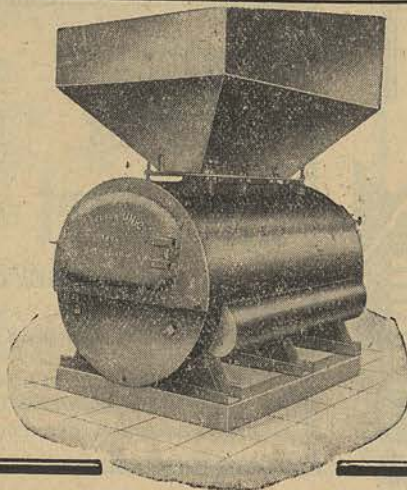
par

l'emploi du brûleur avant-foyer  
« UNIC », le ROI des BRULEURS  
à charbon. Se place devant toutes  
les chaudières.

18, rue des Comédiens

PHOTO

3 brûleurs de 400.000 C. H., placés  
à l'Asile de la Vieillesse de la  
Société La Vieille Montagne, à Liège



SOCIÉTÉ S. E. B. U.

18, RUE DES COMÉDIENS

**BRULEUR " UNIC "**

Automatique au petit charbon. Le plus parfait de tous les  
brûleurs au charbon. PUISSANCE : de 50.000 à 400.000 C.H.  
ECONOMIES : Sur la qualité et la quantité combustible.  
ENTRETIEN presque nul du chauffage. Près de TROIS  
FOIS moins cher que le mazout. RÉGULARITÉ. AUTO-  
MATICITÉ parfaite. IDÉAL comme CONFORT et FACI-  
LITÉ. Entièrement en acier soudé.

Chaudière automatique « UNICA » du même principe.  
Nombreuses références et ATTESTATIONS de nos clients.

Demandez-les-nous. Nous vous visiterons.



## FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

### Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waerghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

## S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

## BOUCHONS EN LIÈGE

### ÉTS Gaston BEGUIN

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans

Spécialité de bouchons à vins fins

## Jean GUILMAIN

Maison fondée en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

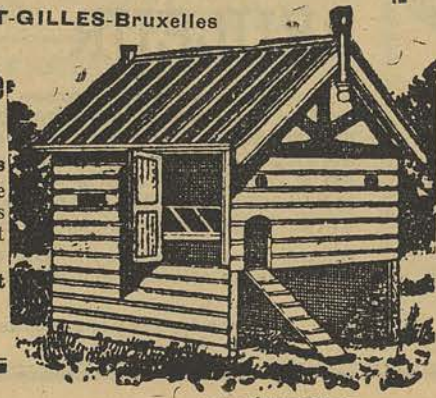
Spécialiste

Garages et pavillons en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de fer — Grillages en tous genres Clôtures de parc, de chasse et de tennis

Spécialité de poulaillers et chenils.

Exposition permanente.



# LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPPENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

SOCIÉTÉ ANONYME  
des

## Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

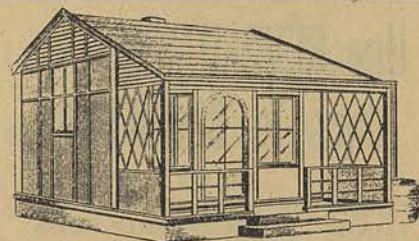
Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-Pont  
Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement recommandées aux congrégations religieuses. — Armoires superposées ou armoires adossées et superposées. — Construction renforcée. — Meubles pour classement, classement de plans et classement d'outils.



LES  
CONSTRUCTIONS  
DÉMONTABLES

## Jacques Eberhart



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

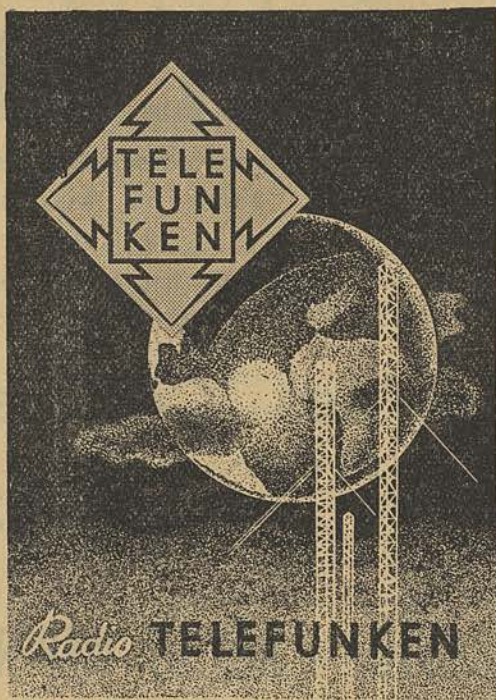
Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.  
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.  
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande





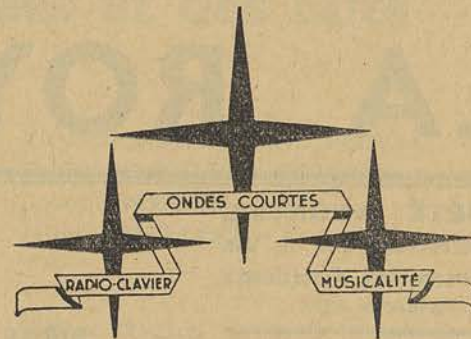
LA MARQUE MONDIALE

DEMANDEZ UNE DOCUMENTATION GRATUITE A

**TELEFUNKEN**

40, rue Souveraine

BRUXELLES



**PHILIPS 1939**

**" SÉRIE 3 ÉTOILES "**

**1<sup>re</sup> ÉTOILE PHILIPS** — Ondes courtes.

Enfin la perfection en ondes courtes, grâce au préampli équipé du tube Silentode EF8, « Miniwatt » rouge économique.

**2<sup>e</sup> ÉTOILE PHILIPS** — Radio-clavier de précision.

Le réglage automatique est réalisé sur huit ou douze stations, au choix de l'auditeur, grâce au Radio-Clavier, un modèle de précision et de solidité.

**3<sup>e</sup> ÉTOILE PHILIPS** — Musicalité encore meilleure.

Tous les perfectionnements techniques assurant une musicalité parfaite sont incorporés dans les récepteurs Philips pour 1939, dont la qualité musicale est une révélation.

Une série sensationnelle de 14 postes différents de 1.400 à 6.750 francs

A paiements différés, à partir de 58 francs par mois

DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE

**Radiobell**

**" 538 "**

PRIX

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs

Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE  
LE TABLEAU DE BORD  
SYNTONISATION VISUELLE  
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

**Bell Telephone Mfg. Co**

rue Boudewyns - ANVERS

**AUTOMATIQUE  
ELECTRIQUE DE BELGIQUE**

S. A.

Rue du Verger

**ANVERS**

Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.



# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique  
Royabelass

**BRUXELLES**

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

## PRIX IMBATTABLES!

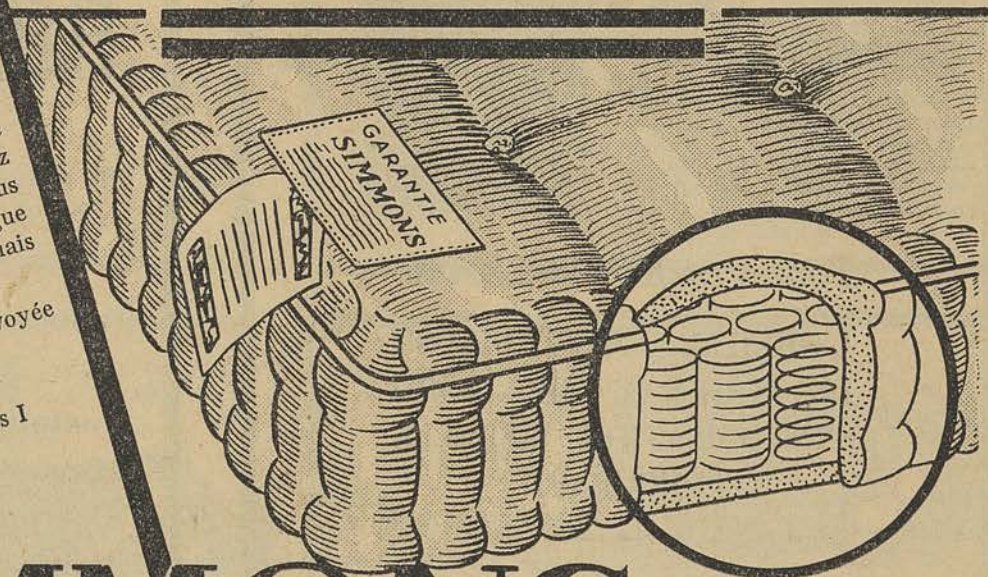
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-  
chés mettent la qualité **SIMMONS**  
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings  
fermés », ce qui vous permettra d'être  
frais et dispos au réveil; vous remplirez  
avec joie votre tâche quotidienne et vous  
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue  
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais  
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée  
gratuitement sur demande à la

**SIMMONS BELGE**,  
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



# L. SIMMONS

*Pour  
mieux dormir!*



# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

La Belgique dans la crise européenne  
 Edvard Benes, l'homme fatal de la Tchécoslovaquie  
 L'annexion des Sudètes  
 Le bilan  
 En quelques lignes...  
 Réception de M. Charles Plisnier à l'Académie royale  
 de Langue et de Littérature françaises  
 Paul Spaak  
 Des parlementaires d'Aix aux taureaux aryens  
 Une fille américaine de M. Vincent  
 Lectures.

Vicomte Charles TERLINDEN  
 Roger de CRAON-POUSSY  
 Joseph MELOT  
 Hilaire BELLOC  
 \* \* \*

Valère GILLE  
 Charles PLISNIER  
 Comte Eugène de GRUNNE  
 Georges LEGRAND

# La Belgique dans la crise européenne

Enfin le monde respire! Le sombre nuage, lourd d'électricité, qui planait sur l'Europe s'est dissipé; le ciel politique est devenu serein et chacun se met à espérer une longue période de beau fixe.

Nous ne prétendons pas faire aujourd'hui l'histoire de cette crise, dont les conséquences s'imposeront plus tard à l'attention des historiens. Il a suffi de l'intervention heureuse d'une puissance qui pouvait parler à Berlin sur un ton différent de celui que devaient forcément prendre, pour des raisons de politique intérieure, certains pays démocratiques, pour dissiper le malentendu. Car c'est bien d'un malentendu qu'il s'agissait; depuis le lumineux rapport de lord Runciman sur la situation intérieure en Tchécoslovaquie, il n'était pas douteux que ce pays, artificiellement créé avec la complicité des forces occultes qui dominèrent la politique étrangère des puissances de l'Entente au cours de la Conférence de la Paix, n'était pas viable et s'écroulait par l'intérieur.

Tous les bons esprits avaient prévu la chose depuis 1919. Ce pays « successeur » de la monarchie austro-hongroise avait, par suite de sa composition ethnique disparate, les mêmes causes de faiblesse que l'Empire des Habsbourg, sans en avoir la force résultant du prestige de la dynastie et d'une longue et glorieuse tradition historique.

L'*Anschluss* avait encore aggravé les dangers de cette situation et les dirigeants tchécoslovaques qui avaient déclaré préférer cette éventualité à une restauration en Autriche avaient fait preuve d'un inqualifiable aveuglement.

Le malentendu, pour grave de conséquences qu'il pût être, portait donc plus sur la forme que sur le fond. Mais ceux qui connaissaient l'histoire diplomatique savent que c'est l'espèce

la plus dangereuse de malentendus et que seule une voix amie peut les dissiper. L'Italie a pu parler en amie à l'Allemagne et le rôle de médiatrice qu'elle a joué dans ces conjonctures tragiques doit lui valoir la reconnaissance de tous les amis de la paix. Sans diminuer en rien le mérite des efforts conciliants de ce grand homme d'Etat qu'est Neville Chamberlain, il est fort probable que, sans l'intervention italienne, le dévouement admirable dont il avait fait preuve pour éviter au monde la pire des catastrophes n'eût pas réussi.

Sans étudier dans toute leur ampleur les péripéties qui aboutirent aux accords de Munich, triomphe du pragmatisme sur une dangereuse idéologie, nous voudrions exposer en quelques lignes l'attitude de la Belgique dans cette crise et en dégager pour l'avenir des conclusions d'ordre pratique.

\* \* \*

Les événements ont montré combien est sage et prudente la politique d'indépendance et de neutralité volontaire et souverainement interprétée, inaugurée par le discours royal du 16 octobre 1936. On peut dire qu'autour de cette politique, discutée par certains au début ou admise par d'autres avec réserves, l'opinion belge s'est unanimement ralliée. Cette politique conforme au rôle historique de notre pays, nœud vital de l'équilibre européen, et adaptée à notre situation géographique aux confins des trois grandes puissances occidentales, s'est révélée comme la seule capable d'épargner à la Belgique le danger d'être entraînée dans une guerre européenne. Les journaux les plus représentatifs de l'opinion, et même des diverses nuances de cette opinion, ont





été unanimement d'accord pour proclamer que la politique royale, suivie par les divers titulaires du portefeuille des Affaires étrangères au cours de ces dernières années, a sauvé le pays aux heures les plus sombres en lui donnant confiance en lui-même et en inspirant confiance à l'étranger.

Au plus fort de la crise, le 20 septembre, l'*Echo de la Bourse*, journal qui, dominant la mêlée des partis, se préoccupe avant tout du bien-être et de la prospérité du pays, décernait au Premier Ministre un éloge mérité : « Les actes de M. Spaak sur le terrain diplomatique ont soulevé en sa faveur une véritable vague de confiance. On lui sait gré surtout d'avoir fait le maximum d'efforts pour dégager la Belgique de toutes les complications où les conspirateurs internationaux essayent de l'entraîner et d'avoir proclamé à haute voix cette volonté d'indépendance. C'est grâce à lui que la population belge retrouve peu à peu son calme, parce qu'elle est convaincue qu'il saura persévérer dans une politique de neutralité vigilante. » Cet éloge d'un journal financier à un ministre socialiste méritait d'être tout spécialement relevé.

Sans distinction de langue, ni de parti, tous les grands journaux belges s'exprimèrent de semblable façon. La *Nation Belge* écrivait : « Nous n'avons jamais été très chauds partisans de la politique d'indépendance. Force nous est cependant de reconnaître que, dans le cadre des événements actuels, la preuve a été faite de la clairvoyance et de la sagacité de ceux qui nous ont fait, juste au moment opportun, tirer notre épingle du jeu international. » En passant par toute la gamme des journaux belges, on pouvait lire dans l'organe des nationalistes flamands *Volk en Staat*, sous la plume de Staf De Clercq : « Nous n'avons pas à modifier notre point de vue en ce qui concerne notre politique extérieure. Toujours, nous avons soutenu la politique d'indépendance et nous pouvons en conséquence, invoquer avec satisfaction notre attitude dans le passé. »

A cet accord dans la presse correspondait l'opinion des organismes politiques. Le 20 septembre, le Bureau du *Parti Ouvrier Belge* et celui de la *Confédération Générale du Travail de Belgique* se déclaraient dans leur manifeste « de plein cœur avec le Gouvernement dans tous les efforts qu'il fait pour éviter à la Belgique d'être entraînée vers les abîmes de la guerre » et, le 1<sup>er</sup> octobre, le Conseil provincial du Hainaut, l'une des plus wallonnes de nos provinces, votait, à l'unanimité, une motion de confiance dans le Gouvernement, où il était dit : « Quelles qu'aient été nos réactions individuelles vis-à-vis de la politique suivie à l'invitation du Roi, cette politique était la bonne, puisque, pour un moment tout au moins, elle nous eût préservé de la catastrophe et qu'elle contribuait grandement à la paix. »

Cette unanimité reconfortante montre combien superficielles sont nos querelles politiques et linguistiques. Dès que l'existence du pays et son indépendance sont en jeu, immédiatement le bon sens national l'emporte et, comme en 1848, comme en 1870, comme en 1914, tous les Belges, oubliant leurs préférences et leurs dissentiments, font bloc autour de leur souverain, en qui s'incarne la plus auguste représentation de la Patrie.

\* \* \*

Mais pour que cette reconfortante unanimité de l'opinion belge fît impression à l'étranger, il ne suffisait pas de quelques paroles, si éloquentes fussent-elles, ni même de quelques gestes, il fallait appuyer notre volonté de politique indépendante sur la force nécessaire pour la faire respecter, en enlevant, par l'application du principe du rapport des forces, l'avantage qu'auraient pu trouver les belligérants éventuels à violer cette neutralité librement proclamée et à transformer notre pays en champ de bataille ou en couloir d'invasion.

C'est pourquoi, tout en nous fiant pleinement aux déclarations franco-anglaises du 24 avril et allemande du 13 octobre 1937, dont notre gouvernement ne crut même pas nécessaire de solliciter la confirmation, la Belgique tint à montrer qu'elle était de taille, sans le secours de personne, à faire respecter notre territoire et, dès que le déploiement de forces des Etats voisins eût rendu la situation internationale de plus en plus menaçante, la mise de notre armée sur pied de paix renforcé prouva que notre résolution d'écarter la guerre de notre sol ne reposait pas sur de vaines paroles. En quelques heures, avec une célérité et un enthousiasme impressionnants, près de 350.000 hommes étaient rassemblés, nos dispositifs de défense étaient parachevés, les positions stratégiques étaient occupées à toutes nos frontières et c'était en s'appuyant sur une force tangible que le Premier Ministre Spaak, pouvait déclarer : « Nous sommes résolus à défendre notre territoire contre toute attaque, à ne pas permettre qu'il devienne une voie de passage! Notre armée magnifique est aujourd'hui vraiment le rempart de notre indépendance, en même temps que notre grande chance de paix. »

Nous avons ainsi prouvé ce dont nous étions capables, car si notre mobilisation avait dû être complète, ce que les mesures de précaution prises assuraient pleinement, il aurait fallu à celui de nos voisins qui aurait voulu forcer le passage à travers la Belgique, sacrifier de sept à huit cent mille hommes et se mettre ainsi dans un état de notable infériorité vis-à-vis de son adversaire.

L'adage : *Si vis pacem, para bellum*, dont s'étaient tant moqués les idéalistes d'après-guerre, prouvait ainsi, une fois encore, son caractère permanent de vérité.

\* \* \*

Cette fière attitude produisit le meilleur effet à l'étranger. L'impression causée par la promptitude de notre mobilisation eut un retentissement énorme dans le monde entier et nombre de diplomates étrangers réunis à Bruxelles pour participer aux travaux d'une Conférence internationale tinrent à en féliciter notre gouvernement.

Dans les chancelleries, aussi bien que dans les milieux politiques et dans le monde des affaires, on approuva unanimement notre attitude et l'on se réjouit de l'influence favorable qu'elle exerçait en faveur du maintien de la paix.

La presse de tous les pays fut d'un semblable avis et même, dans un article intitulé « Perspectives nouvelles », le *Temps* approuvait notre attitude, qui, jusqu'alors, avait été mal comprise et parfois défavorablement jugée par nos amis français.

« Quoi qu'il en soit, écrivait M. Roland De Marès, le 3 octobre, et quelque regret que l'on puisse avoir du sacrifice, sous la pression des circonstances, de principes infiniment respectables et de doctrines justes en soi, dont l'insuccès est dû à toutes les fautes politiques de l'après-guerre qui ont ruiné en moins de vingt ans la victoire des Alliés de la Grande Guerre, une expérience nouvelle commence. Souhaitons qu'elle soit plus heureuse et plus féconde en résultats pour la consolidation de la paix que toutes celles faites jusqu'ici. La Belgique, qui ne demande qu'à travailler dans l'ordre et la sécurité, aurait tout à y gagner. Il faut reconnaître loyalement que les tragiques événements de ces dernières semaines confirment qu'elle a eu raison de se replier sur une politique d'indépendance limitée à ses moyens, mais réservant entièrement son droit de libre détermination en face de la faillite des garanties essentielles que comportaient les traités de 1919. Même, si on peut discuter la question de savoir si la Belgique n'a pas pris sa position nouvelle avec trop de précipitation, avant que la ruine de l'ancien ordre de choses ne fût entièrement



consommée, on ne saurait plus lui en faire le reproche en présence de ce qui se passe sous nos yeux. Quand l'avenir même de la nation est en jeu, il vaut encore mieux être en avance d'une initiative hardie que d'être en retard d'une idée, d'une décision ou d'une précaution. »

\* \* \*

Enfin, suprême sanction d'une bonne politique, selon le mot fameux du baron Louis, le facteur économique joua, aux heures les plus sombres de la crise, d'une façon favorable à la Belgique; la tenue de la monnaie belge resta excellente et notre système financier fonctionna parfaitement.

C'est ce que constatait *le Peuple* du 2 octobre en commentant la dernière situation de la Banque Nationale : « Des périodes comme celle que nous venons de traverser constituent une excellente pierre de touche pour apprécier la valeur de l'organisation financière d'un pays. La situation de la Banque Nationale au 29 septembre, c'est-à-dire à la fin de la journée tragique, montre que la nôtre est particulièrement saine. »

La chose était d'autant plus remarquable qu'il était naturel qu'à mesure que le danger de guerre s'accroissait, le public s'adressait aux banques pour se munir d'argent liquide. Celles-ci avaient dû recourir à la Banque Nationale qui, moyennant les garanties réglementaires, leur fournit, en une semaine, pour plus de trois milliards de billets. Les banques qui avaient dû faire réescompter pour plus d'un milliard et demi d'effets demandèrent pour 600 millions d'avance sur fonds publics et puisèrent plus de 200 millions dans leurs comptes courants. Tout cela se fit sans la moindre apparence de gêne ou de panique et toutes nos institutions de crédit purent fonctionner sans le moindre à-coup.

Chose plus symptomatique encore: pendant la dernière semaine de septembre, au moment où la conflagration semblait inévitable, l'encaisse de la Banque Nationale s'accroissait de 600 millions.

M. Chlepner, professeur à l'Université de Bruxelles, constatait et expliquait ce phénomène dans *l'Indépendance Belge* : « Ainsi donc, à l'époque la plus tragique, non seulement on ne demandait pas d'or à la Banque, mais on lui en apportait! Le franc restait ferme à un moment où non seulement le franc français, mais encore la livre, subissaient un accès de faiblesse nettement caractérisé. »

Et parmi les raisons de cette situation exceptionnelle le savant économiste fait valoir, en tout premier lieu, que « le franc belge paraissait la moins menacée de toutes les monnaies occidentales à cause de la situation internationale de la Belgique.... Le franc belge apparut comme une monnaie-refuge. »

\* \* \*

Il est encore un autre résultat heureux et durable de la politique d'indépendance ainsi affirmée par l'attitude énergique de notre armée : le droit de passage, tel qu'il pouvait être exigé, selon certains théoriciens, en vertu de l'article 16 du Pacte de la Société des Nations, est devenu caduc en fait, comme il était déjà controuvé en droit.

Le comte Carton de Wiart, au cours de la cinquième séance de l'Assemblée de la Société des Nations, le 16 septembre dernier, avait rappelé que la Belgique figure parmi les Etats qui, réunis en juillet à Copenhague, considèrent tout le système prévu à l'article 16 du Pacte, tant en ce qui concerne les sanctions économiques que les facilités de passage, comme ayant acquis, dans les conditions actuelles et par la pratique suivie pendant les années passées, un caractère non obligatoire.

Les représentants des Etats du « Groupe d'Oslo » (Suède, Pays-Bas, Luxembourg, Norvège, Danemark et Finlande) ont

fait au sujet des dispositions coercitives du dit article des déclarations identiques au fond à celle du délégué belge et n'en diffèrent que par des nuances de forme. M. Patyn a même ajouté que ce qu'il avait dit au sujet de l'article 16 s'appliquait évidemment à toute action entreprise en vertu de l'article 17.

Suivant une suggestion formulée par les délégués du Royaume-Uni, le comte de la Warr et M. Butler, les gouvernements représentés à Genève furent invités à définir la manière dont ils interprètent les obligations leur incombant en vertu de l'article 16. Sur 49 Etats, 29 firent des déclarations attribuant expressément un caractère *non obligatoire* au système coercitif prévu par cet article. Parmi les 29 Etats figurent l'Angleterre, avec trois de ses Dominions, le groupe d'Oslo, l'Entente Baltique, l'Entente Balkanique, les Etats du Proche-Orient signataires du Pacte de Saadahad. On aurait pu y ajouter l'Australie, le Portugal et la Suisse, qui n'intervinrent pas aux débats, mais dont l'opinion n'est pas douteuse.

Le délégué français, M. Paul Boncour, par une de ces finasseries dont il a l'habitude, prit une position particulière. Tout en déclarant que « l'article 16 reste tel qu'il est » et que « dès qu'un cas d'application se pose, la situation doit être examinée en commun par les membres de la Société qui ne sauraient adopter une attitude d'indifférence à l'égard d'une agression, que celle-ci concerne ou non un Etat membre de la Société », il reconnut que chaque pays n'en est pas moins fondé à tenir compte de sa position géographique, de ses possibilités économiques et de l'attitude des autres Etats.

Six Etats seulement soutinrent que le système des sanctions prévu par l'article 16 gardait un caractère *obligatoire*. Deux de ces Etats, la Colombie et la Nouvelle-Zélande, sont situés si loin des points névralgiques où l'article 16 pourrait avoir à jouer que leur adhésion peut être considérée comme de pure forme, les quatre autres étaient, comme le Mexique et la Russie, dominés par des considérations qui n'avaient avec le droit international que des rapports fort lointains, ou, comme la Chine et l'Espagne républicaine, directement intéressés à pouvoir réclamer l'application des sanctions en leur faveur. Il est probable que la Tchécoslovaquie, qui n'était pas intervenue dans le débat, aurait été, pour les mêmes raisons, d'un semblable avis.

L'article 16 n'était donc plus qu'un fantôme et l'attitude énergique de la Belgique, résolue comme le disait son Premier Ministre à défendre son territoire contre toute attaque et à ne pas permettre qu'il devienne une voie de passage, a porté le coup décisif à une des conceptions les plus dangereuses des idéologues qui, tout en prétendant faire régner pour toujours une paix universelle, avaient inséré dans le Pacte même de la Société des Nations, s'il eût été intégralement appliqué, un moyen infaillible de faire naître la guerre.

\* \* \*

On n'est jamais mieux servi que par soi-même, dit un vieil adage de la Sagesse des nations. Rien n'est plus vrai, en politique internationale comme dans la vie courante. C'est parce qu'elle a compté sur elle-même, c'est parce que, malgré la dureté des temps, elle a su faire les sacrifices nécessaires pour organiser sa défense et pour être en état de détruire l'équilibre des forces entre des belligérants éventuels, que la Belgique a pu sortir sans dommage d'une crise particulièrement grave.

Cette leçon ne doit pas être perdue et, quelque cher que nous coûte notre belle armée, nous ne devons pas perdre de vue qu'un mois de guerre et d'invasion nous coûterait bien davantage, non seulement au point de vue matériel, mais encore au point de vue de notre indépendance.

Par une heureuse et singulière coïncidence, notre grande colonie



africaine, dont le sort paraît inquiéter en ce moment quelques esprits chagrins, se trouve dans une situation absolument semblable à la nôtre. Par sa configuration géographique et par le rôle économique d'un grand fleuve aboutissant à un unique débouché à la mer, le Congo constitue, tout comme la Belgique, arrière-pays du grand port d'Anvers, une masse indivisible et impartageable, où il serait impossible de tailler des lots de valeur équivalente.

D'autre part, notre colonie joue dans l'équilibre africain, entre les grands empires coloniaux, un rôle absolument semblable à celui que la Belgique joue dans l'équilibre européen, entre les grandes puissances occidentales.

Si la Belgique est capable de se défendre par elle-même dans le système européen, le Congo l'est, peut-être plus encore, dans le système africain. Moins vulnérable par sa masse même que notre petit territoire métropolitain, il permet de recruter et d'organiser sur place une armée indigène de tout premier ordre.

La valeur de notre armée noire nous a été démontrée par nos glorieuses campagnes dans l'Est africain, au cours de la Grande Guerre. Le général von Lettow-Vorbeck a déclaré dans ses Mémoires que c'est avec l'armée coloniale belge qu'il eut le plus à compter, parce que cette armée, composée de troupes indigènes et traînant derrière elle le minimum d'impedimenta, était la seule qui pût se déplacer avec rapidité, tandis que les armées anglaise et afrikaander, composées surtout de troupes blanches et ralenties par leur immense charroi, ne se mouvaient que lentement et s'adaptaient fort mal aux nécessités de la guerre dans les régions équatoriales.

D'autre part, si en Europe l'Angleterre a un intérêt primordial à l'indépendance de la Belgique, l'Empire britannique a un intérêt tout aussi grand au maintien du *statu quo* en Afrique centrale. L'attitude prise récemment par le Tanganyika Territory et par l'Union Sud-Africaine le prouve surabondamment.

Nous pouvons donc envisager l'avenir avec confiance en Europe comme en Afrique, à condition d'être forts, ici comme là-bas. Nous en avons les moyens, ce n'est donc qu'une question de volonté.

Par notre politique d'indépendance, s'appuyant sur une neutralité, puissamment armée et souverainement appliquée, nous avons un rôle considérable à jouer dans le monde. La crise dont nous venons de sortir l'a montré d'éclatante façon.

Vicomte CH. TERLINDEN,  
Professeur à l'Université de Louvain.

### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur . . . . .	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays . . . . .	28 belgas

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

## Edvard Beneš, l'homme fatal de la Tchécoslovaquie

La presse allemande synchronisée jubile et les journaux, singulièrement bien orchestrés par le Quai d'Orsay, portent le deuil : le Führer a eu la peau de son ennemi; M. Edvard Beres disparaît de la scène politique. Le couvrir d'insultes est ignoble, le couvrir de fleurs serait inepte. Un homme qui a joué le rôle de protagoniste de l'Europe locarnienne demande à être jugé par l'histoire et non pas à être l'objet d'une charité mal ordonnée ou la cible de quelques traits trop faciles. Les ânes qui lancent au lion tchèque mortellement blessé des coups bien assés lui reprochent en outre des forfaits imaginaires, au lieu de commémorer ses mauvais exploits authentiques. Les singes pleureurs qui hurlent leurs plaintes sur la fin prématurée du grand pontife de la religion briandiste ignorent tout du héros de leurs larmes. Soyons plus équitables et mieux renseignés que les uns et que les autres, les détracteurs haineux et les adulateurs enthousiastes : le président Benes quitte avec dignité un poste de commandement où il a figuré, pour le malheur de sa nation et de l'Europe, avec trop d'éclat, grâce à trop d'intrigues et surtout à une époque trop dangereuse.

Il appartenait, par son tempérament et par ses idées, à un monde qui n'était plus le nôtre; il prêchait aux Tchèques une doctrine qui ne pouvait pas, ou qui n'aurait pas dû être, la leur. Ce sociologue distingué, qui s'exprimait avec facilité et avec un accent détestable dans une demi-douzaine de langues, était fait pour diriger la République de Laputa, de mémoire gullivérienne, peut-être la République de Platon ou d'Aristote, mais nullement celle de Masaryk, face à l'Allemagne de Hitler, à la Pologne de Pilsudski et à la Hongrie de Horthy. Il aurait été capable de présider l'Etat Libre d'Irlande, quelque île fortunée, défendue par la flotte britannique et par les Océans, quitte à étonner ses administrés par la multiplicité de ses connaissances et par la ferveur de son humanitarisme. Certes, M. Benes était Anglo-Saxon sous beaucoup de rapports : par son optimisme sentimental, par son modernisme teint de spiritualité, par son socialisme embourgeoisé, par toute sa « mentalité » de pasteur non-conformiste et d'Ecole du dimanche. Une ironie de l'histoire a voulu que ce *Britisher* d'élection fût détrôné indirectement par ces autres représentants de l'anglo-saxonisme, les gens d'Oxford et de Cambridge, de Canterbury et de Windsor...

Ajoutons encore ceci : M. Benes aurait été tout désigné pour ses hautes fonctions, si le peuple tchèque vivait seul, dans des frontières bien gardées ou si, comme tel a été le cas jadis, la constellation générale avait garanti le pays contre les rancœurs de ses voisins. L'homme, à la fois simple, très docte, aspirant à une élégance *sui generis*, modeste et pourtant doué d'une vanité notoire, correspondait à l'image que le Tchèque moyen portait en lui du chef de son Etat. Lorsqu'en 1848 les Slaves de la monarchie autrichienne rêvèrent leur premier songe d'indépendance, un brave aubergiste de Prague passa pour candidat à la fonction suprême. Un jour, des visiteurs observèrent cet excellent citoyen comme il vitupérait sa femme qui nettoyait le plancher : « Lève-toi, tu seras Présidente », lui cria-t-il. Le paysage d'où sortait M. Benes était sensiblement le même que cette hostellerie qui faillit se muer en Elysée tchèque.



Fils de paysans, intellectuel pauvre, il dut à la bienveillance de Masaryk d'entrer dans la carrière universitaire. Les livres du jeune privat-docent firent quelque bruit dans les milieux compétents, une chaire lui était assurée; le mariage avec une jolie demoiselle de bonne bourgeoisie couronna ce petit bonheur, mais M. Benes se sentait l'âme d'un continuateur de Hus et de Zizka, la vocation d'un conspirateur et les talents d'un homme d'Etat. Il partageait avec Masaryk et le tchécolâtre français Ernest Denis, avec ces maîtres de Prague et de Dijon, de Vienne et de Paris, la conviction que l'Autriche était condamnée à périr, que les monarchies allaient céder la place aux républiques sociales et que la résurrection de l'indépendance tchèque s'intégrerait dans ce mouvement universel.

L'application pratique de ces idées, nous la trouvons dans l'activité de M. Benes, membre éminent de la Maffia. Il a eu soin de décrire ses efforts, accomplis pendant la Grande Guerre, dans des *Confessions* d'une fausse sincérité. Dépouillée de tout enjolivement, la vérité sur cette épisode est la suivante : gagnés à la cause d'un démembrement de l'Autriche-Hongrie, probablement depuis 1912, M. Masaryk et ses amis ont organisé un vaste complot pour saboter la défense de l'Empire des Habsbourg et pour aider par les moyens les plus divers les ennemis de la Double Monarchie. La police autrichienne, très avisée, mais aussi très hésitante, donna à M. Benes l'occasion d'échapper à la Cour martiale. Informé de son arrestation imminente, il s'enfuit en Suisse.

Genève et Paris furent les principales stations d'un calvaire assez confortable qui se transforma, après quelques tracasseries policières du côté français, en un exil de chef politique honoré et considéré. Car M. Benes et ses amis surent mériter les bonnes grâces de leurs protecteurs. Ils exercèrent le métier d'espion de haute classe. Libre à tout un chacun d'y voir une vertu. Toujours est-il que la ruse, le chantage, le soudoiment, les concours de valets de chambre et de filles publiques s'unissaient pour fournir aux chefs de la Maffia tantôt des renseignements sur des transports de troupes, tantôt les protocoles de conseils de ministres, tantôt le récit d'un prétendu (ou authentique) mécontentement de la population civile, tantôt les noms d'idéalistes malencontreux ou de traîtres ignominieux qui étaient prêts à coopérer avec l'ennemi de leur pays.

M. Benes ne refusa ni les services du domestique qui, profitant de la confiance aveugle de son maître, le ministre de l'Intérieur, vola à cette Excellence débonnaire les actes les plus secrets, ni les communications de telle Phryné qui arracha à des officiers d'état-major les secrets d'une prochaine bataille. Dans sa revue *La Nation tchèque*, le futur Président enseigna aux Français et aux autres Occidentaux ahuris les éléments d'une histoire et d'une géographie originales. C'est dans ces cahiers que l'on découvrit l'existence du peuple tchécoslovaque (qui ne se doutait pas encore de son unité); c'est là que les frontières les plus fantastiques furent tracées, au nom du principe des nationalités et de la libre disposition des peuples. Quelques professeurs-publicistes, les Denis et Seton Watson, soutinrent par leur renommée les exigences de l'émigration tchèque. A ce moment, la presque totalité des députés, bourgeois et socialistes, n'aspiraient encore qu'à l'autonomie dans le cadre de la monarchie habsbourgeoise.

La frénésie conspiratrice de M. Benes et de Stefanik réussit à créer dans les pays de la couronne de saint Venceslas cette atmosphère de révolte et de résistance passive qui s'exprima par la désertion en masse des soldats, par les murmures des bourgeois, par la grève des ouvriers et par l'attitude revêche des parlementaires. Quand l'heure H sonna, en ces jours de fin octobre 1918, la Maffia put réaliser la solution qu'elle avait préparée pendant quatre années d'expectative.

L'Etat tchécoslovaque naquit sous le haut patronage de la Maçonnerie, dont les conspirateurs tchèques étaient soit les outils, soit les membres affiliés. N'accusons pas M. Benes si les frontières de sa république ne s'étendirent pas jusqu'aux portes de Berlin, si elles n'englobèrent alors ni Vienne, ni Budapest! Il fit son possible pour revendiquer au nom des droits historiques toute la Bohême, toute la Moravie, toute la Silésie, Tchèques, Allemands et Polonais, pour demander, au nom du principe des nationalités, toute la Slovaquie slovaque, magyare et allemande, pour s'annexer enfin, au nom d'un traité signé par des mandataires sans mandat, la Russie subcarpathique ruthène, magyare, allemande et juive. Il tint sous les canons tchécoslovaques Budapest et Vienne, il donna à ses compatriotes antimilitaristes le goût de l'armée, lui le pacifiste hussite, le fils spirituel de Komensky; il ne veilla sur le désarmement que pour les Allemands, les Magyars et les Polonais.

Bientôt, l'Etat qu'il avait construit ne suffit plus à l'énergie créatrice de M. Benes; il se mit à penser en continents. Ministre inamovible des Affaires étrangères de son pays, — il ne fit qu'un court stage à la présidence du Conseil —, il assumait petit à petit la direction réelle de la politique danubienne, comme *spiritus rector* de la Petite-Entente; il inspira le Quai d'Orsay au point de faire dire à un homme politique de gauche que le ministère des Affaires Etrangères français avait vue non pas sur la Seine, mais sur la Vltava. (L'irrévérencieux député parlait de la Moldau, mais n'offensons pas la susceptibilité tchèque par une forme trop germanique.) Puis, ce fut la direction de toute la politique européenne. A Genève, M. Benes partagea les honneurs et la considération avec Briand et Stresemann, avec M. Titulesco et M. Paul-Boncour. Pendant plusieurs années il demeura l'Eminence rose de tous les cabinets des grandes puissances. Il fut le champion de la sécurité collective et du *statu quo*, car il était orfèvre, ce M. Josse : ces bijoux occupaient une place privilégiée dans le trésor du jeune Etat tchécoslovaque.

Fort de sa position, M. Benes opposa une sourde hostilité à tout essai d'une collaboration danubienne sincère. Il crut à la solidité du régime républicain en Allemagne, il préconisa la débâcle du fascisme italien; il concentra toutes ses forces pour empêcher une restauration des Habsbourg et un succès, fût-il le plus modeste, des revendications hongroises. Cette politique extérieure avait comme corollaire l'opiniâtreté la plus ferme à l'intérieur. Les amis de M. Benes refusèrent aux minorités nationales, à ces « minorités » qui embrassaient 50 % de la population, d'abord toute participation à la direction des affaires, puis l'autonomie que les mécontents demandaient au fur et à mesure que la situation européenne évoluait à leur avantage. Il importe de se rappeler que l'ex-Président fut l'un des champions les plus ardents de l'Etat unitaire, indéfendable tant au point de vue moral que militaire. Ce citoyen du monde, ce grand humanitariste avait hérité de ses ancêtres hussites un chauvinisme messianique des plus fanatique. Il leur doit également une confiance aveugle et inébranlable dans la victoire de la bonne cause tchèque, cette vertu qui fait la force de nations petites et exposées à l'oppression, comme aussi prêtes à opprimer les autres, cette qualité que les Viennois narquois désignaient sous le terme de *böhmischer Dickschädel* (caboche têtue bohémienne).

Ministre des Affaires étrangères et, de fait, chef adjoint de chaque gouvernement, confident de Masaryk, M. Benes affirmait sans cesse son optimisme. Tout allait bien, tout irait mieux. Il comptait sur la cohésion de la Petite-Entente. L'assassinat d'Alexandre : un malheur, mais politiquement, une paille. La menace naziste en Autriche : pas sérieux, vu l'attitude de M. Mussolini et l'interdiction franco-anglaise. Le Troisième Reich : une aventure sans lendemain; d'ailleurs on s'arrangerait provi-



soirement avec ces messieurs de la NSDAP. Venez à Prague, prolétaires, émigrés de tous les peuples, réunissez-vous et faites votre propagande à un quart d'heure en avion de la frontière allemande. Les Allemands des Sudètes : de braves gens qui se contenteront d'avoir leurs représentants dans un gouvernement de coalition républicaine; le dénommé Henlein, un obscur agent de Hitler; le parti sudète, facile à gagner ou à disperser. Car l'œil du Seigneur veille, à travers un triangle, sur la Tchécoslovaquie une et indivisible. A tout seigneur, à la Société des Nations, aux deux puissances protectrices la France et la Grande-Bretagne, tout honneur. Sans oublier S. M. Carol II, hôte et allié de la Tchécoslovaquie, ni M. Iévtitch à Belgrade, ni cet impayable (impayable?) Titu, ni la magnanime U. R. S. S. convertie au slavisme et à la démocratie. Mais que le feu du ciel tombe pour dévorer les brebis galeuses muées en loups-garous, les légions du César de carnaval! Des sanctions, vivement des sanctions pour sauver l'Ethiopie!

En plein sauvetage, M. Benes eut le chagrin de quitter Genève, mais ce regret fut adouci par l'ascension à la première dignité de l'Etat. Masaryk avait désigné depuis toujours son successeur : son élève favori. La volonté de l'illustre vieillard ne désarma cependant point toutes les aversions qui se dressaient contre ce candidat. Les nationalistes couleur Karel Kramár exécrèrent en lui l'ami des communistes, le cosmopolite et surtout le rival qui avait relégué à l'arrière-plan leur grand homme, le chef incontesté du peuple tchèque jusqu'à la fin de la Guerre, le martyr de la justice autrichienne. Les agraires avaient longtemps revendiqué pour eux l'héritage de Masaryk. Leur leader, Svehla, aurait été élu Président de la République s'il avait survécu, mais une fatalité tragique l'avait écarté, après une longue et terrible agonie. Les agraires, c'est-à-dire la fraction tchèque la plus nombreuse, n'aimaient pas non plus l'ex-marxiste, devenu bourgeois radical, nuance du futur Front Populaire. Enfin, les catholiques voyaient en M. Benes, sinon le matérialiste athée de jadis, du moins un apostat, fervent du hussitisme, écraseur de l'« Infâme », fils soumis de la « Veuve ». Quant aux Allemands, dont à cette époque-trois partis appartenaient à la majorité gouvernementale, ils n'oubliaient pas l'attitude de M. Benes pendant et immédiatement après la Mêlée. Même les communistes nourrissaient à son égard des sentiments peu tendres; n'était-il pas plus (ou moins) qu'un social-patriote?

La diplomatie de M. Benes célébra pourtant un triomphe indéniable, son succès le plus éclatant, mais aussi le dernier. Les gens de Kramár furent vaincus en bataille ouverte lors de l'élection présidentielle. Les agraires consentirent à un compromis : M. Benes devenu chef de l'Etat confierait la formation du gouvernement au chef de ce parti, M. Hodza, lequel succéderait pour sa part, après le premier septennat, à M. Benes (quitte à en faire son président du Conseil). En dehors des clauses personnelles, un accord de plus vaste envergure fut conclu; il garantissait aux agraires, et autres fractions bourgeoises, un certain déplacement vers la droite qui s'exprima par l'abandon de toute allure socialiste.

M. Benes réussit, néanmoins, non seulement à se ménager les bonnes grâces de la Deuxième Internationale, mais aussi — et cela par des motifs de politique étrangère, sur l'ordre exprès de Moscou — les communistes. Enfin les catholiques, ceux-ci en accord avec la hiérarchie, donnèrent leurs voix au hussite, après avoir entendu la promesse formelle de respecter les droits de l'Eglise et une vague confession de foi chrétienne. Bref, M. Benes fut élu par une majorité parlementaire écrasante, où voisinaient agraires tchèques, nationalistes et Allemands (ces derniers pareillement amadoués), catholiques et communistes, tandis que même les adeptes de M. Henlein s'abstenaient.

Le règne du Président Benes fut assez heureux à l'intérieur, du moins en ce qui concerne les Tchèques. Il liquida sans bruit les restes des tendances socialisantes (le prétendu communisme tchèque n'est qu'une vaste blague de la propagande allemande); il établit d'excellentes relations avec l'Eglise; il collabora plus sincèrement que l'on aurait cru avec M. Hodza. Par contre, les erreurs diplomatiques du chef de l'Etat demeurèrent les mêmes que celles du ministre des Affaires étrangères. Il afficha l'optimisme béat qu'il finit par prendre lui-même au sérieux; il ne tira aucune leçon des transformations gigantesques survenues en Allemagne; il salua l'avènement du Front Populaire en France et ne pressentit nullement les fruits de l'expérience Blum. Au moment décisif, il déclara préférer l'Anschluss de l'Autriche, au lieu de faciliter *in extremis* le retour d'Othon. Il ne fit rien pour s'arranger en temps utile avec l'Italie, la Pologne et la Hongrie. Fidèle aux coutumes de son compatriote le comte Taaffe, chef du gouvernement autrichien le plus durable, il laissa venir les choses, les hommes et les catastrophes.

Nous n'avons plus à retracer l'histoire de la récente crise tchécoslovaque, les refus opposés aux revendications de M. Henlein et de Mgr Hlinka, les hésitations et les tergiversations, toutes inexcusables, dont la responsabilité pèse en premier lieu sur M. Benes. Il nous incombe pourtant de le défendre contre les invectives injustifiées et injustifiables du Führer : jamais l'illusionniste humanitaire, le pacifiste convaincu qu'est demeuré l'élève, l'admirateur de Chelcicky, de Komensky et de Masaryk n'a voulu déchaîner la guerre, ni persécuter et maltraiter les minorités nationales. Il s'est bercé d'espérances inconcevables, il a supposé que l'Allemagne n'oserait pas employer la force et qu'elle en serait empêchée, au pis-aller, par l'effort conjoint de la France, de l'Angleterre et de la Russie, sans que l'on aurait un coup à tirer. De même que Schuschnigg, il n'a pas compris l'élan impossible à arrêter du national-socialisme, ni l'inspiration souvent généreuse de ses adeptes. Il n'a pas non plus reconnu l'ampleur des chicanes, des mesures policières et économiques vexatoires dirigées contre Allemands, Magyars et Polonais, ni le véritable sentiment du peuple slovaque. C'est là toute la lourde faute de M. Benes et elle équivaut à un crime. Le coupable a payé sa dette par sa mort politique. Espérons que l'expiation s'arrêtera là. Mais n'allons pas plus loin jusqu'à construire une légende héroïque autour d'une victime malgré elle et d'un sacrifice consenti par la force.

Une sorte de chanson de geste, dont les auteurs résident, comme il convient, en France, dépeint l'ex-Président entouré d'une auréole. Il se serait retiré volontairement, pour ne pas former un obstacle à la résurrection de sa patrie. Les larmes et les plaintes de ses concitoyens inconsolables auraient accompagné le nouveau Cincinnatus dans sa retraite de Sezimovo Usti. En réalité, les choses se sont passées bien autrement. M. Benes espérait que les attaques de M. Hitler auraient fait de leur cible un symbole et un sanctuaire de la résistance tchèque. Il employa sa versalité prodigieuse à la formation d'un gouvernement qui, venant après M. Hodza, lui aussi ancien ennemi de M. Benes, rangerait autour du Président de la République chancelante tous ses adversaires politiques et ce qui lui restait d'adhérents. Le premier cabinet du général Syrový est né de cette conception. Ce chef militaire, que la propagande allemande s'est plus à traiter de communiste, n'est point un moscouitaire, ni même un soviétophile modéré; il est avant tout un Tchèque farouchement patriote, puis un ambitieux et un soldat peu enclin aux subtilités morales et politiques.

Arrivé au pouvoir pour diriger la défense du territoire contre une invasion germanique, porté par un mouvement populaire de la capitale, accepté par M. Benes à la condition de laisser le



portefeuille des Affaires étrangères au professeur Krofta, — que l'on appelle à Prague « la voix de son Maître » et qui est la main droite, parfois aussi le cerveau de l'ancien Président de la République... —, le général Syrový opéra sous l'influence des événements une de ces manœuvres où il est passé maître depuis sa fameuse anabase de Sibérie. M. Benes n'est pas le premier chef d'Etat à subir les conséquences d'une volte-face de M. Syrový. L'amiral Koltchak a été renversé, capturé et exécuté « grâce » à la promptitude du commandant des Légions tchécoslovaques à changer ses opinions. La première fois, pareille conversion s'est faite au profit des bolchéviks, tandis que le général Syrový, au prix de la perte de Koltchak, sauvait non seulement la vie de ses gars, mais aussi une coquette somme appartenant au trésor tsariste et rapportée comme don de joyeux avènement à la nouvelle Tchécoslovaquie. Cette seconde fois, ce sont les communistes qui paient les frais et c'est l'Allemagne qui demeure la grande gagnante.

Les accords de Munich ont démontré au gouvernement tchèque qu'il n'avait plus à compter sur les protecteurs de M. Benes, mais que le pays était à la merci du Troisième Reich. La rage, le désespoir et la jeunesse meurtrie se réunirent pour demander un changement fondamental de la politique tchèque. Les *Lidové Noviny*, moniteur du principal parti majoritaire, des agraires, étala avec un cynisme affecté et une sans- façon authentique les motifs du revirement indispensable : « Nous avons exercé assez longtemps le rôle d'agents de police. Nous avons été abandonnés. C'est la force qui règne dans ce monde, et non pas le droit. Notre place est donc du côté de la force. Il ne nous reste plus qu'à collaborer avec l'Allemagne... Nous devons nous rendre compte clairement que MM. Hitler et Mussolini sont plus forts que la France. » Tel fut l'avis du groupe auquel appartiennent aussi bien M. Hodza que l'homme de demain, l'homme de l'Allemagne, M. Beran. Le général Syrový pensa comme eux.

Son raisonnement fut soutenu par une énergique action du côté italien et polonais et par des encouragements transmis, par voie indirecte, de Berlin. Le Duce rassura les dirigeants de Prague : une Tchécoslovaquie réduite à des dimensions plus modestes, débarrassée des éléments allogènes allemands, magyars et polonais, pourrait compter sur l'appui italien; elle trouverait les possibilités d'un renouveau économique par une étroite collaboration avec le Reich. Ayant renoncé à son alliance avec Moscou et avec Paris, l'Etat régénéré n'aurait rien à craindre de la formidable puissance allemande qui, autrement, rayerait de la carte en un clin d'œil les débris de la Tchécoslovaquie, stratégiquement indéfendable. Berlin et Rome exigèrent la démission de M. Benes d'une manière voilée; les deux empires totalitaires demandèrent, par contre, la désignation d'un ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque favorable au binôme Allemagne-Italie, de M. Chvalkovsky, pour le nommer. Ce qui impliquait le départ de M. Krofta.

\* \* \*

Ce départ entraîna celui du premier gouvernement Syrový et annonça la chute de M. Benes. Mais le Président de la République n'abandonna pas encore la partie. On fut obligé d'employer les grands moyens pour le convaincre de sa défaite irréparable. Le coup fut dur, car il vint de ceux dont M. Benes avait escompté le secours. Le général Syrový y alla sans ménagements pour donner l'assaut contre le Hradsin. Trois attaques successives, entreprises au cours du 4 et dans la matinée du 5 octobre, brisèrent la ténacité du chef de l'Etat. D'abord une révolution éclata, sinon une révolution de palais, du moins au sein du propre parti de M. Benes, le groupe national-socialiste (ne pas confondre, s'il vous plaît, avec les fascistes tchèques, ennemis mortels de l'ex-

Président). M. Zenkl, maire de Prague et ministre sans portefeuille dans le premier cabinet Syrový, somma son leader de se retirer. Puis, une délégation des jeunesses tchèques, tant bourgeoises que socialistes et communistes, remit à M. Benes une adresse qui l'invita de façon péremptoire à disparaître. Enfin, le jour même de la démission, le général Krejci, commandant en chef de l'armée, obtint gain de cause. A l'issue d'une audience de ce chef militaire, M. Benes signa, dans les premières heures de l'avant-midi du 5 octobre, l'acte de résignation. Le grand public en eut connaissance à 5 heures de l'après-midi par une allocution radiodiffusée du général Syrový, en même temps que l'étendard du Président de la République était enlevé du château du Hradsin. M. Benes, rendu à la vie privée, s'achemina vers Sezimovo-Usti, sa propriété rurale, non sans avoir pris congé de ses compatriotes par un ultime discours à sa manière.

Il avait organisé pendant trois années la destruction de la monarchie austro-hongroise, dirigé pendant trois lustres la politique étrangère tchécoslovaque et présidé pendant trois autres années aux destins de cette République qu'il avait imaginée et créée, d'accord avec feu Tomàs Garrigue Masaryk. La carrière de cet homme supérieurement intelligent, dangereusement habile et aveuglé par un doctrinarisme optimiste incurable devrait servir d'avertissement aux générations futures. Elle leur apprendrait que toute erreur politique porte en elle-même les germes des sanctions qu'elle mérite : l'anéantissement de l'Autriche-Hongrie a abouti nécessairement à la chute finale de l'anti-Autriche-Hongrie maçonnique érigée sur — et à la place de — la Double Monarchie « cléricale ». M. Benes fournit, en outre, l'exemple de ce que « tard » ne vaut pas toujours « mieux que jamais » et que trop tard ne vaut jamais rien. L'ancien socialiste matérialiste a trop longtemps attendu avant de se désolidariser du communisme et de lui préférer non seulement un christianisme vaguement spirituel et déiste à la Masaryk, mais le catholicisme (nous avons, dans ce domaine, quelques témoignages apportés par M. Le Cour-Grandmaison, qui rapporte de caractéristiques confessions récentes de l'ex-Président). L'ennemi implacable des Habsbourg, le saboteur de toute Confédération danubienne, celui qui a refusé aux Magyars la moindre concession ne constate qu'après coup que tout aurait été préférable à sa politique d'entêtement et d'illusions idéologiques. L'ami de l'Allemagne weimarienne et le prophète d'une rapide catastrophe du Troisième Reich comprendra trop tard la nature inchangeable de la Germanie éternelle. Il aura maintenant des lumières neuves et suffisantes sur la Stalinié, il pourra porter le deuil des occasions manquées pour se concilier la Pologne, la Hongrie, l'Italie et à sauver une Autriche indépendante. Et les observateurs émus de cette tragédie d'une doctrine, d'un peuple et d'un homme éminent apprécieront à leur juste valeur les rêveries du philosophe antique qui voulait voir aux postes de commande les philosophes, ses semblables.

Inclinons-nous bien bas devant le malheur de la nation tchécoslovaque, mais n'inclinons pas à excuser, ni à dépeindre en rose les erreurs, causes inévitables desdits malheurs. Quant à ceux qui se sont arrogé le rôle de juges institués pour venger et pour exploiter ces erreurs, n'en doutons point : ils recueilleront ce qu'ils ont semé; la Tchécoslovaquie, punie pour ses procédés envers la vieille Autriche-Hongrie, léguera à ses principaux bourreaux la malédiction de conquêtes honteusement acquises. Les Allemands n'auront qu'à repenser la thèse de *l'Anneau du Nibelung* ou, si vous le voulez, l'adage de leur poète : « *Das ist der Fluch der lösen Tat, dass sie forzeugend Böses muss gebären!* » (« Maudite est la mauvaise action, car elle engendre forcément des maux continus. »)

ROGER DE CRAON-POUSSY.



## L'annexion des Sudètes

Entre deux maux il faut choisir le moindre. Mais quel est le moindre? MM. Chamberlain et Daladier, placés entre la perspective d'une guerre immédiate et celle d'un sacrifice imposé à une petite nation pour apaiser le semeur de guerre, ont choisi le sacrifice. Ils ont jugé que la guerre ne sauverait peut-être pas l'Etat menacé et qu'elle plongerait les autres dans des malheurs sans fin. Les conflits armés d'aujourd'hui leur ont semblé le plus grand des maux, depuis que notre civilisation scientifique les a entourés de toutes les horreurs inconnues aux âges d'ignorance. Ils ont estimé que si l'on peut s'y soustraire, fût-ce même sans certitude d'y échapper dans l'avenir, il vaut mieux composer. Après tout, ne s'agissait-il pas d'un simple morceau de la Bohême? Sans doute il avait toujours fait partie de celle-ci, mais puisque sa population demandait, surtout depuis l'annexion de l'Autriche, son rattachement au Reich, ne fallait-il pas en revenir à la doctrine de Wilson sur la liberté des peuples de disposer d'eux-mêmes?

Ainsi les doctrines à deux faces servent à faire ou à défaire, suivant les besoins de la politique. Le même principe qui a servi à ressusciter la Bohême en 1919 sert aujourd'hui à scinder en deux cet infortuné pays. C'est la première fois que ce territoire est morcelé, et c'est la seconde fois qu'il perd son indépendance. En 1545, le royaume de Bohême a cessé d'exister comme Etat libre. Pendant tout le temps qu'il a fait partie de l'empire d'Autriche-Hongrie, il a conservé ses frontières, y compris le *Sudetenland*. Quand le traité de paix de 1919 lui eut rendu son indépendance, à l'instigation de Masaryck et de Benès, il n'y avait aucune raison de mutiler l'ancien territoire et on lui laissa son intégrité, avec des garanties et un régime spécial pour les minorités. Ces garanties avaient toujours fonctionné à la satisfaction générale et avec un esprit d'équité et de mesure auquel la Société des Nations, gardienne du régime, avait fréquemment rendu hommage. Mais l'attraction de l'Allemagne, depuis qu'elle a pour elle une force prépondérante, et l'action de sa propagande ont créé la même situation qu'en Autriche, et ont eu les mêmes effets. Cette fois encore, l'Europe s'est inclinée, mais avec moins de résignation passive. A chaque expérience le succès devient moins facile pour le Führer. Les grandes puissances s'avancent chaque fois un peu plus loin dans la résistance, mais tout finit par s'arranger, comme pour les trois autres victoires, quand il s'est agi du réarmement allemand, de la Rhénanie et de l'Autriche. La victime a été célébrée par les uns comme une héroïque nation et honnie par les autres comme une tortionnaire de minorités, suivant le parti auquel appartenaient les appréciateurs de sa conduite. Ce petit pays, où régnaient encore la liberté et la tolérance si rares aujourd'hui, n'ayant plus désormais d'appui dans le renversement actuel de l'équilibre des forces, est comme un pion « soufflé » par le Reich sur l'échiquier européen.

Le soulagement et la joie qui ont accueilli l'accord pacifique témoignaient à quel point les horreurs, les tristesses, les angoisses de 1914, renforcées dans la suite et rappelées à l'imagination par les récits et images de la guerre d'Espagne, sont restées vivaces dans tous les cœurs. C'était en effet le cœur qui parlait dans les expressions si méritées de reconnaissance à M. Neville Chamberlain, et dont le nom restera synonyme de sincérité et d'honnêteté. C'est le même sentiment qui a fait accueillir à leur retour M. Daladier par des ovations réservées aux plus illustres négociateurs, ou M. Mussolini comme un modèle de médiateur amical, ou enfin le chancelier Hitler, à Berlin, comme un triomphateur sans effusion de sang. Tout cela, c'était la détente de l'âme popu-

laire, la gratitude sentimentale d'une humanité contemporaine qui a souffert par la guerre plus à elle seule que les cinq générations précédentes. C'est à juste titre que ces hommages montent vers le ministre anglais, le ministre français, et aussi le Duce qui a répondu à l'appel du premier. Quant au Führer, il savoure la joie d'un succès d'autant plus éclatant qu'il s'est fait offrir par les autres puissances ce que celles-ci considéraient, il y a trois mois, comme une extension de territoire injuste et impossible à tolérer.

### Le quatrième point du programme hitlérien est réalisé

Dans l'article que j'ai consacré ici même à l'annexion de l'Autriche, le 18 mars 1938, après avoir rappelé que le troisième point du programme était acquis, j'indiquais que le quatrième, l'annexion des territoires sudètes, désormais encerclés et placés comme une pierre dans un torrent, allait suivre par les mêmes procédés. C'est aujourd'hui chose faite. La dernière résistance à la marche vers l'Est a cédé. C'est le moment d'en dégager la signification.

Il y a dans la bible du Führer, *Mein Kampf*, une partie qui jette une grande clarté sur les événements que nous venons de vivre. C'est le chapitre XIV du tome II, intitulé « Orientation vers l'Est ou politique de l'Est ». Le futur chancelier du Reich, dévoilant une pensée qu'il ne peut plus avouer comme chef d'Etat, y explique, parmi d'autres considérations du plus haut intérêt, que l'Allemagne doit arrêter l'éternelle marche des Germains vers le Sud et vers l'Ouest de l'Europe et jeter désormais ses regards vers l'Est. Mais il lui faut des alliances. Elle doit les conclure avec l'Italie et l'Angleterre. La seule puissance qui pourrait s'y opposer, la France, ne serait pas en état de le faire. Les alliances du Reich donneront à celui-ci la possibilité de faire tomber dans l'isolement l'ennemie mortelle de l'Allemagne qui sera réduite à l'impuissance, et la coalition anglo-germano-italienne prendra en main l'initiative politique. Les trois empires gouverneront le monde.

Les premières conditions nécessaires à l'accomplissement de cette grande pensée sont accomplies : l'Allemagne a recouvré ses forces; elle a débarrassé le terrain oriental des obstacles que constituaient l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Ce qui dépendait d'elle est fait. Les autres données du problème dépendront des dispositions qu'elle trouvera chez ses partenaires escomptés.

### L'Italie est entrée dans le jeu

Le Reich a profité avec beaucoup d'habileté de la campagne d'Ethiopie pour ranger l'Italie à ses côtés. Alors que la plupart des nations inauguraient un système de sanctions aussi punitives à leurs intérêts qu'inefficaces à l'égard de l'agresseur, l'Allemagne a enveloppé celui-ci d'une sympathie agissante et d'une bonne volonté pleine de sollicitude. Une fois l'expédition terminée par un plein succès, l'atmosphère était créée pour un rapprochement plus étroit entre les deux amies des mauvais jours et un éloignement des censeurs inamicaux. La similitude des régimes y contribua beaucoup. Les croisades communiste et socialiste contre le fascisme firent le reste, et l'axe Rome-Berlin fut la première forme de l'alliance, sous le prétexte de la lutte anticomuniste. Les deux régimes se sont donc unis d'abord par des aversions communes : ils sont antibolchevistes, antimarxistes, antisémites et antisancionnistes.

De ce terrain à moitié idéologique et à moitié réaliste, l'entente a passé aux réalisations substantielles au profit du Reich par



# UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

## QUELLE CARRIÈRE CHOISIR ?

La plupart des professions sont encombrées, les professions libérales plus que toutes les autres. Seul, le commerce offre encore de larges possibilités aux jeunes joignant une valeur personnelle et la volonté de percer à une solide culture technique. Dans les affaires il y aura toujours une place pour l'homme ambitieux.

### A quelles carrières prépare l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain ?

L'Université de Louvain, par son Ecole des Sciences Commerciales et Economiques, prépare à toutes les carrières se rattachant au commerce. Dans le haut négoce, la haute banque, dans les carrières coloniales et consulaires, les anciens élèves de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques occupent des postes directeurs.

**COMMERCE.** — Chef d'entreprise, commissionnaire, importateur, exportateur, expert-comptable, conseil fiscal, organisateur-conseil, etc.

**FINANCES.** — Toutes les situations de premier plan qu'offrent la banque et la bourse.

**SCIENCES ACTUARIELLES.** — Situations offertes dans ce domaine par les Compagnies d'assurances et les Sociétés fiduciaires.

**CARRIÈRES COLONIALES.** — Toutes les situations lucratives qu'offrent l'administration coloniale et le commerce d'importation.

**CARRIÈRES CONSULAIRES.** — Toutes les situations du cadre consulaire.

### L'Enseignement de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain.

Le corps enseignant est constitué d'universitaires, de grands chefs d'entreprises, de financiers, de juristes et d'hommes d'Etat dont le renom est universel. C'est ainsi que le corps professoral compte deux anciens premiers ministres, trois anciens ministres, un membre de la Cour de La Haye, etc.

Un grand nombre de professeurs ont fait des études théoriques et pratiques aux Etats-Unis où ils se sont familiarisés avec les méthodes commerciales américaines. Restés en contact avec les universités et les hommes d'affaires d'outre-Atlantique, leur enseignement se modèle sur l'actualité.

Les étudiants ne se spécialisent qu'après trois années d'études, c'est-à-dire après avoir reçu une culture commerciale complète et pu discerner la branche convenant à leur goût et à leurs aptitudes.

Les études se caractérisent par des méthodes modernes au service d'un programme très étendu. Les cours sont extrêmement variés, leur matière considérée de façon complète. Le programme technique est lié à un enseignement pratique. L'Ecole des Sciences Commerciales organise de nombreuses visites aux installations commerciales belges et étrangères; elle a créé, sur le modèle des universités américaines, un centre de préparation aux affaires par le système des cas (participation des étudiants à la vie pratique des affaires) qui collabore avec le centre identique créé par la Chambre de Commerce de Paris.

### Pourquoi choisir l'Université de Louvain pour les études commerciales ?

Le coût des études n'est pas plus élevé à l'Université que dans un institut isolé. Cependant l'Université offre des avantages nombreux.

Seule l'Université délivre les grades universitaires que sont le doctorat et l'agrégation et seule apporte à l'étudiant la satisfaction que procure l'obtention de ces grades. L'Ecole des Sciences Commerciales de l'Université de Louvain forme plus de docteurs et d'agrégés que tous les autres instituts supérieurs de commerce de Belgique réunis, qu'ils soient autonomes ou rattachés à une université.

L'étudiant peut, à l'Université, en suivant simultanément les cours de l'Ecole et ceux des autres facultés, parfaire sa culture générale et même obtenir des grades divers (par exemple la licence en sciences politiques et sociales, la licence en sciences politiques et diplomatiques, le doctorat en droit).

A l'Université de Louvain, qui compte quarante-deux instituts, collèges, pédagogies et bibliothèques, l'étudiant bénéficie de moyens qu'il ne peut pas trouver dans un institut isolé. Il dispose non seulement de la bibliothèque spéciale de l'Ecole, dont la documentation excessivement étendue comporte notamment les revues et statistiques étrangères, mais encore de la célèbre Bibliothèque de Louvain et des bibliothèques des instituts spécialisés.

A l'Université de Louvain, l'étudiant peut se créer de précieuses relations avec les futurs avocats, les futurs médecins, les futurs professeurs. Il participe à la vie estudiantine et peut, à son gré, pratiquer ses sports favoris.

A l'Université de Louvain, l'étudiant mène une vie studieuse dans une ambiance chrétienne.

### Cercle des Anciens Elèves de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques

L'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain a créé une Association des Anciens Elèves. Ceux-ci, qui ont des situations de tout premier plan, font fréquemment des conférences sur des sujets se rapportant à leur activité, faisant ainsi bénéficier leurs jeunes camarades de leur propre expérience.

### Bureau de Placement.

L'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain a créé un bureau de placement auquel collaborent, dans un esprit de camaraderie cordiale, les anciens élèves. Ces derniers aident leurs jeunes camarades à trouver dans les affaires une situation d'avenir.

### Grades délivrés.

Licence en sciences commerciales et consulaires, financières ou coloniales; licence en sciences économiques agrégé de l'enseignement moyen de degré supérieur pour les sciences commerciales, docteur en sciences commerciales, docteur en sciences économiques.

**RÉGIME SPÉCIAL POUR LES DOCTEURS EN DROIT, INGÉNIEURS, ETC.** — Un régime spécial, appliqué aux étudiants de la Faculté de Droit, aux Ingénieurs, etc., permet aux futurs docteurs en droit, ingénieurs, etc., de compléter leur formation professionnelle par des connaissances commerciales et d'accroître ainsi, considérablement, leurs chances de réussite.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques, rue des Doyens, 2, Louvain, ou au Secrétariat de l'Université, rue Kraeken, 4, Louvain.



LES NOUVEAUTÉS EN  
OR ROSE



HRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

# COOSEMANS

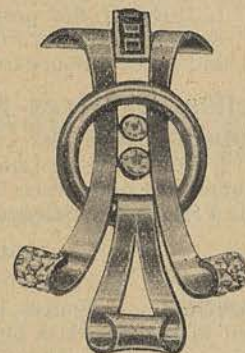
## JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM<sup>e</sup> LE ROI ET LA REINE

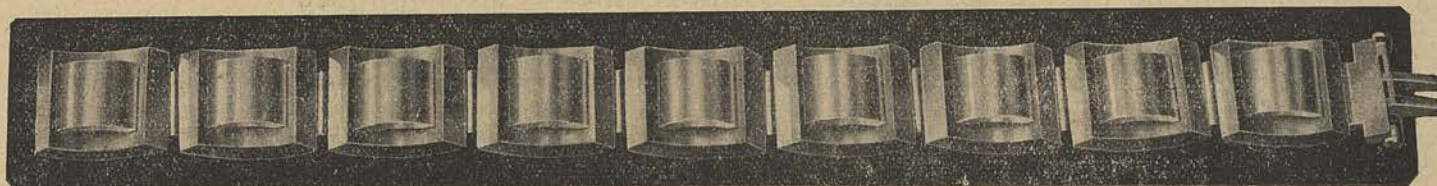


OR ROSE  
RUBIS ET BRILLANTS

BROCHES-CLIPS  
BRACELETS  
BAGUES



OR ROSE  
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

# Neuhaus

Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

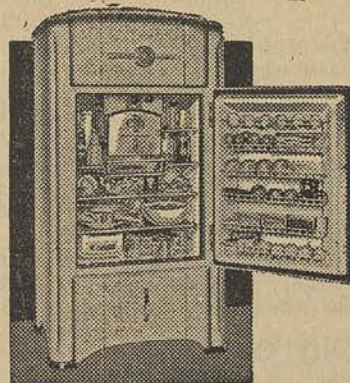
Tél. 12.63.59

# Crosley

## Shelvador

avec

SA PORTE CREUSÉE BREVETÉE



ML 61

### La Distribution Crosley

30, avenue Louise

BRUXELLES

Téléphone : 12.44.12



le coup de surprise de l'annexion autrichienne. La résignation de l'Italie à voir l'Allemand à ses frontières fut la première marque tangible de reconnaissance envers l'allié. Celui-ci promit en contre-partie de renoncer à ses prétentions sur le Tyrol autrichien annexé par l'Italie. Cette renonciation payant l'alliance italienne, était déjà prévue dans *Mein Kampf*. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ne peut naturellement s'appliquer qu'à ceux qui sont rattachés à un petit Etat dont le concours politique est sans valeur.

Pendant la crise tchécoslovaque, l'Italie accentua sa participation à la politique Rome-Berlin. Par son discours de Trieste et par ses efforts aux conversations de Munich, le Duce contribua au morcellement de la Tchécoslovaquie en appuyant les menaces de la Pologne et de la Hongrie pour arracher de nouveaux lambeaux de territoire à la malheureuse victime. Cette persévérance commune à ouvrir la trouée vers l'Est montre que les deux branches de la tenaille, la branche allemande et l'italienne, sont prêtes à enserrer le Proche-Orient.

### La politique orientale de la France est en échec

En ce qui concerne la France, le Reich a cherché, depuis son réarmement, à lui enlever toute possibilité de contrecarrer les commencements d'exécution du grand dessein pangermanique. Il a applaudi à l'affaiblissement de sa position occidentale que lui occasionnaient le revirement de l'Italie se désintéressant de la défense du Rhin et la renonciation de la Belgique à l'accord militaire et aux accords de Londres. Il fortifia sa frontière face à la France par la ligne Siegfried et va prolonger sa ligne de défense en y comprenant les districts d'Aix-la-Chapelle et de la Sarre, comme vient de l'annoncer le chancelier Hitler dans son discours du 9 octobre à Sarrebrück. Il espère avoir enlevé à la France tout moyen d'action sur lui et tout pouvoir d'empêcher par assaut direct ses accroissements de puissance. Ainsi débarrassé d'un grave souci, il aura le jeu plus libre pour ménager les dispositions britanniques à des compromis et pour isoler une France incapable de lutter d'influence contre une Allemagne de quatre-vingts millions d'habitants.

Dans ce but, il faut contraindre l'empire français à se replier sur lui-même, à s'occuper uniquement de sa vie occidentale et coloniale, à se désintéresser de l'Orient européen. La destruction de la Tchécoslovaquie en tant que barrière aux empiètements allemands et alliée militaire de la France, la réduction de ce qui en reste à la situation d'un Etat à Zollverein, client du Reich, portent un coup très dur au système français d'alliances orientales. La Pologne est tombée du côté qu'on prévoyait depuis longtemps et a inauguré une méthode de connivence avec la Hongrie, en soutien de l'Allemagne. Enfin la Russie, trop occupée à fusiller ses généraux et ses amiraux, n'a plus le temps de s'occuper de ses alliés. Tout est à reviser de ce côté, et pour encourager la France à se concentrer dans ses propres frontières sans gêner personne, le Reich lui déclare qu'il renonce à toute revendication (qu'il ne pourrait d'ailleurs réaliser sans guerre) sur l'Alsace et la Lorraine. Ainsi bouclée dans son coin, une voisine encombrante lui paraît mise hors de cause.

Celle-ci, livrée à des passions intérieures et divisée en partis, use sa vigueur dans des querelles internes, diminue sa production et ses ressources par des revendications démagogiques, et finalement compromet son unité par ses haines.

Les circonstances aident singulièrement le Führer. On dirait qu'un génie, bon pour lui, mauvais pour l'Europe, lui passe complaisamment les dés favorables chaque fois qu'il se décide à les jeter sur le tapis.

### L'Angleterre prévoit-elle un choc d'empires?

Il est remarquable qu'après les accords de Munich et tandis que tant d'hommes se réjouissaient à la perspective d'une entente générale réglant les affaires d'Europe, M. Neville Chamberlain ait déclaré à la Chambre des Communes que les armements de l'Angleterre seraient continués et poussés avec toute la vigilance nécessaire. Cette mesure de prudence a montré que le Premier ministre britannique est bien trop avisé pour s'endormir sur ses lauriers. Les négociations récentes ont eu pour résultat de détendre une situation qui menait à la guerre immédiate, mais elles ont eu par contre-coup un autre effet : celui de précipiter et d'augmenter les armements des puissances. L'Allemagne décide de nouveaux travaux de fortification; l'Angleterre et la France ne ralentissent pas leur rythme, mais l'accélèrent.

Cette attitude n'est pas le signe d'une guerre inévitable, de cette guerre à laquelle travaillent certaines idéologies, mais elle prouve que les deux tendances actuellement aux prises en Angleterre s'accordent sur un point important : il faut devenir les plus forts.

La tendance accommodante, conduite par M. Neville Chamberlain, est d'avis que, pour entreprendre les vastes pourparlers dont la possibilité n'est pas exclue, il faut s'imposer par une supériorité incontestable d'armements. L'autre tendance où se groupent des hommes fort opposés d'opinions politiques, comme MM. Eden, Attlee, Winston Churchill et Duff Cooper, voudrait préparer dès maintenant la résistance à la suite du programme allemand et aux revendications coloniales où ils distinguent déjà les germes d'un conflit futur.

Le chancelier Hitler se rend compte du danger que fait courir à la réalisation de son programme les dispositions du second groupe. C'est ce qui explique la violente attaque personnelle qu'il a dirigée contre les trois anciens ministres britanniques dans son discours du 9 octobre. Il prétend que si ces hommes d'Etat revenaient au pouvoir, ils déclencheraient immédiatement une guerre mondiale. Qui a jamais songé à déclencher une guerre mondiale en Angleterre? Le déclenchement ne vient jamais de là. Il pourrait venir seulement des attaques répétées d'un chef d'Etat contre l'indépendance des nations voisines, ou, comme l'a dit M. Chamberlain, d'un Etat qui voudrait établir son hégémonie sur l'Europe.

Les horizons de M. Eden ont été singulièrement éclairés, pendant qu'il était ministre des Affaires étrangères, sur les ambitions impérialistes qui s'agitent en ce moment. Pourra-t-on les apaiser, les réduire, les satisfaire par des négociations, des conférences, des compromis, ou bien arrivera-t-il une heure où le choc des empires concurrents deviendra inévitable? M. Neville Chamberlain, qui a, lui aussi, entrevu les abîmes, a bon espoir; mais pas plus que son collègue il ne sait à quel prix la paix sera sauvegardée. En tout cas ce ne sera point par un abandon de la France. L'Entente cordiale est d'autant plus assurée qu'elle forme la dernière digue à l'hégémonie dont a parlé le Premier ministre britannique.

### Les petits Etats deviennent quantité négligeable

Dans ces conversations et ces arrangements entre les quatre dirigeants de l'Europe, les petites ou moyennes nations n'ont joué aucun rôle, sauf trois d'entre elles. La Tchécoslovaquie a consenti par force un terrible sacrifice. Insultée et bafouée par le Führer, elle n'a pas échappé au morcellement. La Pologne et la Hongrie ont contribué selon leurs forces à la dépouiller. Les autres petits pays, épouvantés à l'idée de subir le même sort, ont sagement contemplé la scène, à l'abri de leurs frontières.



Cette soumission à l'inévitable marque la ruine définitive du principe de secours mutuel qui suscita tant d'enthousiasme au temps où il ne coûtait rien, et qui dépérit dès la première fois qu'il fut appliqué.

Pendant la présente expérience, les Etats réunis à Genève n'ont même pas été consultés sur le sort de celui qui avait été dix-huit ans l'une des colonnes du temple. Ce mépris des procédures où se trouveraient mêlées les petites nations est dû à la rancune de Berlin et de Rome, mais il résulte aussi en partie de l'attitude de ces nations elles-mêmes. Elles ont proclamé dans des réunions récentes qu'elles ne se mêleront à aucun conflit, quelles que soient la décision du Conseil de la Société des Nations et la personne de l'agresseur reconnu. Seules les grandes puissances seraient donc appelées à agir et à faire des sacrifices d'hommes et d'argent. Celles-ci y ont consenti, mais en conséquence elles trouvent légitime d'être seules à prendre les résolutions d'où dépendent la paix ou la guerre. Si de petites nations excitent à un conflit, comme c'est parfois le cas sous l'empire d'idéologies, il est juste de leur répondre : « Si vous voulez rester neutres dans une guerre, restez neutres aussi dans vos commentaires des événements qui y préparent. Si vous ne voulez pas répandre le sang de vos soldats, ne faites pas répandre celui des soldats des grandes puissances. Il est aussi précieux. »

Les deux dictateurs de l'axe ont fait savoir depuis longtemps que la responsabilité des décisions politiques internationales doit appartenir à ceux qui ont la force de la supporter et non à ceux qui ont peur des coups. C'est la méthode qu'ils comptent bien employer dans les prochains remaniements coloniaux. Il est de l'intérêt des petits Etats pourvus de colonies de ne pas pousser l'amour de la non-intervention permanente et l'horreur des accords préventifs jusqu'à laisser disposer sans résistance de leurs possessions d'outre-mer.

La Belgique a toutes les raisons de se féliciter du maintien de la paix générale obtenu par les grandes puissances. Elle s'en félicite d'abord parce qu'une nouvelle guerre mondiale serait un malheur pour l'humanité tout entière; et ensuite parce qu'elle mettrait à l'épreuve notre dangereux équilibre et nous vaudrait probablement d'être entraînés dans une lutte où nous ne pourrions plus choisir d'avance nos alliés, mais où ils nous seraient imposés par les circonstances.

JOSEPH MÉLOT,  
Ministre plénipotentiaire.

### Problèmes actuels...

## Le bilan

Au lendemain de Munich, le résultat essentiel de la lutte entre le III<sup>e</sup> Reich et les puissances occidentales, la France et l'Angleterre, est acquis en faveur du premier. Les gouvernements français et anglais ont sacrifié le nouvel Etat de Bohême sur l'ordre de Berlin, sans vouloir encourir les risques incalculables d'une guerre moderne. Devant la menace d'une pareille guerre, ils se sont rendus aux exigences allemandes. Le bilan de la manœuvre finale s'établit en gros comme suit :

1<sup>o</sup> La manœuvre finale couronnée de succès fut amorcée par M. Mussolini et fait de lui le plus grand homme d'Etat de l'Europe. Quelques jours auparavant il avait déjà suggéré une marche

qu'il désirait voir suivre par les puissances rivales et elles finirent par la suivre. Il fut seul à se tenir à une politique consistante et il la conduisit à la conclusion qu'il avait envisagée.

2<sup>o</sup> Le nouvel Etat de Bohême, appelé Tchécoslovaquie par ses auteurs, a cessé d'exister. Il n'aura plus de frontières défendables. Il perdra ses principales ressources économiques. Ses fameuses usines de guerre de Skoda se trouveront désormais sous les canons allemands, et il perd le contrôle d'une des principales lignes de communication européennes, car le rail qui le traverse du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest sera également à la merci de ses ennemis. Même son champ de recrutement réduit l'est tellement qu'il en perd toute valeur effective. Il abandonne même le droit de défendre son existence par des alliances.

3<sup>o</sup> Le gouvernement fortement centralisé et despotique de Berlin a été sauvé de ce qui eût pu être sa destruction. Son armée n'était pas prête; elle n'eût pu soutenir une guerre qu'il eût fallu mener sur certainement deux fronts et peut-être sur trois. L'armée française connaissait son maximum de puissance sauf en matière d'aviation. Demain cette aviation sera peut-être à la hauteur du reste, mais l'Allemagne aura chaque année plus de réserves instruites à sa disposition et elle possédera rapidement des effectifs doubles des effectifs français. Aussi longtemps que durera l'actuelle unité du III<sup>e</sup> Reich, — après que celui-ci aura atteint en quelques années, sa puissance militaire maximum, — il sera de loin le plus fort Etat armé de l'Europe.

4<sup>o</sup> L'oligarchie parlementaire française s'est montrée totalement incapable de défendre et de maintenir la nation qu'elle gouverne. La chose n'était déjà que trop visible avant la crise actuelle, la voilà établie à l'évidence. La décadence du système se poursuivra et avec elle celle de la puissance française jusqu'à ce que — si l'événement doit se produire... — le système soit remplacé par une forme forte de gouvernement national adapté au tempérament égalitaire du peuple français. Les Français détestent l'oligarchie sous toutes ses formes et ils n'admettront jamais l'autorité de la plus vile des oligarchies : une clique de politiciens professionnels.

5<sup>o</sup> Sous une autre forme (et pour l'instant moins gravement) la puissance anglaise a reçu, elle aussi, un coup dur. Son gouvernement de classe (dont l'Angleterre fournit, dans le monde contemporain, l'unique exemple) s'est révélé avoir été au-dessous de sa tâche de fournir à la nation une armée à la hauteur de sa politique, et sa ploutocratie a démontré que sa formation est inférieure à sa mission en fait de politique extérieure. Pendant des années, Londres soutint la restauration de la Prusse en méconnaissant complètement ce que la Prusse ne cessa d'être en Europe. La politique anglaise persistait à vivre dans le passé et ne montrait aucun sens de la nature et de la structure de l'Europe. L'avenir de l'Angleterre va dépendre de la question de savoir si la dure leçon qu'elle vient de subir aura convaincu notre ploutocratie de la nécessité d'une armée adéquate et d'un système de formation efficace pour la préparation de ses membres. Jusqu'à présent rien n'annonce un changement salutaire après vingt ans d'erreurs accumulées qui viennent de connaître la plus humiliante des apogées et, avec la menace évidente de pire encore pour demain. Le gouvernement de classe avec son système particulier d'éducation et le choix de ses agents — pris comme dans un club — a donné à l'Angleterre sa merveilleuse unité. Mais en même temps il a provoqué une paralysie partielle et un certain aveuglement, les deux défauts se révélant dans la presse, dans la vie sociale, dans la politique et dans les lettres, surtout en histoire.



6° La Bohême disparue, le III<sup>e</sup> Reich dominera dorénavant l'Europe du Sud-Est, c'est-à-dire d'inépuisables réserves de tout ce dont il a besoin, particulièrement de pétrole.

7° Momentanément tout au moins la guerre que voulait la bande moscoute internationale, la guerre en Occident, c'est-à-dire le suicide de notre civilisation, est écartée. Voilà le résultat principal obtenu par Mussolini ces jours-ci et la chose compense peut-être toutes les pertes et toutes les humiliations que ces jours nous ont imposées. Le communiste cosmopolite qui circule sous le nom de « Litvinoff » a publiquement déploré avoir manqué son coup. Que son chagrin soit notre consolation!

Quant aux mots écrits qui accompagnent ces résultats de notre capitulation, « garanties », serments de paix éternelle, etc., etc. : fumée pure!

HILAIRE BELLOC.

## En quelques lignes...

### Rentrée académique

Cela signifie, d'abord, un discours rectoral. C'est-à-dire que le premier de tous à remettre sac au dos est le porte-hermine. Une hermine qui, en l'occurrence, ressemble furieusement au lapin. Cette mercuriale académique incite, d'ordinaire, les étudiants à toutes les vertus. D'ailleurs, aux premiers jours d'octobre, la bonne volonté est de rigueur. Et elle est même réciproque.

Cette année, les examinateurs se découvraient des trésors de mansuétude. On sortait d'une crise européenne. La guerre avait menacé. Ce n'était pas le moment de brandir les foudres sur le chef des impétrants. Le plus rigoureux avait émoussé son aiguillon. Tant il est vrai que la relativité n'est pas seulement une théorie einsteinienne. Plus tard, beaucoup plus tard, quand auront jauni les certificats de la deuxième session 1938, on pourra se dire que bien des « rescapés » durent leur *satisfecit* à l'heureuse conclusion de la Conférence de Munich.

Mais une rentrée académique, c'est — aussi — tout un protocole : les fauteuils à réserver, les invités qu'il s'agit de caser chacun selon son rang sinon selon ses mérites. Un journaliste facétieux remarquait que, dans l'*aula magna* de l'Université de Liège, les professeurs en toge étaient si nombreux, si nombreux qu'il ne resterait bientôt plus un petit coin de banc pour les étudiants.

Les étudiants ont déserté l'hémicycle. Ils préfèrent se grouper sur la place où des trognons de choux disent les transactions du dernier marché. Les « anciens », la toque crasseuse, la casquette souillée au feu des guindailles héroïques, passent la revue des professeurs naphthalinés. Les « bleus » se promettent, en leur cœur qui bat, sorties et souleries. Le vendeur du canard étudiantin s'égosille avec plein succès. Et les « flics », que rendra célèbres le livret de la prochaine revue, ne grognent sous leur casque et dans leur moustache que pour la frime : ils savent bien que la rentrée académique, si elle se traduit par quelques réverbères éteints et quelques sonnettes arrachées, marque le début de cet hiver joyeux où il fait bon prendre au sérieux le métier plein de gloire de chevalier du guet.

### Panneaux à louer

Le temps n'est point tout seul à être galant homme. Et je trouve nos édiles, en cette semaine d'élections, fort corrects. Comment! après six ans passés au service des « chers administrés », des intrigants, des arrivistes leur signifient d'avoir à céder la place!... Or que font-ils, nos braves échevins, nos respectables maieurs, nos très consciencieux conseillers? Ils commencent par céder à leurs adversaires politiques d'immenses panneaux dressés aux carrefours et où sera décriée, en lettres hautes comme ça, leur gestion des derniers publics.

C'est là, on en conviendra, une sorte de hara-kiri qui commande au moins le respect.

A dire vrai, j'ai comme dans l'idée que la littérature des affiches électorales, en octobre 1938, ne « rend » pas. Il a fallu postposer la consultation du peuple souverain. Et le peuple, souverainement, s'en moque. Les candidats ont beau multiplier leurs invites : les meetings en plein vent ne réunissent que le quarteron — tout juste! — d'auditeurs bien plus goguenards que crédules. Quant aux assemblées dites de masse, elles manquent du dynamisme conquérant qui les distinguait encore à certaines idées d'avril.

J'avoue que, pour m'être approché, en curieux, des panneaux où le vent de la nuit avait lacéré maint placard, je suis resté stupide devant une telle indigence dans le vocabulaire de l'invective ou de l'injure. Où sont-ils les pamphlets au picrate qui réjouissaient l'électeur de jadis? Le candidat s'abrite derrière toute sa liste, derrière un programme aussi vague que prétentieux. Or des élections communales, cela devrait attiser les vieilles querelles de murs mitoyens, de servitudes, de la route à rempierrer, du toit de l'école qui réclame le couvreur. *L'homo politicus* d'aujourd'hui croit qu'il faut parler de corporatisme à propos de vespasiennes, et que tout édilicule porte dans sa serviette le mémorandum en quatorze points du futur chef d'Etat.

Ce qui rend les élections du 16 octobre ennuyeuses et veules, c'est la conjuration du péril international et des ambitions du dedans. Les panneaux reflètent cette parfaite « inconvenance ». Je donne au mot, que j'écris entre guillemets, tout son sens. Et j'enrage un peu d'aller noircir le point blanc... (pour la suite de l'opération, voir les instructions détaillées au verso de votre convocation d'électeur).

### La politique au village

Par contre, au village, le choix du bourgmestre et du collègue, comme ils disent, garde encore une certaine signification.

Je songe à tel patelin du pays de Herve, dont le cimetière aux herbes folles a reçu la dépouille de pas mal des miens. La maison commune domine la rue principale; elle l'enjambe même, d'une seule arche. Pour y accéder, il faut gravir un escalier de pierre qui est double, ni plus ni moins qu'à la Violette liégeoise. Cela vous a de l'allure.

Les bonnes gens fréquentent presque tous l'église. Ce qui n'empêche ni les zizanies, ni les tenaces rancunes, ni les manœuvres en coulisse. On ne s'intitule pas « catholiques », pas même « partisans du maieur » : ce serait indiscret. Il y a la liste n° 1 et la liste n° 2. Sur l'une comme sur l'autre figurent des parents, des voisins, des amis. Mais une secrète ambition leur est née, soudain. Ou bien, c'est qu'ils ont découvert, tout au fond de leur mémoire, un arriéré de comptes à régler. Toujours est-il que l'élection dresse ceux de la ferme contre ceux du village, les tenants de l'épicier contre les supporters du garagiste. Les plus malins — ceux qui tirent les ficelles — se gardent de prendre ouvertement



parti. D'ailleurs, on les épie. Si vous allez chercher votre lait chez le troisième candidat de la liste n° 2, vous devenez suspect à toute la liste n° 1. Il arrive même que les propriétaires des fermiers soumis au vote soient sollicités d'user de leur crédit pour empêcher telle ou telle combinaison. J'ai eu sous les yeux la lettre d'un de ces « hobereaux », comme dirait la feuille socialiste, qui asticotait son « vassal » en des termes qui eussent fait blêmir de male rage le pharmacien Homais. Allons! la féodalité n'est pas morte, aussi longtemps qu'un baron peut dicter au manant son devoir électoral...

Dimanche soir, au village dont je tairai le nom, il y aura bien des discussions passionnées sous la lampe, bien des verres de « pèket » seront vidés. Puis — et comme c'est heureux! — les rancœurs et ambitions seront remises pour six ans. Jusqu'à ce qu'elles ressortent, au jour cru de la consultation électorale prochaine, comme des sous neufs.

### Les petits pains dans la tranchée

C'est une nouvelle qui vient d'Espagne. On l'accueillerait avec scepticisme, n'était le singulier climat de cette lutte fratricide où les gestes les plus purs succèdent sans effort aux atrocités les plus noires.

Or donc, et pour montrer à ceux d'en face que les gens de Franco sont nourris à leur faim et mangent de bon appétit, des aviateurs ont chargé dans la carlingue, non plus de ces torpilles dont l'éclatement est fort capable de trancher comme un gâteau un immeuble de six étages, mais des petits pains, des pains blancs. Ces pains blancs destinés aux rouges, ils étaient, dit le communiqué, légion. De telle sorte que nos miliciens affamés n'auraient plus eu qu'à tendre leurs rouges tabliers...

Mais les miliciens auraient fait, s'il faut continuer d'en croire les gazettes, à cette manne tombée du ciel un accueil « hidalguesque ». En ce sens qu'ils ont refusé, lippe dédaigneuse et le ventre vide, les présents des trimoteurs. Plus fiers que Don Quichotte sous l'armet de Mambrin, ils ne cesseront pas de manger le pain noir de la disette et de l'honnêteté qui ne doit rien à personne. Si le trait était véridique, il serait digne de Plutarque.

Mais on ajoute que les aviateurs légionnaires ont aussi jeté sur les tranchées du général Miaja des paquets de cigarettes. Et je n'ai vu nulle part que le tabac roulé ait été dédaigné. Ce qui tendrait à affaiblir le renom d'héroïsme des *milicianos* et à accréditer le propos fameux de Pierre Louys, lequel voulait que la cigarette constituât la seule volupté dont l'homme moderne fût redevable à sa seule industrie.

En attendant, Mussolini retire ses « volontaires ». Et le soleil pourrait bien se lever derrière les monts.

### Un précurseur de Raspoutine

Dans l'ouvrage qu'il consacre aux *Précurseurs de Lénine*, M. Maurice Paléologue, qui fut ambassadeur de France à la Cour du Tsar, cite de nombreux faits qui suffiraient à établir combien était vacillante la volonté impériale de Nicolas II et de sa femme Alexandra-Féodorowna.

Plusieurs années avant que ne sévît Raspoutine, le couple couronné s'était livré au thaumaturge et magnétiseur lyonnais Philippe Nizier. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, garçon charcutier de son état et qui tenait, dans l'arrière-boutique de son patron, à la Croix-Rousse, une officine plus ou moins clandestine de consultations médicales. Les souverains de toutes les Russies en avaient entendu parler pendant un séjour à Com-

piègne. Ils n'eurent de cesse qu'il ne leur fût amené. Et ils le décidèrent à quitter ses boudins et ses pommades, pour venir s'installer à Tsarkoïé-Sélo.

Une ou deux fois par semaine, le mage procédait devant ses augustes hôtes à des expériences de médecine hermétique, d'astro-mancie et de psychurgie. Quand Alexandra-Féodorowna fut enceinte (au printemps de 1902) une nouvelle fois, elle ne douta pas que, les artifices de ce Nizier aidant, un tsarévitch ne succédât aux quatre princesses impériales. C'était d'ailleurs le vœu de la Cour et de tout le peuple. Le garçon charcutier encourageait l'impératrice dans ses espérances. Mais le 1<sup>er</sup> septembre, un accident imprévisible vint ruiner l'attente dynastique...

Le charlatan lyonnais devait payer de sa disgrâce un coup si fatal. Le Saint-Synode s'émut pour conseiller aux souverains de le bannir. Et celui qu'on avait admis à l'intimité du Kremlin dut regagner, couvert d'opprobre, sa ville de Lyon, où il mourrait de honte et de chagrin.

... Mais déjà, quelque part dans la steppe, Raspoutine saisit son bâton de pèlerin. La toile se lève pour le dernier acte de la sanglante tragédie des Romanoff.

---

## Réception de M. Charles Plisnier à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

---

### Discours au nom de l'Académie (1)

Monsieur,

Il y a quelques années vous eussiez sans doute souffert avec impatience d'être appelé « monsieur ». Autour de vous on se donnait communément du « citoyen », du « compagnon », du « camarade ». Ce n'était point des formules de politesse; c'était des mots de passe; c'était même des professions de foi faites d'une voix sourde, brève ou violente, et les yeux illuminés d'une foi fêvreuse.

L'homme, ce roseau « parlant », attache aux mots une valeur parfois redoutable. J'en fus témoin un jour que j'accompagnais à la promenade le grand savant, le grand révolté Elisée Reclus. A un moment, il fut abordé par un jeune admirateur qui, assez étourdi, le salua du nom de « maître ». L'apôtre de la non-autorité rejeta brusquement en arrière son visage busqué et ses longs cheveux grisonnants; ses yeux furent de feu, et d'un ton tranchant comme le couperet de la guillotine, il décida : « Il n'y a pas de maître. »

Jamais je n'entendis affirmation prononcée avec un tel accent autoritaire.

Je n'ai crainte que vous me coupiez la parole d'un : « Il n'y a pas de « monsieur ». Vous êtes un humaniste et un lettré et vous vous souvenez certainement que René Doumic recevant sous la Coupole Robert de Flers débutait en ces termes : « Nous vous dirions « monsieur » quand même vous seriez évêque. »

Cette hypothèse, en ce qui vous concerne, pourrait paraître assez hasardeuse. Et cependant... n'êtes-vous pas entré en religion

(1) Discours de réception prononcé le 15 octobre, par M. Valère Gille.



dès votre jeunesse, dès l'âge des Tolles espérances et des rêves généreux? Vous aviez la foi. Je consens que votre religion n'était pas celle qui mène aux honneurs de l'épiscopat. Mais qu'importe le nom de la religion à laquelle on se donne tout entier! L'essentiel est de croire. L'objet peut changer; le croyant garde sa flamme dévoratrice et partout et toujours et n'importe pour quoi il aspire au sacrifice. Ah! que l'on a raison de dire, sous une forme paradoxale, que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer!

Se faire tuer? S'offrir en holocauste? Mais l'eussiez-vous fait sans hésitation, sans regret? Il me semble bien que la fanatique Carlotta, l'inhumaine Carlotta de vos *Faux Passeports*, cette sainte d'enfer, le moment venu de l'immolation, vous aurait regardé avec méfiance. Ne vous eût-elle pas dans son cœur traité, avec un froid dédain, d'intellectuel et d'hommes de lettres? Peut-être eût-elle été plus méprisante encore et vous eût-elle appelé « poète »? C'est qu'elle connaissait votre sensibilité, votre pitié, votre humanité, et que la raison ne vous abandonne jamais tout à fait aux plus hauts moments de l'exaltation. Elle connaissait aussi votre goût des mots.

Oui, vous étiez déjà, sans le savoir peut-être, au plus fort de l'action, un intellectuel qui hésite et un romancier qui agit. Vous gardiez assez la maîtrise de vous-même pour observer les hommes et les choses, et déjà, toujours à votre insu, vos nerfs et votre cerveau enregistraient pour des œuvres littéraires futures les impressions de vos heures douloureuses, passionnées et tragiques.

C'est que vous êtes né écrivain, et vous l'avez montré dès votre jeunesse.

De cette jeunesse j'aurais aimé parler longuement, parce que parler d'elle c'est déjà parler de vos œuvres. Mais le temps qui m'est départi est fort court. Je dois me borner à vous adresser un compliment de bienvenue.

Cependant, rapidement, d'après vos confidences, laissez-moi vous parler du passé.

Vous êtes né à Glin, près de Mons, en Hainaut, le 13 décembre 1896. Ce n'est pas un village tout à fait inconnu. C'est là que Georges Rodenbach, lorsqu'il revenait de Paris à Bruxelles, prenait conscience d'être en Belgique. Il prétendait qu'en cet endroit un large écriteau barrait la voie du chemin de fer sur lequel il était écrit : Ralentissement.

Vous n'avez pas lu cet écriteau car à quinze mois vos parents vous emportaient avec eux à Mons où ils allaient habiter.

C'est donc à Mons, dans cette ville quiète et sage, propice aux méditations philosophiques, aux effusions mystiques, aux rêveries littéraires, que s'éveille votre sensibilité. Au foyer paisible est assis un père qui sera pour vous jusqu'en ces dernières années un ami. Peut-on dire qu'il est un anticlérical fanatisé? Non pas; il trouve seulement qu'entre Dieu et lui il y a les catholiques militants, et cela l'exaspère.

Par contre, votre mère est pieuse. Elle a donné à sa fille une éducation religieuse dont elle a gardé une nostalgie douce comme un parfum d'encens. Elle pratique avec ferveur sa religion, se purifie en elle, s'oublie en elle. A l'âge des inquiétudes, des doutes, des aspirations passionnées, des révoltes, vous enviez cette sœur qui dans l'humilité de sa foi a trouvé ce repos qui est une sorte de bonheur.

Mais votre heure n'a pas encore sonné. Pour le moment vous êtes à l'Athénée de Mons où vous faites vos humanités. Vous avez comme professeur un maître indulgent et disert qui sait faire aimer ce qu'il enseigne. Vous répétez encore aujourd'hui son nom avec reconnaissance : Jean Jacquemotte. C'est lui qui fit de vous un bon humaniste.

Humaniste! Ah! le beau nom! Cela veut dire que la discipline classique a formé la raison et la sensibilité; cela veut dire que

par l'étude des auteurs anciens, on est devenu un homme, un humain; cela veut dire qu'on a pris conscience de sa dignité dans la nature; cela veut dire qu'on a conquis par la force de l'esprit la liberté d'être soi, de juger, d'examiner, de choisir, mais qu'en même temps on a développé cette sensibilité, mère de la pitié, par laquelle on communique avec l'humanité tout entière. Un humaniste c'est mieux qu'un homme instruit, c'est un homme éduqué.

Vous aurez bientôt à en faire la preuve. Déjà, entre douze et quatorze ans, vous avez écrit des vers qui rassemblés en gerbe, s'appelaient *Les Pavots blancs*. Dois-je dire qu'ils se fanèrent dans cet herbier secret de l'adolescence que tous les écrivains brûlent un jour avec un regret souriant? Mais bientôt vous allez affronter le public et faire gémir impatiemment les presses. Vos nouveaux poèmes s'appellent *Voix entendues* et *L'Enfant qui fut déçu*, recueils publiés à quelques exemplaires alors que vous étiez encore sur les bancs de l'Athénée.

Il semble que désormais le démon de la poésie vous possède tout entier. J'ai dit le démon, je n'ai pas dit le dieu. Nous nous figurons un démon entouré toujours de vapeurs fuligineuses. Vos poèmes, inspirés par lui, sont un peu à son image; ils sont bouillonnants de passions; ils n'ont pas encore été clarifiés au filtre de la raison. Ils sont à l'état de nature, violents, directs, troubles et, pour employer un mot à la mode, dynamiques. Ils ne cherchent pas à plaire, mais à entraîner les cœurs. La forme que vous leur avez donnée est une forme improvisée, dans le feu de l'inspiration, une forme élémentaire, inachevée, la forme des poèmes en prose.

Le poème en prose — songez à ceux de Baudelaire — est la forme prime-sautière que prend une émotion verbale avant de devenir des vers. Il est une ébauche. C'est la matière brute dont il faudra extraire l'or pur.

On a remarqué que toute émotion qui se traduit par gestes ou par paroles tend à une expression rythmée. Cette expression, sous le coup du choc qui l'a produite, est tout d'abord discordante et désordonnée; puis elle s'apaise peu à peu, cherche son rythme, devient un vers cadencé dont le nombre harmonieux des syllabes charme enfin l'oreille. Du chaos est né l'harmonie.

Excusez-moi. Je dois faire figure à vos yeux d'un très vieux professeur, si vieux qu'il daterait du maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* qui, comme vous le savez, affirme que « tout ce qui n'est point vers est prose », même si cette prose est poétique, même si elle est psalmodiée en versets, même si elle est habilement découpée en tronçons inégaux grâce à un artifice typographique. Je vous entends murmurer : « Nicole, apportez-lui ses pantouffles. » Mais si cet ordre était donné d'une voix pathétique, d'aucuns y verraient un vers libre.

Mais quittons ce domaine. J'ai hâte d'en venir à *Mariages* et à *Faux Passeports* dont, dans une interview accordée à M. André Rousseau et publiée dans un hebdomadaire français, vous disiez avec trop de modestie que c'était là vos débuts véritables.

Je rouvre donc le livre de votre jeunesse.

Vous avez dix-sept ans; la guerre éclate. A quelles profondeurs, dans une âme aussi passionnée, aussi fébrile que la vôtre, durent retentir les échos multipliés des cris d'horreur et d'épouvante! Imaginez un être dont le cœur eût été capable de contenir toutes les douleurs de la terre en ces années maudites; imaginez la pression exercée sur ce cœur par le poids des souffrances humaines. N'eût-il pas volé en éclats?

Ce n'est pas avec un tempérament comme le vôtre qu'on reste au-dessus de la mêlée. Vous avez dix-huit ans et vous voulez vous battre. Mais au moment où vous pensez franchir la frontière, vous êtes arrêté aux portes d'Anvers, à Berchem.

Vous voici renfermé en zone d'étape. Tous les feux vous



dévorent et vous êtes prisonnier! Vous vivez en vous-même comme au centre d'un cataclysme. Vous venez de connaître une crise religieuse et Dieu frémit encore en vous. Un désir messianique vous possède. Trop d'appels déchirants arrivent jusqu'à vous. Vous voulez vous donner, vous voulez vous dévouer, vous voulez servir.

« Servir » est le mot qui revient sans cesse sur vos lèvres brûlées par les charbons ardents des prophètes. Servir... Servir... Vous en êtes obsédé.

Malgré les spectacles de la furie humaine, vous n'avez pas encore douté de la bonté native de l'homme, proclamée par Jean-Jacques Rousseau. C'est à ce moment que la Révolution russe hurle dans l'agonie du monde sa promesse de bonheur. Vous vous tournez avidement vers elle. Vous étiez un croyant qui demandait une foi. Vous souffriez de la grande mélancolie romantique d'être en quelque sorte un temple désaffecté.

La religion marxiste s'offre alors à vous. Vous l'installez dans votre cœur avide, et vous vous jetez dans la mêlée délirante des fidèles, à corps perdu sinon à âme perdue.

Et pourtant, en pleine crise mystique, se livre en vous une lutte plus douloureuse encore entre votre désir d'un bonheur communautaire et les libres aspirations de votre moi pensant et souffrant. L'humaniste de jadis n'est point mort. Son goût de la liberté individuelle se révolte contre la rigidité géométrique des dogmes nouveaux. Vous échappez à l'emprise; vous recouvrez votre âme. En 1928, vous êtes excommunié et exclu du parti.

Il faut connaître ce drame spirituel pour saisir l'accent tragique de *Faux Passeports*. C'est un adieu au passé; et vous fermez ce livre sur une page qui est une des pages les plus émouvantes de la détresse humaine. Je ne la relis jamais sans que remonte en moi le souvenir du toast funèbre que porte dans le *Tombeau sous l'Arc de Triomphe* le Soldat inconnu.

*Mariages* et *Faux Passeports* seront placés très haut dans la hiérarchie littéraire parce que vous y fréquentez les sommets terrifiants des âmes où l'on vit parmi les éclairs et les tonnerres des passions déchaînées. Vos livres ont une densité humaine que l'on ne rencontre que dans les grandes œuvres.

Monsieur,

Au moment où vous prenez séance parmi nous, laissez-moi vous rappeler le mot que vous prononciez avec le plus d'ardeur à l'époque de vos vingt ans : Servir! C'est le dernier mot que prononce Kundry à la fin de *Parsifal* lorsqu'elle a reçu la révélation de la douleur humaine. Désormais elle ne veut plus que se donner, que se sacrifier, qu'être l'humble servante de la rédemption, l'*ancilla domini*.

Je ne vous en demanderai pas tant. Mais sans doute n'avez-vous pas dépouillé tout à fait le vieil homme. Vous avez toujours besoin d'une foi. Eh bien! je vous convie à un culte nouveau, celui des Lettres. Il a aussi ses fidèles, ses prêtres, ses illuminés, ses martyrs, surtout en Belgique. L'art littéraire aussi est une religion. Rappelez-vous avec quel fanatisme nous l'avons servi aux temps miraculeux de la *Jeune Belgique*!

Montrez la mesure de votre foi et permettez à un aîné qui vous chérit de vous donner l'investiture académique.

VALÈRE GILLE.

## Paul Spaak

MESSIEURS,

Le respect que chacun doit à vos décisions m'interdit de me récrier trop vivement devant cet honneur insigne et imprévu que vous m'avez fait en m'appelant parmi vous.

Sans doute, si vous vous étiez inquiétés de mon sentiment à l'égard d'une telle élévation, vous aurais-je confessé que d'autres bien plus que moi me paraissaient dignes d'être distingués par vous.

Mais ce n'est pas l'usage de cette Académie, qui ne veut ni candidatures ni visites. Redoute-t-elle la témérité ou la modestie?

M. Valère-Gille avait reçu la mission, périlleuse à mes yeux, de justifier un choix dont le moins que je puisse dire est que son extrême bienveillance m'a surpris autant qu'elle me ravissait. Il l'a remplie à ma confusion.

Cette confusion, je n'eusse pu la cacher si, au moment même où j'entendais, de sa bouche, un éloge si démesuré, je n'eusse admiré cette juvénile générosité du poète, cette excessive bonté d'un homme qui, habitué à faire de la beauté et de la grandeur, embellit et grandit tout ce qu'il considère.

Au moment où vous m'avez mis au rang de vos pairs, je me suis longuement demandé, Messieurs, à quoi je devais cette faveur singulière, que je pourrais, sans indécence, attribuer à mes seuls mérites.

Des esprits ne s'alarmaient-ils pas à voir tant d'honneurs m'échoir en cette fin de l'année 1937? Ils allaient, disant qu'un bienfait ne va pas sans l'autre et — pardonnez-moi! — ils insinuaient que si vous m'aviez appelé parmi vous, c'est qu'un choix, fait d'abord ailleurs, m'avait désigné à vos suffrages.

Jamais je n'ai autant regretté qu'en écoutant ces malicieux, la réserve à laquelle m'astreint la connaissance des secrets académiques. Car comment leur dire cette estime que se vouent l'une à l'autre les deux sections de l'Académie, la littéraire et la philologique, comment leur faire entendre que l'une se garde de discuter les choix de l'autre, comment leur expliquer, dès lors, que si mon élection fut publique le 9 décembre, elle était, sous réserve d'un assentiment qui ne se refuse jamais, accomplie dès le 13 novembre?

C'est si vrai qu'en France nombre d'échotiers — ces Démons en savaient plus que moi! — se demandèrent, dans leurs journaux, s'il convenait encore que le Jury Goncourt couronnât un écrivain qui allait prendre place dans le plus haut Collège littéraire de son pays.

C'est une raison infiniment plus noble, Messieurs, qui vous a déterminés à me choisir entre tant d'autres. J'en ai l'assurance, vous avez voulu choisir la Jeunesse.

Et sans doute, cette affirmation fera sourire maints éphèbes, dans la bouche d'un homme dont les tempes vont grisonnant. C'est qu'ils ne savent pas que la jeunesse avance avec l'âge, qu'en mûrissant un peu on en prend un sentiment plus vif et qu'un homme de quarante ans a quelques raisons de croire qu'il commence seulement à créer.

Je ne doute pas, non, Messieurs, que vous ayez voulu, en m'honorant, honorer cette génération à laquelle je suis fier d'appartenir et qui est apparue dans les Lettres, après-guerre, quand cette Compagnie existait déjà.



Cette conviction que j'ai m'incite à vous remercier doublement : en mon nom d'abord, d'avoir, les premiers, marqué publiquement la bienveillance que vous inspirait mon œuvre modeste; au nom des autres écrivains de mon âge, ensuite, dont quelques-uns illustrent, de manière éclatante, la littérature française de ce pays.

Je veux vous dire aussi, Messieurs, la gratitude que j'ai envers la destinée, — puisque aussi bien les vivants doivent mettre leurs pas dans celui des morts, — de m'avoir appelé à succéder à un homme qui fut pour moi, à beaucoup d'égards, un maître.

Mais de remplacer dans votre Compagnie, — moi, si jeune et si obscur, — un écrivain dont tant de lustres, déjà, ont reconnu l'éminence, ne va pas sans danger.

Le plus souvent, ceux que votre générosité à élevés jusqu'ici, — lorsque, prenant séance, ils ont à prononcer l'éloge de celui auquel ils succèdent, — peuvent rappeler des souvenirs personnels et donner un certain ton d'intimité à l'expression de leur gratitude. Ils ont connu de près le disparu. Ils en ont été connus. Parfois même ils ont été tenus par lui pour un ami. Il leur est permis de rapporter quelque conversation ancienne ou récente, d'évoquer le climat d'une rencontre, de répéter, peut-être, devant tous, ce qu'ils ont pensé devant lui.

Encore qu'il soit mort dans un âge peu avancé, je suis trop jeune pour avoir figuré parmi les compagnons de Paul Spaak. Il fut toujours, pour moi, derrière ce fossé cruel qui, jusqu'à la maturité, sépare les générations. Et si je parle du poète comme d'un haut ami très admiré, je parlerai de l'homme, hélas! comme d'un inconnu.

Orageuse adolescence! Les garçons de ce pays, qui avaient quinze ans dans les années qui précédèrent la guerre, s'interrogeaient sur leur destin et cherchaient des hommes à admirer. Il n'en manquait point. Sans parler de ceux qui vivent encore aujourd'hui, ils voyaient un Verhaeren, un Lemonnier, un Eekhoud, un Giraud, un Destrée; plus près d'eux un Max Elskamp, un Spaak. Est-il vrai qu'on admirait mieux dans ce temps-là? Je ne sais. L'optique, peut-être, a changé. Peut-être y a-t-il seulement aujourd'hui plus de pudeur? Et l'on juge autrement de la ferveur des jeunes selon qu'on est maître ou disciple.

Quoi qu'il en fût, nous avions l'impression d'admirer furieusement. Et nous envoyions nos vers à nos aînés. Il faut dire que nos aînés les lisaient...

Verhaeren me répondit un jour mille gracieusetés. Mais, — *in cauda venenum!* — il jugeait que mes poèmes n'étaient point vierges d'influences. Il y décelait la sienne. Grand Dieu! Il avait bien raison. Il y décelait aussi celle de Paul Spaak. Ce n'était pas sans de sérieux indices.

Paul Spaak non plus ne croyait point se commettre, en répondant aux jeunes gens qui lui demandaient investiture. Je lui avais envoyé un petit livre auquel — cet âge est sans pitié! — j'attachais un grand prix. En échange, il me vint une carte postale. Elle n'était point dépourvue d'éloges, car ce poète était homme du monde. Mais une grave critique, aussitôt, les effaçaient tous. « C'est, me disait Paul Spaak, un dangereux démon que la facilité. »

Je ne compris pas tout de suite cet avertissement. Après vingt années de recherches, de faux départs, et peut-être de faux retours, j'en ai pesé le sens profond et sévère. Vous voyez bien que je suis tributaire de cet homme auquel vous m'avez appelé à succéder.

Je le suis encore à bien d'autres titres.

En ce temps-là, de quelque côté que je me tournasse, en effet, je rencontrais cette figure discrète et sombre. Si, rêvant, comme il en va à cet âge, d'une culture étendue et subtile à laquelle

aucun domaine n'est fermé, aucune curiosité étrangère, je cherchais autour de moi quelqu'un qui situât sa vie dans l'Esprit, je trouvais pour modèle cet écrivain qui ne descendait des effusions lyriques que pour se consacrer à des travaux d'histoire, des études juridiques, ou enseigner cette littérature française qu'il aimait.

Aspirais-je à devenir avocat, je trouvais l'idéologue généreux qui plaidait, avec la même gravité et la même ferveur, pour quelque Durand ou quelque Vandembroeck, vague et triste gibier de correctionnelle, ou pour le régicide Sipido.

A la vérité, il n'y eut pas, dans notre temps et dans ce pays, d'homme plus complet que lui. Avocat et poète, historien et sociologue, professeur et dramaturge. Il semble qu'il passât sans effort d'une activité à l'autre et excellât en toutes. Ne ressemblait-il point, en cela, à ces hommes de la Renaissance qu'il révérait, libres d'esprit, chauds de cœur, esthètes, poètes, un peu aventuriers, un peu apôtres, et dont il dressait la stature dans *Malgré ceux qui tombent?*

On dirait d'un Edmond Picard, — ce Protée, — mais alors que chez Picard l'accent est mis sur la vocation du juriste, il est mis chez Spaak sur la vocation du poète.

\* \* \*

Paul-Louis-François Spaak naît le 5 juillet 1871.

Son enfance, son adolescence sont sans histoire. Il faut croire qu'il les a vouées passionnément à l'étude, si l'on considère la somme de connaissances dont il témoigne aux environs de ses vingt ans.

A-t-il, dans la maison de son père médecin, puisé le goût des disciplines scientifiques? A-t-il été partagé entre deux vocations, celle du littérateur, celle du biologiste? On serait près de le croire, à lire ses premiers écrits, et singulièrement cette étude sur *l'Hérédité dans la Littérature française antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle*, que publie, en 1893, la *Revue Universitaire*.

Etrange démarche, en vérité, que celle de cet aspirant avocat. Quoi! Ses maîtres ne sont point Duranton, Laurent, ou ce von Jhering dont les écrits bouleversaient alors la jeunesse des universités et des prétoires! Déjà, Paul Spaak est tout entier dans cet essai où apparaît le goût, qui semble ne l'avoir jamais quitté, de faire ce qu'on n'attendait point de lui, de tourner le dos à la facilité.

1893. C'était l'époque heureuse où l'Europe, remise de cette guerre qui avait secoué deux grands empires, se gorgait de connaissances et honorait la science d'avoir résolu ce qu'un savant allemand nommait : les Enigmes de l'Univers. On commençait de lire, dans des traductions accessibles, les livres de Darwin vieux de trente ans. Nombre d'intellectuels ne juraient plus que par l'*Origine des Espèces* et la *Descendance de l'Homme*. Herbert Spencer faisait fureur. Thomas Huxley, dont venait de paraître en français la *Place de l'homme dans la nature*, faisait figure de demi-dieu. Le mot « science » ne s'écrivait plus que par une majuscule. Et si violente était la griserie, qu'on opposait à Dieu cette construction de l'esprit. Les philosophes reprenaient avec délices le mot de Laplace : « Dieu est une hypothèse dont je me passe. » Et ils se glorifiaient de laisser ainsi, courtoisement, un peu de mystère à l'Infini et à la Toute-Puissance. Allant bien plus loin que Comte, les professeurs entreprenaient de faire une science sociologique à l'image de la biologie. Les littérateurs, gagnés par cette fièvre, prétendaient ne plus écrire des histoires, mais des « contributions à l'Histoire naturelle »; Zola avait inventé le roman expérimental. Et les poètes eux-mêmes, ces symbolistes qui captaient des musiques et pétrissaient l'impondérable, allaient demander à la physique les secrets de leurs



timbres et de la hauteur de leurs sons. Les hommes de ma génération ont trouvé dans la bibliothèque de leur père ces livres de magnifique orgueil. Plusieurs ont regretté ces temps ingénus où l'on ne doutait pas du pouvoir de l'intelligence.

Paul Spaak, à ses débuts, a connu cette pléthore de certitudes, cette euphorie. Il a donc apporté sa contribution à ce mouvement qui faisait, de tous les domaines de l'esprit, les cantons d'un vaste « Pays de science ». Il semble bien que jamais il n'ait renoncé tout à fait à ces premières illusions.

Où son jeune génie l'allait-il mener? Sollicité par tant de dons, le savait-il exactement? J'ose à peine le croire.

Entré par son mariage dans la famille du grand Janson, devait-il, par l'une de ces réactions dont on le voit coutumier, s'éloigner de cette carrière juridique à laquelle il s'était préparé? Ou au contraire, s'y vouer tout entier?

A la fin de l'année 1894 il prête le serment d'avocat. Et tout de suite il brille au Palais de Justice. Mais je crois bien que jamais il ne fut tout à fait avocat, dans le sens que l'on donne à ce mot dans les prétoires. Il le fut plutôt, et magnifiquement, dans le sens que lui donne l'homme de la rue. On ne le vit pas beaucoup, m'a-t-on dit, dans ces chambres civiles où, devant des dossiers énormes et de gros volumes reliés en plein cuir, les juristes discutent à voix basse de la clause résolutoire tacite. Mais au contraire, dans les audiences malodorantes où il s'agit de la triste condition humaine, du vol et de l'injure, de l'escroquerie et du coup de couteau.

*Versum meum hominem sapit.*

« Mon vers, disait Juvénal, sent l'homme. » L'éloquence de Spaak, aussi, sentait l'homme. Ce patricien hautain et secret, sensible et délicat, devenait ainsi l'ami des gens de la rue des Vers et de l'impasse de la Querelle. Immense, dans sa robe noire, il se dressait à la barre, derrière ces malheureux. Proprement : il les protégeait. En sorte qu'ils étaient un peu ses clients dans le sens romain.

Dès alors, il n'était pas de ces bienheureux qui se croient en règle avec eux-mêmes en vivant selon les idées reçues, en faisant du mieux qu'ils peuvent ce qu'ils font. Le jeune avocat Spaak avait un vil sentiment de l'injustice humaine. Il ne se tenait pas quitte en éprouvant ce sentiment à part lui. Une injustice qui n'est pas dite est une injustice acceptée. Plusieurs de ses amis croient un moment qu'il va se mêler au mouvement politique.

Mais il se multiplie. Et, en même temps, on le voit dans cette équipe du *Journal des Tribunaux* qui, autour d'Edmond Picard, rassemble les Duvivier et les Hennebicq, les Paul-Emile Janson et les Henri Jaspas. A la vérité, sa collaboration n'est point d'un robin dans ce journal de gens de robes. C'est d'Art et de Lettres qu'il y parle. Et l'on voit apparaître ici un nouveau Spaak.

Ce nouveau Spaak est le Spaak critique, le Spaak que possède le besoin d'instruire et de faire comprendre. Et ceux qui ont suivi ses essais dans le *Journal des Tribunaux* ne sont pas surpris de le voir au milieu de ce groupe de lettrés fervents qui forment l'*Université Nouvelle*. Professeur? Oui. Professeur. Et ce n'est pas le moindre émerveillement de ses biographes que de le trouver, pendant vingt et un ans, à l'Université Nouvelle, puis, à l'Institut des Hautes Etudes, enseignant l'histoire de la littérature française. Ne deviendra-t-il pas même, en 1920, titulaire de la chaire de Littérature française à la Faculté des sciences politiques et administratives de l'Université Coloniale?

Je n'ai pas eu le privilège d'assister à ces cours de Paul Spaak. Inspirés, romantiques, c'était un auditoire de jeunes femmes et de jeunes filles qu'ils attiraient surtout. Mais j'ai su, par

quelqu'un qui me touche de bien près, à quel point ils étaient éblouissants. Paul Spaak paraissait, de sombre vêtu, le front penché. Il posait devant lui, sur la table, sa serviette gonflée de livres. On considérait sa haute stature, ce noir casque de cheveux d'où, sans cesse, glissait sur le front une mèche rebelle, ses yeux dont on ne savait, tant ils étaient profondément enfoncés dans les orbites, s'ils étaient noirs, gris ou bleus. Alors commençait une sorte d'enchantement. Ce n'était plus le professeur; ce n'était plus l'avocat; c'était le poète. Sa voix, un peu sourde, épousait la flamme d'une passion mouvante. Son exaltation se prenait à ces créateurs qui étaient ses frères disparus, avec lesquels il apparaissait de plain-pied. Comme s'il eût vécu encore, il cherchait querelle à Baudelaire et se demandait, en vérité, si l'on pouvait faire de grande poésie avec d'aussi vils sentiments. Comme s'ils eussent vécu, il parlait des géants romantiques et mêlait sa foi à la leur. Il lisait les vers de ses dieux et ses mains si longues, si fines et si blanches semblaient les caresser au passage.

D'aussi grand cœur qu'il faut louer ses vérités il faut pardonner ses erreurs, à ce passionné. Ne fut-il pas parmi les premiers, parlant d'une éclatante tribune, au temps où les petites revues en étaient encore à dire que Verhaeren « perceait comme un abcès », à annoncer le règne poétique du grand Barbare? Les tièdes seuls ne se trompent jamais. Ou plutôt ne se trompent-ils pas toujours?

\* \* \*

Mais pour se donner de plus en plus aux Lettres, Spaak ne renonçait point, pourtant, à penser le Droit et l'Histoire. Jusqu'à la fin de sa vie, cette dernière discipline l'attachera curieusement. Et on le verra, avec un esprit et des méthodes de chartiste, dépouiller la vie de ce Lemaire de Belges auquel l'avait conduit son goût de la Renaissance et à qui tant de traits l'apparentaient.

On sait assez, ailleurs qu'au Palais, l'importance de ces séances de rentrée, par quoi le Jeune Barreau, chaque automne, inaugure l'année judiciaire. Le 4 novembre 1899 Spaak fit là l'un des plus beaux discours de sa carrière, l'un des plus beaux discours, je crois, qui s'y soient jamais faits. Il avait, fidèle à sa manière, choisi un thème orageux : *L'Injustice et le Barreau*.

Pour un homme comme lui, que de choses à dire, sur ce thème, devant des gens de robe, en un temps où les Lombroso et les Ferri, les von Liszt et les van Hamel venaient de remettre en question les fondements mêmes du droit de punir! L'avocat Paul Spaak fit, ce jour-là, un réquisitoire : il s'en prenait au mensonge de la liberté.

La maturité venant, Spaak n'abandonna point cette tribune du Jeune Barreau. Il y reparut en 1904. A l'entendre décrire la *Belgique Communale*, cette terre qui, la première en Occident, se trouva livrée aux luttes sanglantes du capital et du travail, les amateurs d'images d'Epinal ne purent cacher, dit-on, leur surprise et leur indignation. Paul Spaak, alors, a trente-trois ans. Avocat, journaliste, essayiste, professeur, historien. Poète, ai-je dit! Mais de ce poète, on ne connaît aucun poème encore.

Cette discrétion étonnera les jeunes gens d'aujourd'hui qui se croient perdus d'honneur et définitivement discrédités s'ils n'ont point, à vingt ans, publiés deux ou trois volumes de vers. Oh! je ne jette point la pierre! *Peccavi...*

Mais en ce début du siècle, on ne sait pas encore qu'il ne faut avoir rien appris pour écrire des vers, encore moins tout oublié. Paul Spaak partage cette candeur. Il révère ces fétiches dérisoires, l'image et la cadence, la pensée et le chant. Le pauvre homme, il croit même aux lois qui régissent le souffle et que l'incantation, cette action magique sur les puissances du cœur, est l'effet de quelque art secret qu'il faut d'abord explorer et



LOI DU 10 JUIN 1937

## Extension des Allocations Familiales

### ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	247,20
Pour deux enfants		667,20
Pour trois enfants		1,363,20
Pour quatre enfants		2,431,20
Pour cinq enfants		3,919,20
Pour six enfants		5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



## “LA FAMILLE,,

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

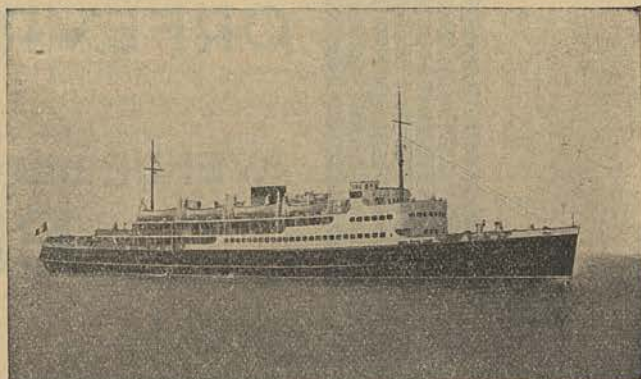
26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

# OSTENDE-DOUVRES

première ligne anglo-continentale  
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

## Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

## La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

# SOUBRY

## Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers  
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés  
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour  
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays  
et Agences de voyages





# DEVROYE-FRÈRES

## ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368  
BRUXELLES

Quand  
on dit :  
“ERY”

on dit :

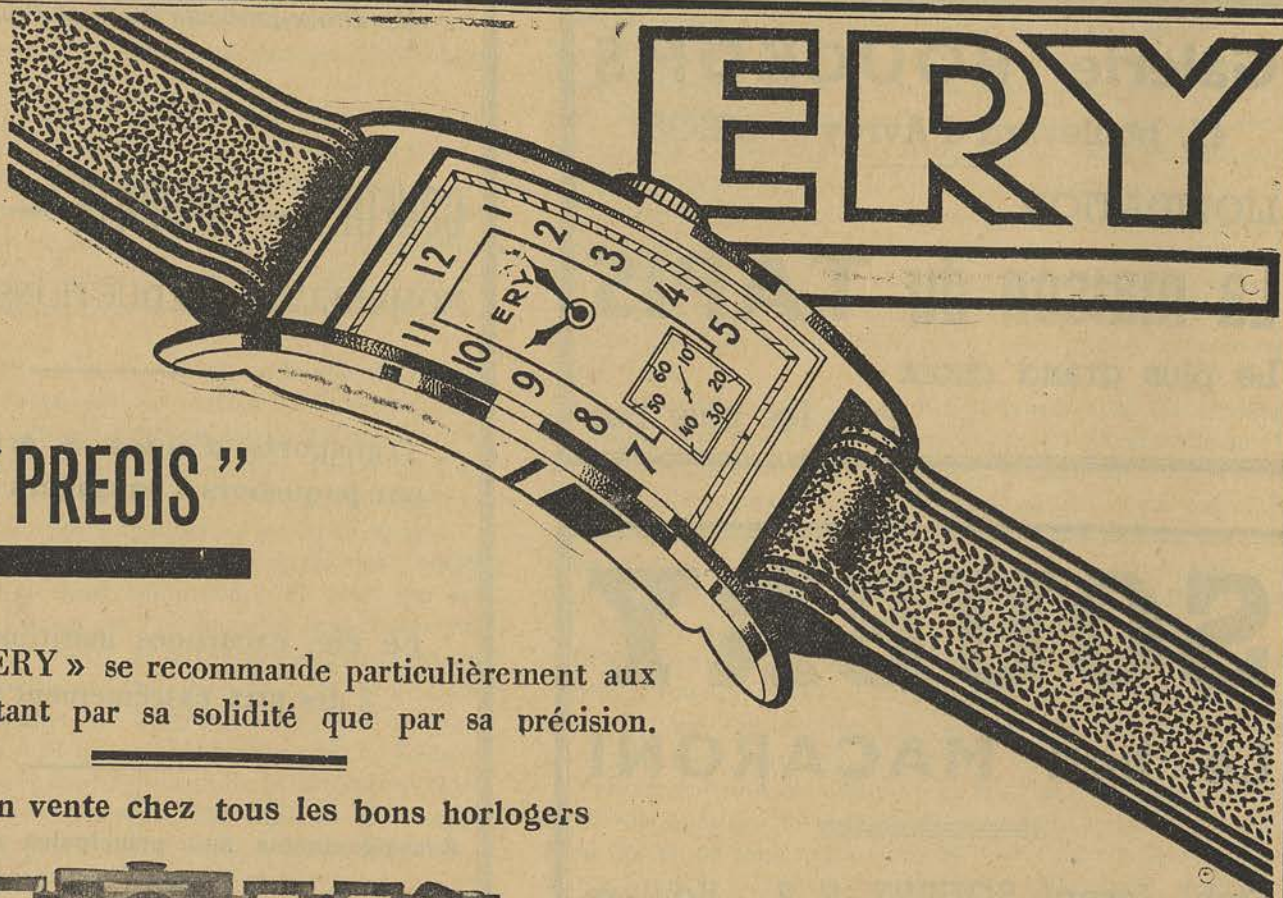
“PRECIS”

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



# ERY





connaître. Pour tout dire, il apprend son métier, comme l'apprenaient ces hommes des temps anciens qui attendaient patiemment l'heure de devenir compagnons, comme, à Damme, en Flandre, Pierre, qui sera sa créature, apprenait son métier à l'ombre de Gertrude en fleur, dans la maison de Maître Corneille. Qu'il n'écrive point de vers, ah! comment le croire? Il n'en publie pas, ce qui est tout autre chose.

Ainsi, Paul Spaak a atteint un bien grand âge, — trente-six ans! — quand il ose enfin livrer au public ses *Voyages vers mon Pays*.

A la vérité, c'est là sa première grande œuvre, celle qui annonce les *Baldus* et les *Venator*.

Un livre de vers? Non. Dans toute l'acception du mot : un poème.

Paul Spaak est, pour beaucoup, l'homme des *Voyages vers mon Pays*. Et peut-être est-ce justice.

J'ai, quant à moi, le sentiment que déjà on le saisit là tout entier. A entendre ce chant, j'assiste, oui, à son âme divisée, à cette ferveur pleine d'élan et rongée de mélancolie, à ce goût d'obsédé pour les images du monde et à cet incurable et dévorant besoin de se replier en soi.

Ceux qui ont beaucoup couru les terres lointaines savent cette ivresse insatisfaite; ce sentiment qu'on a de vivre ailleurs intensément, et de ne pas vivre, pourtant, tout à fait; cette nostalgie qui prend l'âme altérée au moment même qu'on secoue, à ses semelles, la terre du pays natal. Pour moi, hennuyer, c'est une ville sur une colline, au bord d'une plaine bosselée de bleus crassiers. Pour Paul Spaak, c'était la Flandre.

Mais il n'est pas vrai, comme on l'a trop souvent dit, que ces *Voyages vers mon Pays* soient le chant d'un périple fermé et qu'ils exaltent le tourment d'une âme casanière. C'est le privilège des hommes comme Paul Spaak de souffrir en aimant leur souffrance, de désirer leur pays et de garder ces soifs qui les appellent sans cesse ailleurs.

Après avoir porté son exaltation dans Bayreuth et dans Londres, dans Arles et dans Padoue, dans Athènes et dans Rome, Paul Spaak revient chanter au pays d'Ulenspiegel, mais il sait, on sait, nous savons que si rien ne l'a pu guérir de son pays, son pays ne le guérira pas du monde.

Il y a de l'Erasmus dans ce Gezelle.

Je songe à ce poème qu'il composa pour Emile Verhaeren, « Parlez-moi, lui disait-il... ».

*Parlez-moi! Je m'êmeus de vous entendre dire :  
« Voici la bonne terre où notre race habite;  
Aimons-la! Notre amour nous exalte! » — Et j'admire  
Que vous soyez si sûr des choses que vous dites!  
Vous dites : « Le bonheur monte du sol, en soi,  
Quand c'est avec amour que les yeux le regardent! »  
— Moi, je pense à tous ceux qui prirent autrefois  
Le chemin qui descend vers la plaine lombarde!  
Dans ce jardin flamand, sous vos roses trémières,  
Vous riez au soleil qui fait luire les pommes.  
Moi, j'ai mal de songer que la même lumière  
Câresse en ce moment la campagne de Rome!...*

Je songe au poème fameux :

*Oui! Sois de ton pays! Connais l'idolâtrie  
De la terre natale!*

Que cet amour, pourtant, ajoutait-il,

*Que cet amour, pourtant, ne ferme pas les yeux  
A la réalité du monde spacieux,  
Et, pour mieux le garder à ton pays fidèle,  
Qu'il ne réduise pas l'ampleur de ton coup d'aile!*

*Si ton esprit est ferme et ton âme aguerrie,  
Ils voudront dépasser dans l'élan de leur vol  
Le cercle trop étroit qui limite ton sol,  
Car le monde est plus beau que toutes les patries!*

Ainsi, Paul Spaak entend rester lié à ce qu'il nomme *la vie universelle*. C'est ce rêve d'humaniste que nous allons trouver encore et sans cesse dans ses écrits. Voici le moment, d'ailleurs, où il va se réaliser pleinement et d'une manière que nul ne prévoyait. Le 9 janvier 1908, sur la scène du théâtre du Parc, *Kaatje* apparaît.

Messieurs, j'étais alors un tout petit garçon. Je venais d'entrer à l'Athénée, avec, je pense bien, une dispense d'âge. Et il faut me croire si je vous dis que l'écho des événements littéraires et mondains de Bruxelles ne troublaient pas exagérément d'ordinaire, au fond de ma province, mes rapports secrets avec la comtesse de Ségur, née Rostopchine. J'atteste pourtant que *Kaatje* me bouleversa. Qui était cette personne au nom étrange dont mes parents parlaient à la table familiale, dont les *grands* parlaient en se promenant, sous les tilleuls des récréations? Il me fallut attendre quelques années pour la connaître. Ce fut un ravissement.

Tout me charmait, les grands moulins qui tournaient sur le ciel de Gorcum, les porcelaines qui luisaient sous la cage du canari, cette mère attentive et peureuse, ce jeune homme beau, sensible, ardent, que tourmentaient l'art et l'amour, et cette Italie, si magnifiquement évoquée dans la trame d'un songe :

*Imagine un jardin parsemé de palais!  
Imagine, baignant dans la mer qui les frange,  
Des forêts d'orangers, ployant sous les oranges;  
Une plaine riante où des villes émergent  
Sous un ciel pur comme la robe de la Vierge.  
Et montrent, par-dessus la mer qui les entoure,  
L'essor ailé des campaniles et des tours!*

J'aimais Pomona, si belle, qui disait :

*Je regarde la neige...*

J'aimais Kaatje aussi, si rassurante.

Mais n'étais-je pas Jean lui-même?

Le miracle fut justement que, dans ces années-là, mille écoliers, qui faisaient leurs devoirs sous la lampe, furent Jean, comme moi. Et je sais bien qu'en parlant ainsi j'altère peut-être gravement une œuvre profonde. Je néglige ses sens cachés, les drames qu'elle porte : le monde et le pays natal, la passion qui flambe et l'amour qui dure. Je néglige ses beautés formelles : ce don magique d'évoquer les formes et les lumières, ce vers que l'assonance rend plus fluide encore. Je néglige sa valeur de gageure et de défi : cette volonté, dans ces temps où le fanatisme de la Beauté commençait de mourir, de lever le rideau sur un rêve.

Mais n'est-ce pas quelque chose aussi que de bouleverser l'âme d'un petit garçon?

\* \* \*

Dès lors, Paul Spaak fut le poète du théâtre.

Chose nouvelle dans ce pays. C'était un thème quotidien, alors, que de lamenter la grande pitié du théâtre. Et ce ne sera pas faire tort à leurs ombres respectables que de dire, même sous ces lambris, que les drames historiques des Potvin et des Joly, des Wacken et des Buschman, tenus pour des classiques par l'opinion officielle, ne faisaient pas attendre grande merveille de son avenir. Vingt ans s'étaient passés, à la vérité, depuis que Charles Van Lerberghe et M. Maurice Maeterlinck avaient rompu le mauvais charme. Mais qui eût osé tenir alors pour jouables les *Flaireurs* et la *Princesse Maleine*? Théâtre essentielle-



ment poétique, il cachait pour longtemps ses joyaux dans le livre. J'ai le sentiment que s'il fallait assigner une date à la naissance du vrai théâtre dans ce pays, c'est à 1902: qu'il faudrait s'arrêter : *Monna Vanna*.

Ainsi, avec M. Maurice Maeterlinck, avec Iwan Gilkin, avec M. Valère-Gille, M. Gustave Vanzype, Paul Spaak est l'un des grands éveilleurs du théâtre français en Belgique. *Kaatje* apparaît donc comme un événement.

En cette même année 1908, au commencement de l'automne, Lugné-Poe jouait à Paris cette œuvre trouble et fiévreuse, ce drame de soufre et d'or : *La Madone*. Et la même année encore, vingt jours plus tard, le Parc présentait cette *Dixième Journée*, qu'on dirait écrite par un Boccace qui eût appris la pudeur.

Certains créateurs aiment tant leurs créations et leurs créatures, qu'ils se résignent mal à les abandonner, même en échange de la gloire. Mettre en scène une pièce de théâtre, éditer un livre, n'est-ce point prendre du temps au seul labeur qui vraiment compte : celui de créer? Faut-il attribuer à un tel sentiment les longs silences de Paul Spaak? Ces silences, il les rompt en donnant au public, presque simultanément, plusieurs pièces, comme s'il voulait se débarrasser d'un seul coup de son fardeau, pour retrouver plus vite le nouveau peuple de ses rêves.

1908 avait vu la création de *Kaatje*, de la *Madone* et de la *Dixième Journée*. 1912 et 1913 virent celles du *Louez Dieu* et de *Camille*, de *A Damme en Flandre* et de *Baldus et Josina*.

Paul Spaak atteint ici au sommet de son art.

On a dit du *Louez Dieu* et de *Camille* que c'étaient des œuvres ravissantes. Et il y a surtout de la grâce, en effet, du raffinement, de l'exqu Coasté dans l'histoire de ces rencontres où le désir joue à l'âme, pour justifier sa chute, ici la comédie du souvenir, là celle de l'amitié.

Mais *A Damme en Flandre* est grand. *Baldus et Josina* est grand. Là se montrent, comme ils se montrent dans *Malgré ceux qui tombent*, ces hauts symboles que Spaak aime enclorre dans ses créatures de chair.

Sur le fond d'une ville agonisante, d'un passé qui va se décolorant, *A Damme en Flandre* est le drame de l'homme vieillissant qui voit se retirer de lui gloire et amour, que ses rêves mêmes ne protègent plus du désespoir, mais qui ne peut se résigner à abdiquer :

*Nous n'allons pas mourir, n'est-ce pas, Mère-Flandre?*

Sur le fond d'un peuple turbulent et médiocre, *Baldus et Josina* est le drame du poète que son délire élève au-dessus des hommes, qui, à mesure qu'il monte, voit se détacher de lui tout ce qui faisait le prix de son existence terrestre, mais qui préfère, à la déchéance de son rêve, la mort et une solitude pire que la mort.

« Et tu veux bien m'offrir... » dit Baldus, halluciné à Josina trop humaine,

*Et tu veux bien m'offrir, pour idéal suprême,  
Le bonheur ordinaire où la foule se vautre!...  
Eh bien, non, je n'en veux pas de ton paradis...*

La guerre vient et passe. Paul Spaak éprouve violemment les malheurs de son pays et du monde. Un de ses fils s'en va. Mais alors que tout, autour de lui, semble s'écrouler, il parfait l'œuvre maîtresse de sa vie : *Malgré ceux qui tombent*.

Cette œuvre, elle exprime tous les mouvements de son cœur, son amour religieux de la vérité, son sens de l'héroïsme civique, sa foi indomptable dans les destinées de l'Esprit. Nulle part il n'avait, à la fois, fait paraître au jour, mieux qu'ici, les idées cardinales qui hantaient son rêve d'humaniste, éclairé, mieux

qu'ici les fibres secrètes du pauvre cœur des créatures. Car si Martinus Venator figure la science patiente, si Georges Kanzler incarne l'esprit d'insurrection permanente contre la puissance des ténèbres, si Anne, la fille dure, est la foi catholique, si Marie est l'amour humain, tous ces personnages, pour autant, ne cessent de palpiter, vivants de chair et d'os, de souffle et de sang. Et il y a, dans la scène qui dresse, devant Anne jalouse, une Marie que la passion transfigure, dans la scène où Anne, comme hallucinée, vient révéler qu'elle a dénoncé Kranzler aux gens de l'Official, une tendre et cruelle chaleur qui fait penser à Racine.

*Nous n'avancions jamais qu'en marchant sur des tombes.*

Cette parole, à la fois désabusée et soulevée de foi, couronne l'œuvre d'un poète qui unit en lui la plus vaste culture au lyrisme le plus ardent, la sagesse à l'espérance.

Dès lors, il semble que Paul Spaak ait eu le sentiment qu'il s'est pleinement réalisé. Il faudra attendre neuf ans pour voir jouer une nouvelle pièce du poète.

Le 20 avril 1928, le Parc présente l'œuvre d'un jeune dramaturge, qui a nom Charles Spaak. Etrange jeu des mots : *On se répond de loin*, dit le titre. Paul Spaak a choisi ce soir même où son fils entre dans la carrière qu'il illustra, pour donner sa dernière pièce. Coquetterie de poète, élégance exqu Coasté. Et l'on pourrait croire que ce message a la gravité d'un adieu. Mais non. *Diadesté* est la légèreté même : toute grâce et toute finesse, toute impertinence et toute fantaisie. « Diadesté », dit la jeune femme aux six mille cent et vingt ruses... Mot magique, symbole chantant de l'adresse. Nous partons comme le mari, un peu trompés, un peu ravis. Paul Spaak, le poète pensif et sévère, a pris congé de nous dans un sourire.

Que dire encore? Vais-je évoquer ici cette collaboration magique du poète flamand et du vieux Shakespeare? Le poète flamand Spaak prête à l'œuvre la plus exqu Coasté du Roi des Rois les grâces d'une langue française indiciblement subtile. Comment entendre désormais *Un Songe de nuit d'été*, dans une autre version que celle qu'il nous donna?

A la fin de 1919 Paul Spaak était nommé directeur du Théâtre de la Monnaie, aux côtés de MM. Corneil de Thoran et Van Glabbeke. Sans doute, il assumait avec joie ce haut magistère d'art où, pendant dix-sept ans, il allait pouvoir servir la Beauté. Pourtant, il rompait ainsi, brutalement, avec tout un passé. Il quittait ce Barreau de Bruxelles, auquel il avait appartenu pendant un quart de siècle. Eût-il alors — j'ai bien des raisons de le supposer — quelque mélancolie? Je puis dire en tout cas que ceux qui, si longtemps, entre les colonnes du Palais, avaient vu errer sa haute toge regrettèrent ce passant inspiré.

\* \* \*

Messieurs, le 19 août 1920 le roi Albert nommait les premiers membres de cette Compagnie. Paul Spaak était de cette glorieuse équipe. Je m'incline devant lui et devant elle.

Messieurs, terrifiant destin qui, en pleine puissance, abattit Verhaeren à Rouen, Hubert Krains à Bruxelles! Le 8 mai 1936, Paul Spaak, en pleine puissance, tombait, foudroyé, sur un trottoir.

« Mort », dirent les journaux noirs.

Mais nous savons bien que si son cœur a cessé de battre, que si sa main, calme et fiévreuse, a cessé de tracer ces mots qui chantaient, que si sa voix de chair s'est tue, il n'est pas mort pour nous, il n'est pas mort pour ceux qui l'aimèrent, il n'est pas mort pour ces vivants dont l'âme, un moment, fit écho à son génie. Que dis-je? Demain nous lirons de lui de nouvelles pages lumineuses, nous entendrons cette confidence que, durant plus



de quinze ans, il traça chaque matin de sa vie. « *Journal d'un homme raisonnable* », nous dira le titre de ce livre, entre tous précieux. Et le miracle s'achèvera, de cette œuvre qui mit, en effet, le délire du poète au service de la raison.

Et déjà, nous avons reçu un message d'outre-tombe.

L'avouerais-je? Ces *Poèmes*, parus l'an dernier, sont, parmi tous ceux qu'il créa au cours de sa vie terrestre, ceux qui me touchent le plus profondément. Poèmes dont beaucoup, peut-être, étaient oubliés de lui, poèmes du midi de sa vie, poèmes du soir. On entend là un chant d'une ampleur majeure, d'une hardiesse savante. On entend là, proprement, battre le spasme du doute, flamber l'éblouissement. Pulsation pathétique d'une âme, angoissée à la fois et enivrée de sa condition humaine.

Hymne au feu, créateur de la force, exalteur de la joie, maître des dieux :

*Créateur de la force, Exalteur de la joie,  
Toi qui fais ruisseler le soleil sur les mondes,  
Pontife aux lèvres d'or, Jeune Homme aux mains fécondes,  
Danseur aérien dont la danse flamboie,*

*Toi qui pénètres l'ombre et déchires le voile,  
Toi qui ris dans l'éclair, la foudre et le volcan,  
Visage de la lune et Regard de l'étoile,  
Maître des jours d'été vermeils et suffocants,*

*Eveilleur matinal qui rougis l'horizon  
Et courbes l'arc-en-ciel entre les mains hardies,  
Splendeur du sacrifice, orgueil de l'incendie,  
Protecteur du foyer dormant dans les tisons,*

*Amant dont la caresse épuisante s'étend  
Sur la plaine fertile et la forêt sauvage  
Et, des flots de la mer et des eaux des étangs,  
Aspires le cortège incessant des nuages,*

*Parfum que je respire, ivresse que je bois,  
Dans la corolle ouverte et dans la grappe mûre,  
Toi qui fis palpiter les nids sous la ramure,  
Captif éblouissant du silex et du bois,*

*Toi qui rampes, bondis, retombes, te relèves,  
Toi qu'un souffle dissipe et qu'un souffle rallume,  
Ame de la semence et frisson de la sève,  
Hôte voluptueux des toisons et des plumes,*

*Toi qui fais de l'amour un supplice joyeux,  
Toi le Pur, l'Invincible et le Resplendissant,  
Eclat de l'œil, Elan du cœur, Couleur du sang,  
Haleine de la vie, ô Feu, Maître des Dieux,*

*Si je rythme l'essor de tes flammes ardentes  
Par les mots inspirés des chansons qui te plaisent,  
Frappe mes ennemis de tes flèches mauvaises  
Et donne-moi les jours d'une vie abondante.*

Messieurs, j'ai eu comme compagnon, à l'Université, le fils aîné de Paul Spaak. C'était aussitôt après la guerre. Nous passions alors lui et moi, désirant, comme on dit, regagner le temps perdu, des examens hâtifs. Il m'arrivait de l'aller voir, rue Jourdan. Je le trouvais souvent dans le bureau de son père. Nous parlions de ce Droit qu'on nous enseignait; plus souvent encore de politique, car il aimait déjà la politique et avait le sentiment d'y devoir consacrer sa vie. Sans doute ne trouvera-t-il pas indécent que je l'avoue ici : je n'étais pas toujours bien présent à ces entretiens. Je considérais cette table vaste où Paul Spaak avait écrit, ces rayons chargés de livres, qu'il avait amoureusement vêtus de ses mains. Ces lieux où un homme achevait de méditer

et de créer une grande œuvre étaient pour moi un peu sacrés. Mais je ne voulais à aucun prix être présenté au poète, et il m'est arrivé, craignant qu'il n'apparût soudain, de saisir n'importe quel prétexte pour m'évader en hâte de sa maison. J'avais vingt ans. Puérilité? Aujourd'hui je ne pense pas à ces heures-là sans tendresse. Nous savions encore, oui, admirer dans ce temps.

La destinée me mettait, dans le sens littéral du mot, sur le chemin de Paul Spaak. Devenu avocat au moment où, depuis plusieurs années déjà, il ne l'était plus, j'avais choisi mon logis dans le haut de Saint-Gilles, sur cette vieille place de Parme, si provinciale et si plaisante, où l'été, entre les tilleuls, de blanc vêtus, viennent les joueurs de balle. Paul Spaak habitait alors rue Saint-Bernard. Deux fois par jour, pour aller au Palais et en revenir, je passais en face de sa maison. Souvent, vers midi, je le voyais devant moi, qui rentrait. Le front toujours penché, il marchait d'un pas long et régulier. Je le saluais. Il me voyait à peine. Il répondait distraitement à ce passant, à ce jeune homme inconnu.

Paul Spaak, de ce lieu où j'ai le triste honneur de prendre votre place, je salue aujourd'hui votre image. Arrivé à la fin de vos *Voyages vers mon Pays*, vous élevez cet hymne d'espérance et d'orgueil auquel le moment que nous vivons donne une pathétique grandeur :

« Vis ton heure présente... », chantiez-vous...

*Vis ton heure présente et ne doute point d'elle.  
Car d'autres avec toi, lui vouant leur effort,  
Vont la faire aussi riche, aussi claire, aussi belle,  
Que celle que ceignit l'or de la toison d'or!*

*Dans le décor ensoleillé qui nous entoure,  
Nous n'apercevons pas l'ampleur de la clarté;  
Ceux qui viendront plus tard connaîtront à leur tour  
Que nous vivons les jours d'un somptueux été.*

*Ils auront le regret de ce temps où nous sommes,  
Dont notre aveuglement fait un âge d'épreuves,  
Et comptant parmi nous ceux qui furent des hommes,  
Estimeront cet âge à l'éclat de leurs œuvres.*

*Dans la foule qui vit avec outrance et fièvre,  
Ils sauront distinguer les yeux clairs, les fronts graves  
Des plus grands que la gloire a touché de sa lèvre,  
Et qui seront tous ceux qui créent, tous ceux qui savent!*

*Ce sera vous dont l'œuvre est faite de lumière,  
O peintre des canaux, des moissons et des arbres!  
Vous aussi, qui mêlant le rêve à la matière,  
Animâtes le bronze impassible et le marbre;*

*Vous qui dites l'amour de la terre flamande;  
Vous qui chantiez comme Eve à son premier émoi;  
Vous par qui Pelléas a perdu Mélisande;  
Et tant d'autres encore! — Et moi! Peut-être moi!...*

» Et moi! demandiez-vous au Destin. Peut-être moi!... »

Oui, Paul Spaak. Vous aussi. Vous. Sous nos yeux, vous entrez dans l'assemblée vivante de ces morts que tant vous aimâtes, de ces morts qui ont augmenté les beautés de la terre. Un jour de votre jeunesse, quelque part, à Pérouse, vous avez, selon la noble coutume des poètes, écrit pour vous! même cette épitaphe :

*Si je meurs là-bas, dans mon pays du Nord,  
On peut écrire sur ma tombe : Il chéit  
Le travail entêté, l'étude, l'effort  
Et la tension abstraite de l'esprit.*



— *Mais si je meurs ici, qu'on grave : Il aima  
La lumière pure et la couleur légère,  
Et ce fut la beauté seule qui charma  
Son âme passagère.*

Paul Spaak, grande âme, double comme toutes les grandes âmes!

CHARLES PLESNIER.

## Des parlementaires d'Aix aux taureaux aryens<sup>(1)</sup>

Le lendemain, à 5 heures, le chef de bande réveilla tout son monde, et sans rien manger l'on se mit en route pour Monosque, à seize kilomètres de distance par la grand'route. Or la route moderne, dure, noire et goudronnée, c'est la torture des pieds. (Oh! ces pieds!) Aussi les figures s'allongeaient, et les humeurs devenaient âcres, lorsque, enfin, l'on atteignit la Durance : la Durance, torrent formidable, presque à sec en cette saison, mais dont l'immensité même terrifie et justifie le dicton : « Parlement, Mistral et Durance sont les trois fléaux de Provence. »

Après le bain et la toilette dans un filet d'eau serpentant au milieu des cailloux, on arriva à Manosque, où le programme comportait : « Visite de la ville, Jeûne et Abstinence. »

Mais le vieux monsieur s'étant précipité dans le premier café venu, les autres suivirent son exemple corrupteur, et chose curieuse, à peine ces jeunes héros eurent-ils avalé une tasse de café et une bouteille de vin, que les langues se délièrent, les joues se colorèrent, et un large éclat de rire fut la seule visite que l'on accorda à Manosque la Pudique, ainsi dénommée parce que ses demoiselles se montrèrent aussi invincibles aux galanteries de François I<sup>er</sup> qu'à celles de Charles-Quint lors de la grande invasion de Provence, vers l'an 1550.

Ensuite, nous prîmes le train pour Aix.

Aix, ancienne capitale du Pays, est toute remplie de charmes et de vétusté. De larges avenues, d'exquises fontaines, de magnifiques hôtels bordent ses rues, imprégnées d'histoire. Ici, autrefois, les princes d'Aragon devenus Comtes, puis Rois, tenaient leur Cour, la plus brillante et la plus littéraire de l'Europe. Ici, un soir, Raymond V Béranger réfléchissait tristement au mauvais état de ses finances et se demandait comment il ferait pour marier ses quatre filles, lorsqu'on lui amena un voyageur du nom de Romier. Cet homme parla avec tant d'intelligence que le comte décida de lui confier la direction de l'Etat.

En deux ans, Romier rétablit les affaires. Il maria les princesses, la première à saint Louis, roi de France, la deuxième à Henry III, roi d'Angleterre, la troisième à Charles, roi des Deux-Siciles, et la quatrième au fils de l'Empereur.

Mais alors la calomnie accomplit son œuvre. Romier fut accusé de malversations et le Prince exigea de lui des comptes sévères. Le ministre les rendit. Il montra que sous son administration, les affaires de l'Etat s'étaient grandement améliorées, tandis que lui-même avait subi de graves préjudices. Puis il reprit son bâton

de voyageur, et malgré toutes les instances, il partit pour ne plus jamais revenir.

Ce n'est là qu'une légende, et cependant (aux princesses près) la Belgique en a vu la réalisation au mois d'octobre 1937.

Après que la Provence se fut donnée à la France, elle garda ses Etats et son Parlement de Justice, lequel se rendit célèbre par les querelles de ses membres.

Un jour à la fin d'une peste, le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, célébrait un office d'actions de grâces en la cathédrale Saint-Sauveur. Les membres du Parlement avaient pris place dans le chœur, et en avaient exclu ceux de la Cour des Comptes. Ces derniers, irrités, firent irruption dans l'église et se mirent à interrompre la cérémonie par des cris et des gestes inconvenants. Cependant, le Cardinal continua d'officier, jusqu'au moment où un conseiller du nom de Simonetti, grimpa sur la grille qui séparait le nef du chœur, s'y posta à califourchon, se fit passer un mousquet par un de ses camarades, et coucha en joue le président du Parlement, lequel, terrorisé, s'aplatit au fond des stalles. Alors l'Archevêque interrompit l'office et la querelle s'acheva dans la rue.

En 1786, ces parlementaires, férus d'idées aussi neuves que creuses, décrétèrent la démolition du Palais de leurs rois et de ses tours qui remontaient au temps des Romains. Avec ces témoins de son illustre passé, Aix perdit à jamais sa gloire et sa fortune. La Révolution survint. Les parlementaires furent ruinés ou guillotins, sans que le peuple en devînt plus riche, ainsi que l'observait un dicton de l'époque :

*La poule au pot  
Ils l'ont plumée.  
Et la fumée  
C'est notre lot.*

Sous l'Empire, Pauline Bonaparte essaya en vain de ressusciter l'éclat des anciennes fêtes. Elle vint à Aix en compagnie de Fouché, régicide, et massacreur des Lyonnais, mais dont chacun à cette époque recherchait les faveurs, notamment un certain duc de Créqui, représentant de l'une des plus illustres familles de l'ancienne France.

Cependant un de ses proches, à qui ce duc trop pressé demandait de l'accompagner chez Fouché, lui répondit : « Cher ami, j'en suis fâché. S'aplatir de cette façon, pour un criquet, passe encore, mais pour un Créqui, non. »

Aujourd'hui, hélas! tout est aplati. Les palais sont transformés en boutiques et en bars, l'*Hôtel Des Deux Carges*, plaisamment surnommé : *Des Deux Garces* depuis que Louis XIV y avait logé avec deux de ses maîtresses, cet hôtel est devenu *Le Bar des Deux Garçons*. Une population débraillée remplit les avenues autrefois réservées aux dames en dentelles et falbalas. D'horribles haut-parleurs étouffent le murmure des fontaines.

Mais ne pleurons pas sur le passé! Notre jeunesse bouillonne d'héroïsme, et demain nous reprenons la carrière austère de pèlerins itinérants.

\* \* \*

C'était dimanche, et la grand'messe dévotement entendue en la cathédrale Saint-Sauveur, nous partîmes pour Arles, mais faillîmes n'y jamais arriver, car nous avions trois paquets de raisins et dans la salle d'attente de la gare l'un d'entre eux disparut. Là-dessus, un de nos jeunes aventuriers, féru de méthodes hitlériennes, se précipita sur le premier voyageur venu, et d'un ton menaçant, lui dit : « Où est mon paquet? »

— Je n'en sais rien, répondit l'autre.

— Alors, monsieur, ouvrez votre valise!

(1) Voir la *Revue catholique* du 30 sept, 1938.



— Moi! ouvrir ma valise!

Et la querelle allait devenir aussi tragique que la dispute entre les Allemands et les Tchèques, lorsque heureusement le paquet se retrouva dans un coin de la salle.

Espérons qu'il en ira de même en Europe.

Le programme de cette journée comportait une marche de cinquante kilomètres, sous un soleil équatorial, à travers la Crau, désert de cailloux, où au bout d'une heure nous aurions indubitablement été frappés d'apoplexie, si par bonheur le trajet ne s'était effectué en chemin de fer. Et c'était déjà très pénible.

Arrivés en Arles, nous avons demandé l'adresse d'un hôtel à des joueurs de boule, qui après nous avoir toisés d'un air quelque peu méprisant répondirent : « Il y a l'*Hôtel Jules César*. Mais il n'est pas pour des gens comme vous. »

Ceci nous fixa sur la qualité de notre apparence extérieure, dont nous espérions cependant qu'elle avait gardé, à travers nos guenilles, certaines traces de noblesse, comme c'est le cas pour Arles même, car dans sa pauvreté cette ville conserve quelque chose d'impérial.

Le Roman y rivalise avec le Romain. Le cloître de Saint-Trophime est une merveille; et au détour des ruelles, on tombe sur des forteresses monumentales. En même temps, le voisinage de la Camargue entretient une atmosphère patriarcale et pittoresque. On rencontre des « Gardians » aux larges sombreros et des Arlésiennes aux jolies coiffes. Aux vitrines s'étale le portrait du marquis de Baroncelli-Javon, grand seigneur descendant d'une famille venue d'Italie avec les papes, mécène et promoteur des fêtes et des usages d'autrefois. Partout l'on voit sa photographie à cheval avec la reine d'Arles en croupe de sa monture; et depuis la mer jusqu'en Avignon, le nom du « marquis » se prononce avec admiration.

Nous eûmes aussi la joie de rencontrer une aimable compatriote qui nous dénicha cinq chevaux, et nous accorda en son « Mas » la plus cordiale des hospitalités. Ah! que l'hospitalité est une gentille vertu, cousine ou sœur cadette de la charité — et si rare dans les maisons trop bien tenues!

En Provence, c'est un des charmes du pays. Tout s'y passe à la bonne franquette. On ne s'habille pas. On est inexact. On héberge ses amis. On ne se soucie pas trop du lendemain, et l'on a raison. Nous l'allons prouver tout à l'heure.

A la nuit tombante nous n'avions pas encore de logis, mais nous visitons « les Aliscans », vaste nécropole gallo-romaine, parsemée de sarcophages autour des ruines de l'église Saint-Honorat; et en regardant ces grands tombeaux de pierre, nous nous rappelions les strophes du Dante à l'entrée de la Cité maudite : « Ainsi qu'en Arles — où le Rhône perd sa violence — des tombeaux à perte de vue — couvrent le sol — ainsi se faisait-il en ce lieu — mais de façon bien plus terrible — car d'une tombe à l'autre — couraient des flammes — et nul soufflet de forgeron — n'eût pu les attiser — d'une ardeur plus dévorante. »

Mais si la poésie transfigure la réalité, elle ne la supprime pas, et nous étions en train de nous demander où nous allions coucher, lorsque l'idée nous vint de demander l'hospitalité à ces antiques cercueils.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Très respectueusement chacun choisit sa tombe et sous l'empire des pensées les plus salutaires on s'endormit profondément, car il n'y a rien de plus confortable qu'un sarcophage.

C'est à la taille de l'homme et pas trop dur. On y est bien serré, protégé contre les vents; tout à fait comme chez soi; et jamais nous n'avions si bien dormi, quand sur le coup de minuit, des bruits affreux se firent entendre, et une famille de touristes s'en vint dans la nécropole, chercher des impressions nocturnes et funèbres.

Des enfants et une grosse dame, qui répondait au nom d'An-

toinette, parcouraient les rangées de tombeaux. Son mari avait beau la rappeler : « Antoinette ne t'éloigne pas! C'est dangereux la nuit! » — l'intrépide Antoinette, inconsciente du péril qui la menaçait, s'avancait de plus en plus, et faisait mine de s'asseoir sur le rebord de nos couches.

Que faire? Fallait-il la pincer, et puis, vêtus de nos blancs moustiquaires, surgir comme des spectres, et disparaître dans la nuit?

Mais si nous étions capturés! Quel scandale! Enfin, après mille angoisses, Antoinette et ses horribles enfants s'éloignèrent, et la nuit s'acheva dans la quiétude la plus complète.

\* \* \*

Sur une colline à 6 kilomètres d'Arles, se dresse Montmajour. Montmajour! Psalmodi, Lerins, Moissac et Maguelonne! sanctuaires aux noms harmonieux! Quelle paix et quelle beauté vous répandez sur les îles, les plaines et les collines de Provence.

En ce temps-là, vos murailles servaient d'asile aux persécutés. Vos portes s'ouvraient hospitalières aux pèlerins, et vos cloîtres abritaient tant de splendeur et de paix. Aujourd'hui, vous n'êtes plus que des squelettes, mais vos ruines mêmes font encore l'ornement de ces provinces que vous aviez aidé à créer.

Au sommet de sa colline pierreuse, on ne peut rien voir de plus majestueux que Montmajour, avec ses piliers et ses énormes voûtes dorées par le soleil. Cette abbaye atteignit son apogée au XIII<sup>e</sup> siècle. Puis, elle tomba en décadence, et la Révolution la vendit pour 52.000 francs à un entrepreneur en démolitions.

Aujourd'hui, la Troisième République y réalise un effort méritoire de restauration, comme elle le fait au Palais des Papes, au château de Tarascon, à Aigues-Mortes, et ailleurs. Elle fait ce qu'elle peut, cette pauvre Troisième République. Mais à la vue de tant de dévastations, l'on ne peut se défendre de quelque mélancolie en songeant à ce que devait être le plus beau Royaume de la Chrétienté, lorsque sa majesté se rehaussait de la parure encore intacte de ses châteaux, de ses palais et des abbayes. Comme ce pays devait alors mériter le nom de « douce France »! Et comme la vie devait s'y montrer accueillante aux pauvres, aux petits, et aux pèlerins de la dure route!

Ainsi songeant et devisant, nous primes le chemin de la Camargue.

\* \* \*

La Camargue est cette plaine mi-terrestre, mi-aquatique, qui s'étend à perte de vue entre les bras du Rhône. Elle abrite une faune et une population pittoresques. Les castors y vivent nombreux encore dans les berges du fleuve. Les flamants (les roses bien entendu) forment une colonie de plusieurs milliers d'individus qui pêchent, nichent et jabotent dans les eaux du Vacarès, immense étang étalé sur plus de 50.000 hectares, mais qui n'a pas plus d'un mètre et soixante-dix centimètres de profondeur, à l'endroit le plus creux.

Un monde d'aigrettes, de hérons, de butors et d'autres oiseaux y prennent leurs ébats — tandis que dans la plaine errent « les Manades », troupes de chevaux blancs et de taureaux noirs, à demi sauvages, entretenus par des éleveurs pour la course provençale.

Ces taureaux constituent l'une des plus anciennes races d'Europe. Ils sont les plus aryens de tous les ruminants. Aussi le maréchal Goering fit-il naguère l'acquisition de plusieurs de ces taureaux et de ces vaches, qui, croisés avec d'autres bêtes venues d'Ecosse, se préparent à reconstituer l'Auroch, le Bos Uraeus, roi des bovidés, qui du haut de sa généalogie fera la nique à tous les autres bœufs, lesquels ne sont « qu'une bouillie de métis et de mulâtres », ainsi que M. Bergman, directeur général de



l'Enseignement nazi, le dit si gracieusement à propos des peuples méditerranéens.

Mais revenons à nos taureaux.

Ils croissent et se multiplient en liberté, et c'est un spectacle étonnant que de les voir passer au galop, sombres, menaçants, encadrés par de hardis cavaliers et soulevant autour d'eux un nuage de poussière.

Lorsqu'une course s'organise, on en cerne quelques-uns. On les conduit à l'arène, laquelle n'est souvent qu'un cercle de charrettes au milieu du village. Là, de hardis garçons, appelés « Rasteurs », s'efforcent d'enlever une écharpe attachée entre les cornes de la bête; et ce n'est pas un jeu d'enfant que d'enlever le foulard à ces animaux furieux, rapides comme des poneys de polo, et dont les cornes pointues vous embrochent un homme, ni plus ni moins qu'un poulet. Les accidents sont fréquents mais le sport est superbe. Le marquis de Baroncelli en fut le grand restaurateur et son nom se prononce avec admiration d'un bout à l'autre du pays provençal.

Par une belle fin d'après-midi, en chemise brune, pantalon bleu, foulard écarlate autour du cou, nous arrivâmes chez M. Nou de la Houpière, propriétaire des plus aimable, qui sans un instant d'hésitation enleva ma nièce dans son auto (une Ford aux bruits retentissants) et suivi de trois ou quatre cavaliers fila en triple vitesse à travers la plaine à la recherche de la manade.

Le vieux monsieur n'était qu'à demi rassuré. Après l'ardent Calabrais, le galant Provençal! Mais les gentlemen de 1938 n'ont plus les perfidies des Troubadours. Nos demoiselles sont beaucoup plus sérieuses que les châtelaines des Croisades — et bientôt la galante troupe s'en revint, encadrant une bande de chevaux qu'on enferma dans un enclos, où l'on en choisit cinq : *Clamadan*, *Cigallo*, *Mércio*, *l'Amiral*, et *Tranquille*, qui ne l'était pas du tout.

Ces chevaux, comme leurs confrères les taureaux, vivent de la façon que vivaient les Grecs dans l'imagination de Victor Hugo :

*Le Grec a pour tout bien  
L'air du ciel,  
L'eau des puits,  
Et puis!  
La liberté sur la montagne*

pitance qui serait sans doute jugée insuffisante par l'honorable ministre de Grèce à Bruxelles, mais qui avec l'herbe de la steppe suffit aux juments de Camargue, et leur fait donner de robustes produits.

La difficulté consiste à s'emparer des poulains pour le dressage, et il arrive que certaines bêtes défendent leurs petits et les tuent à coups de pied et de dents plutôt que de les laisser emmener.

Tous ces travaux sont effectués par les « Gardians », sorte de cow-boys au costume et aux mœurs des plus pittoresques.

\* \* \*

Par une belle matinée, et sous la conduite d'un jeune et beau cavalier, du nom de Maurice Escaillon, notre gaie cavalcade se mit en chemin et gagna le Parc National, réserve zoologique et botanique, où la vue s'étend à l'infini sans rencontrer ni une maison ni un champ.

La sécheresse avait malheureusement chassé la gent ailée, et sauf les coups de feu d'un garde lancé aux trousses de ces Belges, qui dans leur inconscience traversaient, sans s'en douter, une chasse gardée, nul bruit ne vint troubler la paix de la savane.

Pendant deux jours, nous nous enivrâmes de Soleil et de Mistral. Ma nièce et le Gardian jouaient à l'écharpe, qu'ils s'enle-

vaient mutuellement, en tournant l'un autour de l'autre, au grand galop de leurs chevaux.

Parfois, des mirages, des lacs, des arbres s'élevaient à l'horizon, tremblaient et puis s'évanouissaient.

Le second jour, nous arrivâmes au bois des Rièges, débris d'une forêt qui, d'après les géologues, daterait de l'époque tertiaire, et serait donc la forêt la plus racée de toute l'Europe. Ce n'est d'ailleurs pas une réclame; car si ce bois ne manque pas de pittoresque avec son maquis et ses geniévriers battus par la tempête, il est cependant dépourvu de toute valeur économique.

Ce bois joue un grand rôle dans les légendes de Camargue, et au milieu de ses fourrés, expira, dit-on, le dernier Demi-Dieu, mi-homme, mi-animal, vers l'an 1400.

Malheureusement, une partie de ce site est livrée au pillage des braconniers; et il est à souhaiter que quelque mécène, ou quelque institution dans le genre de notre Fonds national de Recherche scientifique, intervienne afin de sauver ces paysages marqués d'un caractère à la fois mystérieux et sacré, puisque c'est par ces régions que la vie divine née au sein d'Israël pénétra dans les Gaules.

Bientôt en effet, à l'horizon, tout au loin, au bord de la mer, tremblante parmi les mirages, et pareille à un vaisseau de haut bord échoué sur la grève, apparaît une Église. Ce sont les Saintes, les Saintes-Marie de la Mer.

Là, selon la tradition, et sous la conduite des anges, vint aborder la barque montée par Marie-Magdeleine, par Marthe, Marie de Cléophas, Sarah leur servante, patronne des Bohémiens, et par Lazare le ressuscité, par Sidoine l'aveugle-né de Jérusalem, et Trophime, le patron d'Arles.

Là, le peuple de Provence vénère leurs chasses. Là, le Moyen âge édifia un rempart contre les corsaires barbaresques. Là, de tous les coins du monde, au mois d'avril arrivent les Bohémiens au teint basané, au parler guttural, porteurs de robes somptueuses qu'ils déposent aux pieds de leur patronne.

Là enfin, mourut d'amour la gentille Mireille, fiancée du beau Vincent, et immortalisée par le génie de Mistral.

Dans ces récits, les uns touchants, les autres glorieux, une chose est certaine. Le long de ces rives alors navigables et sillonnées par les marins d'Arles rivaux de ceux de Marseille, le long de ces plages aujourd'hui mortes, la Civilisation grecque, puis la Révélation venue de Palestine, pénétrèrent dans nos pays et de proche en proche, par la voix des Poètes, des Philosophes et des Apôtres, par le sang des Martyrs, par l'humble exemple des saintes Femmes, la vie nouvelle se répandit jusqu'au fond de nos provinces.

C'est pourquoi lorsque les yeux découvrent à l'horizon l'antique église, voguant comme un vaisseau sur la plaine et les flots, on songe à l'arche de Noé, et à la barque de Pierre portant dans leurs flancs l'Espérance et la bonne nouvelle destinées à rendre la vie aux peuples, jusqu'alors assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Et c'est pour cette raison, qu'après avoir attaché nos chevaux aux troncs des Tamaris, nous allâmes dévotement nous agenouiller sur les dalles de pierre, et par ces jours de colère et de haine, de tout cœur nous avons répété l'antique chant des Saintains :

« Belles saintes — de la plaine d'amertume — à la foule pécheresse — qui à vos portes se lamentent — Oh, blanches fleurs de nos landes salées — si c'est la paix qu'il faut — de paix emplissez-nous.

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

(A suivre.)



## Une fille américaine de M. Vincent

### Anne-Elisabeth Seton<sup>(1)</sup>

Nous avons pu entrevoir au cours de lectures antérieures la silhouette de cette admirable femme.

Dans le beau livre qu'il a consacré à Ernest Lelièvre et aux fondations des Petites Sœurs des Pauvres (2), Mgr Baunard l'a esquissée d'un trait rapide emprunté à Ernest Lelièvre lui-même. Voici que Jeanne Danemarie vient de nous présenter, en un volume captivant, la vie, le caractère, l'œuvre de celle qui fut l'introductrice providentielle des Filles de la Charité aux Etats-Unis.

\* \* \*

Anne-Elisabeth Bayley naît à New York en 1774, dans une famille protestante, mais profondément religieuse; à trois ans elle perd sa mère; son père contracte un second mariage, et la belle-mère n'a point de sympathie pour Elisabeth. Par contre elle est aimée et comprise de son père, médecin éminent, homme de grande intelligence et de grand cœur. A vingt ans elle épouse William Seton, jeune homme de haute culture, d'une rare distinction, fils d'un riche banquier. Cela fait un couple charmant et heureux dont le foyer se peuple rapidement. Hélas, la maladie et les revers de fortune ne tardent pas à le visiter. La guerre, déchaînée en Europe, entraîne la faillite de la maison qui donnait au jeune ménage une large aisance, le père d'Elisabeth est emporté par une épidémie de fièvre jaune, son mari, moralement et physiquement épuisé, est atteint d'un mal humainement sans remède. William et Elisabeth, appelés par des amis, s'en vont en Italie demander à un climat plus doux, sinon la guérison, au moins une amélioration, un répit. Illusion vite évanouie! Lui agonisant, elle à son chevet, sont retenus au lazaret de Livourne et les conditions où se fait ce séjour ne peuvent qu'aggraver l'état du malade.

Cependant cette page de la vie d'Elisabeth Seton est une de celles où l'on se complaît, tant sont sublimes les élans de confiance dans la Providence de cette âme héroïque. « Oui, Dieu est avec nous, écrit-elle dans son journal, et, si nos souffrances abondent, ses consolations surabondent aussi et surpassent toute parole. » « ... C'est ici l'heure de l'épreuve. Que le Seigneur qui la permet nous soutienne et nous fortifie! Regarder autour de soi, cela jette en trop d'angoisses! Regardons en avant vers le but et la récompense... » « Dans de pareils moments, si je pouvais oublier mon Dieu un seul instant, je deviendrais comme folle. Mais il apaise tout. Sois en repos et souviens-toi que je suis ton Dieu, ton Père. Notre chère maison, là-bas, mes chères sœurs, mes petits enfants... Eh bien, ils sont sous la garde de Dieu en ce monde et au ciel... Que de fois j'ai dit à mon William : « Quand vous vous réveillerez en cet autre monde, vous verrez » que ce monde-ci n'a rien à donner, rien qui vaille qu'on soit tenté d'y revenir... » « Mon pauvre William! lorsqu'il entend que je chante les psaumes de notre triomphe en Dieu ou quand je lui dis de toute mon âme les paroles de saint Paul, brûlantes de foi en Jésus-Christ, je sens que son esprit y puise la vie; il s'approprie ce qu'il vient d'entendre et toutes nos tristesses se

changent en joie. Ah! j'ai bien sujet d'aimer Dieu et de vouloir employer toute mon âme à le servir! Tant que je vivrai, tant que je respirerai, dans le temps, dans l'éternité, je chanterai les louanges de mon Dieu (1). »

Débarqué, William semble d'abord trouver un regain de vie : appuyé sur sa jeune femme, enveloppé dans la chaude amitié de la famille Filicchi de Pise, avide de revoir les trésors d'art que la ville italienne lui avait offerts au temps de sa jeunesse et qu'il prend plaisir maintenant à révéler à l'épouse enthousiaste de toute beauté. Mais c'est là un feu qui, avant de s'éteindre, jette quelques vives flambées. Bientôt ce sera l'agonie : William meurt en prononçant le nom de Jésus. Elisabeth, à bout de forces, prend dans ses bras une de ses enfants emmenée avec elle en Italie, et à genoux, près de l'époux qui vient de rendre son âme à Dieu, elle remercie le Père céleste d'avoir délivré le bien-aimé des misères du monde et de l'avoir accueilli dans la vraie vie.

\* \* \*

La grâce va dès lors faire franchir à l'âme d'Elisabeth, épurée par le sacrifice généreusement accepté, l'étape décisive vers la vérité religieuse.

Sans doute ses amis les Filicchi y aident de tout leur pouvoir et avec toute la discrétion requise. D'autres y joignent leur bien-faisante influence. Mais elle n'est pas femme à se laisser conduire aveuglément, elle entend ne céder qu'à l'appel de la Vérité, connue autant qu'elle peut l'être par l'humaine raison, Dieu seul dirigeant tout au mieux pour les âmes de bonne volonté.

Ce qui l'attire surtout vers la religion catholique, c'est la foi en la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Moins d'un an et demi après la mort de William, elle se trouve le Mercredi des Cendres de l'année 1805 dans la modeste église catholique de Barclay-Street. Les détails de la cérémonie, l'empressement pieux des fidèles, le sermon très simple d'un vieux dominicain, tout lui plut, mais c'était au Tabernacle qu'allèrent principalement ses regards. Elle s'agenouilla : « Ah! mon Dieu, dit-elle, laissez-moi rester ici. » Le 14 mars suivant, elle revenait à Saint-Pierre pour l'abjuration. Le 25 mars elle fit sa première communion, le 26 mai elle reçut la confirmation.

\* \* \*

La conversion au catholicisme, c'était pour Elisabeth la rupture des relations avec le milieu protestant, du même coup la suppression des aides matérielles, l'obligation urgente de pourvoir par son travail aux besoins de ses cinq enfants et à ses propres besoins. Elle deviendra donc directrice d'une modeste école que des catholiques viennent d'ouvrir à New-York. Avec vaillance et entrain, capable d'égayer les enfants qui se pressent autour d'elle, les siens et ceux qu'on lui confie, Elisabeth fait face à tous ses devoirs, devoirs de famille et devoirs professionnels.

Un instant, émue de l'opposition que sa conversion au catholicisme a déclanchée contre elle, elle pense émigrer au Canada. Heureusement de hauts personnages ecclésiastiques, venus de France aux Etats-Unis au temps des persécutions provoquées par la Révolution de 1789, s'emploient à retenir Elisabeth dont ils ont discerné la valeur et deviné la mission. « Restez aux Etats-Unis, lui disent-ils, vous êtes destinée à y faire un bien considérable » (2). Bientôt après, en août 1807, un matin qu'elle vient de s'approcher de la Sainte Table dans une pauvre petite église, le prêtre qui lui a donné la sainte communion, sous le coup d'une illumination intérieure, s'informe d'elle et, renseigné, lui

(1) Par Jeanne Danemarie, un vol. in-12, Paris, Grasset, 1938, 18 fr. franc.

(2) Un vol. in-8°, Paris, De Sigord.

(1) Pages 62 à 73 du livre.

(2) Page 118.



dit après la messe : « Madame, ne voudriez-vous pas venir ouvrir une école de filles près du séminaire de Sainte-Marie à Baltimore? » (1). Ce prêtre était le révérend Louis-Valentin Du Bourg, président du dit collège de Sainte-Marie; il devait désormais prendre une grande place dans la direction spirituelle d'Elisabeth Seton.

\* \* \*

C'est à Baltimore qu'Elisabeth, entourée de quelques femmes, recevra le titre de « mère », prononcera ses vœux, revêtira l'habit religieux, l'évêque Mgr Carroll présidant à cette dernière phase de sa vie, accomplissement de sa vocation. Ainsi s'implantait sur le sol de l'Amérique la Congrégation des filles de la charité.

De Baltimore, l'essaim ira se fixer dans la chaîne des montagnes bleues, à Emmetsburg, où les Sulpiciens ont établi un autre séminaire, un site qui avait de quoi émerveiller l'âme d'Elisabeth, toujours ouverte aux impressions esthétiques.

Il faut voir dans l'ouvrage de Jeanne Danemarie le détail de la vie menée par la jeune communauté où la mère Seton a eu l'exquise joie de recevoir une de ses enfants.

\* \* \*

Cette enfant allait lui être ravie, à l'âge de dix-sept ans, après une très pénible maladie, et l'on ne sait, en lisant le récit de cette mort, laquelle des deux femmes est la plus admirable, la mère ou la fille. A travers les souffrances physiques et morales, toutes deux n'ont qu'un mot à la bouche : « Eternité! » La jeune novice expire en disant : « Je ne puis vous regarder, mon cher Crucifié. J'entre en agonie avec mon Sauveur, je bois mon calice avec Lui. Je quitte ma chère Mère parce qu'Il le veut. Que Sa volonté soit faite! (2) »

Le calvaire n'était pas fini. Une autre fillette d'Elisabeth, Rebecca, est prise d'un mal grave, qui résiste à tous les soins médicaux, à toute la sollicitude maternelle. Torturée par les souffrances, Rebecca monte, à son tour, vers le Ciel, avec des paroles comme celles-ci : « Mère, ce matin, je croyais que je ne pourrais pas y tenir. Mais un regard vers Notre-Seigneur a tout changé. Quelle ne fut pas la dislocation de ses os! Comment l'oublier? » Et la mère, auprès de l'enfant qu'elle vient d'ensevelir : « Je vous bénirai, Seigneur, ... mon enfant est auprès de Vous... je vous la donne de toute mon âme (3) ».

Il est temps qu'elle s'en aille elle-même, la mère Elisabeth Seton, rejoindre ses chers défunts, son père, son mari, ses enfants, les retrouver pour l'éternité et en jouir en Dieu qu'elle a vraiment aimé et servi par « dessus toutes choses ».

« Eternité! » répète-t-elle. « Combien elle me semble près! Réfléchissez là-dessus quand les soucis vous oppressent. Oh! comme sera longue la durée de ce beau jour, où il n'y aura pas de nuit! »

« Quelle est la plus grande grâce que Vous ayez reçue de Dieu, lui demandait-on.

— Celle d'avoir été amenée à l'Eglise catholique. »

Un peu avant de communier pour la dernière fois, elle dit : « Une communion encore, et l'Eternité ». Puis elle dit à ses sœurs : « Soyez enfants de l'Eglise, soyez enfants de l'Eglise. » Elle prononça encore les noms de Jésus, Marie, Joseph et remit son âme à Dieu, le 4 janvier 1821, à l'âge de quarante-six ans (4).

Prodigieux fut l'épanouissement de son œuvre dans les écoles paroissiales, les collèges, les orphelinats, les hôpitaux et dispen-

saires, les asiles d'enfants trouvés, de fous, de lépreux, les homes pour vieillards et incurables, les maisons de travail pour filles, les écoles pour nègres et indiens, les instituts de sourds-muets, etc.

Elles sont dix mille ouvrières disséminées sur ce multiple et magnifique champ de travail (1).

Une fois de plus se vérifie, dans cette vie, avec un éclat qui doit ouvrir tous les yeux, la promesse évangélique : le grain broyé et enfoui germera en une splendide moisson.

GEORGES LEGRAND,  
professeur émérite.

## LECTURES

Livres — Revues — Journaux

### L'ENTREVUE HITLER-SCHUSCHNIGG A BERCHTESGADEN

*M. Martin Fuchs, hier encore chef du service de presse à la légation d'Autriche à Paris, publiera prochainement chez Plon le récit du drame autrichien 1936-1938. Le Figaro a eu la primeur du chapitre : L'Entrevue de Berchtesgaden. Nous en détachons ces extraits :*

#### Hitler et Schuschnigg tête à tête

Hitler avait reçu le chancelier Schuschnigg seul dans son cabinet de travail. Il était très agité et avait accueilli son visiteur presque impoliment. Guido Schmidt et le secrétaire privé de Schuschnigg, avec Ribbentrop, quelques personnes de l'entourage direct du Führer, les généraux Keitel, Reichenau et Sperrle attendaient dans l'antichambre. Il avait semblé au chancelier Schuschnigg que cette excitation visible, et non point un manque de courtoisie voulu, était responsable de ce qu'un siège ne lui avait pas été offert. Pendant un temps assez long Hitler ne laissa pas parler son visiteur. Il déversa littéralement sur lui un flot de plaintes, d'accusations et de protestations. S'il n'avait tenu personnellement qu'à lui, dit-il, et s'il avait écouté ses propres inclinations, il n'en serait pas arrivé à ce dernier essai. Il ne pouvait éprouver aucun sentiment d'amitié, aucune considération, ni aucune confiance pour les hommes qui représentaient aujourd'hui l'Autriche, sa patrie, devant le monde. Personnellement, il était et restait l'ennemi du système actuellement régnant en Autriche, du légitimisme autrichien et de « l'autrichienneté » conspirant avec les ennemis du peuple allemand. On infligeait trop de souffrances à ses camarades du parti, les hommes et les femmes d'Autriche, qui croyaient en lui et qui avaient mis en lui tout leur espoir. Malgré cela il voulait tenter un dernier effort pour arriver à un voisinage amical. Mais il prévenait que c'était le tout dernier. Il était prêt à sacrifier ses sentiments et ses convictions et à replacer l'application de l'accord de juillet sur des bases correctes. Il irait même jusqu'à supprimer tout soutien aux nationaux-socialistes d'Autriche. Mais il fallait pour cela que quelques conditions minima fussent remplies, en garantie d'une collaboration loyale sur la base du traité. Si le gouvernement autrichien les rejetait, il se verrait obligé de prendre l'offensive contre le système et de l'anéantir.

(1) Pages 212 et ss.

(1) Page 123.

(2) Page 170.

(3) Pages 177, 178.

(4) Pages 185 à 190.



### Le Führer en fureur

Comme Schuschnigg esquissait à ce moment un geste de protestation contre ce remarquable exorde, il s'ensuivit une première explosion de fureur de Hitler. Celui-ci répéta plusieurs fois, en roulant des yeux furibonds : « Anéantir... anéantir... » et se mit à jeter des invectives personnelles à son hôte.

« Attendez, vous verrez... vous aussi vous serez brisé! » lui cria-t-il.

Puis il s'égara dans une dissertation historique et philosophique sur la mission qu'il devait remplir à la gloire du peuple allemand.

« Je fonderai un empire de 80 millions d'hommes. »

Vinrent alors les menaces, ce qui arriverait si l'Autriche repoussait la main pacifique qu'il lui tendait. L'armée allemande était prête à tout faire rentrer dans l'ordre, l'aviation allemande pouvait apparaître en quelques heures dans le ciel de Vienne, les nationaux-socialistes autrichiens n'attendaient qu'un mot de lui qui les déliât de leur réserve librement consentie et maintenue jusqu'à présent à la suite de l'accord du 11 juillet pour reprendre leur action.

« Et je vous promets qu'ils ne manqueront pas de moyens! »

Puis, lorsqu'il s'aperçut de l'étonnement sans bornes et de l'indignation naissante du chancelier fédéral, une nouvelle explosion se produisit.

« Oui... est-ce que vous ne savez donc pas que vous vous trouvez en présence du plus grand Allemand que l'histoire ait jamais connu? » lança-t-il à la figure de Schuschnigg consterné.

Il se mit alors, au cours d'une improvisation de longue haleine, à décrire les moyens formidables dont il disposait pour assurer sa puissance. Il interrompait cette énumération de temps en temps, pour faire entrer l'un ou l'autre des généraux attendant dans l'antichambre, qui répondaient à des questions préparées d'avance, que tel ou tel corps d'armée était prêt à se mettre en marche. Il était surtout et toujours question de deux divisions cuirassées et motorisées, dont Schuschnigg verrait bientôt par lui-même l'armement efficace et puissamment offensif. Finalement, le chef suprême de l'armée allemande fut appelé dans le cabinet et prié de confirmer personnellement tout ce que les autres généraux et Hitler lui-même avaient dit sur l'état d'alerte et la préparation de l'armée.

Il fut ensuite permis à Schuschnigg de se retirer et de réfléchir aux exigences du Führer. Ces exigences avaient été remises par écrit au chancelier par un aide de camp d'Adolf Hitler. Celui-ci resta encore un certain temps en conversation avec le général Keitel.

Dans l'antichambre, cependant, avait régné une oppression lourde et indéfinissable. Quand on entendait crier Hitler et qu'on percevait quelques mots à travers la porte, on avait l'impression que le maître de l'Allemagne entraînait dans un accès de rage.

« Cela arrive rarement », disait en manière d'excuse un de ses aides de camp.

Guido Schmidt avait pris son air le plus ironique. Ribbentrop était d'un rouge apoplectique. Lorsque le général von Keitel revint enfin dans l'antichambre, il resta debout devant Ribbentrop et lui parla à haute voix d'éventuelles mesures militaires à prendre en vue d'une guerre.

### Les exigences allemandes

Guido Schmidt fut ensuite appelé chez Schuschnigg, qui lui tendit avec un regard morne la très longue liste des exigences allemandes. Ils se mirent tous les deux à rédiger en hâte des contre-propositions autrichiennes. Puis Hitler fit mander de

nouveau Schuschnigg et lui déclara sans ambages qu'il fallait prendre tout de suite une résolution, sans quoi, dans quelques heures, il prendrait, lui, « d'autres décisions ».

Il le mit en garde contre l'idée qu'il pourrait compter sur l'aide des puissances étrangères, ce qui lui donna l'occasion de s'étendre sur la situation politique mondiale telle qu'il la concevait. Il parlait sans beaucoup de considération des puissances occidentales. En ce qui concernait l'Angleterre, l'hégémonie mondiale de celle-ci avait subi depuis la fin de la guerre déboire sur déboire. L'Angleterre était un géant aux pieds d'argile. Encore un échec et elle s'écroulerait. La France n'était même plus en question; elle ne possédait plus, au maximum, qu'une certaine puissance défensive. Mais elle avait cessé depuis longtemps de jouer, en tant que grande puissance européenne, un rôle quelconque. C'était le résultat de son manque d'union et de ses querelles intestines.

### A propos de l'Italie

Et comme le chancelier voulait de nouveau prendre la parole, Hitler l'interrompt encore :

« Je sais, je sais... vous pensez à Mussolini. Je suis plein d'admiration pour sa personne et son œuvre, et je me tiens sur le terrain d'une solidarité complète, mondiale, indéfinissable entre le fascisme et le national-socialisme. Mais quant à la capacité militaire des Italiens, c'est une tout autre question. Ne vous faites aucune illusion là-dessus. Si Mussolini voulait vous aider, ce qu'il ne fera certainement pas, il suffirait de 100.000 hommes de troupes allemandes non seulement pour rejeter les Italiens au delà du Brenner, mais encore pour chasser l'armée italienne jusqu'à Naples (1). »

Un officier allemand, pendant qu'on entendait, à travers la porte du cabinet de travail de Hitler, les éclats de voix du Führer, racontait au secrétaire privé de Schuschnigg :

« Il a souvent de pareils accès et souffre de moins en moins qu'on lui réplique. Par exemple, il ne peut plus souffrir, depuis plusieurs mois, l'attaché militaire à Paris, le général Kühnental, parce que celui-ci l'a mis en garde contre une sous-estimation de la préparation et de la valeur de l'armée française, et surtout parce que l'attaché lui a dit une fois que le communisme n'avait pénétré dans cette armée que d'une manière tout à fait négligeable. »

.....

*L'Autriche accepta l'ultimatum...*

### Le bluff militaire

Schuschnigg et les politiciens qu'il avait appelés en consultation auraient-ils encore accueilli l'ultimatum en grinçant des dents s'ils avaient su que, quelques jours avant Berchtesgaden, Hitler avait eu une conversation très sérieuse avec le chef suprême de l'armée allemande, le général von Brauchitsch? Le maître du

(1) Il est vrai que, d'ordre de son gouvernement, un représentant du gouvernement autrichien à Rome a fait part ensuite à Mussolini, fin février ou début de mars, des appréciations d'Adolf Hitler. Le Duce a d'abord écouté sans dire un mot, parcourant son immense cabinet de travail du palais de Venise à grands pas pressés; puis il est revenu s'asseoir à son bureau et, accompagnant chaque mot de son allemand incorrect d'un violent coup de poing sur la table, il s'est écrié :

« Je vous le dis, la meilleure armée de l'Europe n'est pas actuellement l'armée allemande, la meilleure armée d'Europe n'est même pas l'armée italienne; je vous le dis, moi, la meilleure armée d'Europe est et reste... l'armée française. »



Reich avait demandé à son général si l'armée était prête à une expédition contre l'Autriche.

« Mon Führer, avait répondu le général, si vous voulez vous servir de l'armée pour soutenir un bluff par une pression militaire, vous pouvez vous fier à nous; pour les occasions plus sérieuses, nous ne sommes pas encore prêts, et pour une guerre je ne peux pas placer l'armée à votre disposition dans son état actuel... »

Des mouvements de troupes avaient bien eu lieu à la frontière le jour même de Berchtesgaden et les jours suivants. Mais on peut affirmer aujourd'hui avec certitude que c'étaient des manœuvres uniquement spectaculaires, qui servaient le bluff politique par un bluff militaire. De véritables mesures n'ont aucunement été prises le 12 février ni les jours suivants, contrairement à ce qui se passa le 11 mars. Il est, par contre, plus que probable que le rejet de l'ultimatum eût été simplement le signal d'une campagne terroriste en Autriche. C'eût été, somme toute, une sérieuse mise à l'épreuve des nerfs de Schuschnigg et de ses collaborateurs, épreuve que ceux-ci n'auraient sans doute pas pu soutenir.

Le refus de Mussolini d'intervenir à Berlin en faveur de l'Autriche, dont il a déjà été question, doit avoir joué dans les décisions du maître du Troisième Reich un rôle décisif. Il faut aussi insister sur le fait que, à part la démarche timide et tardive du ministre de France au Ballhausplatz, aucune puissance n'intervint de quelque manière que ce fût. Le chancelier fut alors confirmé avec raison dans son pessimisme et dans sa conviction qu'au cas d'une catastrophe l'Autriche serait abandonnée à elle-même; la répétition générale l'avait prouvé. Tout se résumait maintenant à supprimer les dernières chances qu'elle avait de résister encore à la deuxième offensive que le Reich, on en était sûr, ne tarderait pas à lancer.

## BRUFINA

Les profits divers de l'exercice à fin juin 1938 s'élèvent à 49.287.800 francs auxquels s'ajoute le report antérieur de 4.873.554 francs. Après défalcation des allocations statutaires, des charges financières et des frais généraux, ainsi que des allocations en faveur du personnel, il reste un bénéfice répartissable de 41.260.732 francs.

Le Conseil proposera à l'assemblée des actionnaires du 27 octobre l'attribution d'un dividende de 35 francs brut, inchangé, payable par fr. 31,50 net, aux 600.000 actions de la Société; l'année dernière, seules les 375.000 actions anciennes participaient à la répartition.

Il sera en outre affecté 15 millions aux prévisions et 2 millions à une dotation spéciale aux institutions de prévoyance. Le solde de 3.260.732 francs sera reporté à nouveau.

## La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,  
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,  
politiques, sociaux, littéraires, artistiques  
et scientifiques



### Abbaye Sainte-Gertrude

des Dames Bénédictines

RUE MI-MARS, LOUVAIN

### Pédagogie Universitaire

ORNEMENTS D'ÉGLISE - BRODERIE  
ENLUMINURES - IMAGERIE RELIGIEUSE

Cette abbaye constitue une riante maison d'études

Vie familiale - Court de tennis - Pension de prix modérés

POUR CONDITIONS, S'ADRESSER A LA PRIEURE

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67  
Compte Chèques 4067  
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

## Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS  
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales  
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches  
Gravures noires et couleurs — Encadrements  
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES





# Le "REMY"

**FOYERS ET CALORIFÈRES**

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

**89 %**

de rendement moyen

**UNIQUE**

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

**COUVIN (Belgique)**

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

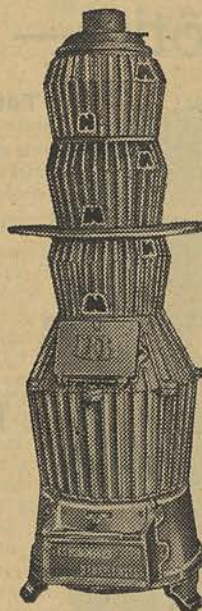
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

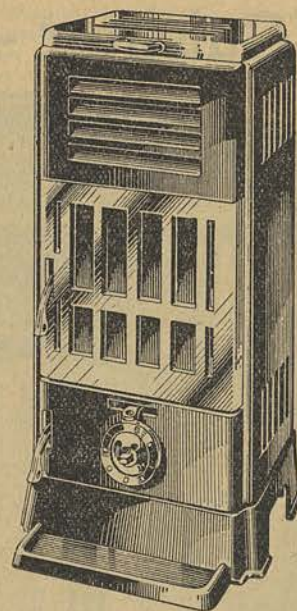
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

**Les Fonderies Bruxelloises**

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

# POÊLES GODIN

R. RABAUX & C<sup>ie</sup>

158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Établissements

# Leroi-Jonau & C<sup>o</sup>

Société Anonyme au capital de 2.200.000 francs

**TEINTURE - NETTOYAGE**

SIÈGE SOCIAL

Usine et Bureaux : 117, rue Saint-Denis, Forest. Tél. 44.00.23  
Correspondances, Expéditions

Prix spéciaux pour communautés

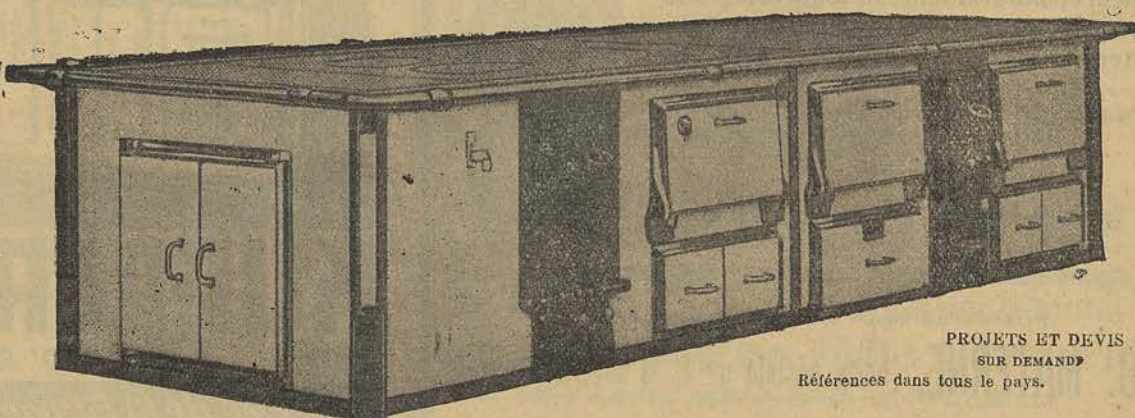
# HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N° 6  
G<sup>d</sup>-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles  
**1938**

en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour

**PENSIONNATS,  
INSTITUTS,  
COUVENTS,  
HOTELS,  
RESTAURANTS, etc.**



PROJETS ET DEVIS  
SUR DEMANDE

Références dans tous le pays.



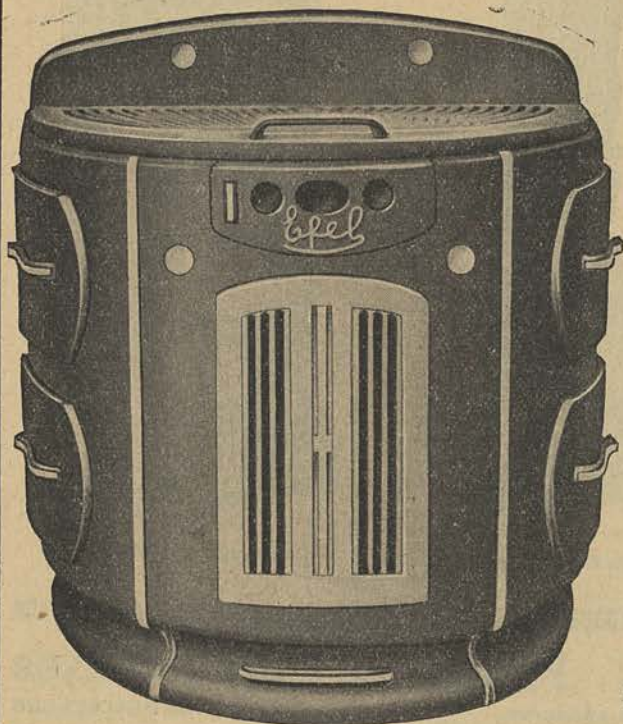
Une réalisation  
merveilleuse des

# FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

## Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par éléments-radiateurs tubulaires, inclinés et superposés. Il est d'un grand rendement en air chaud.

Sa conception simple et robuste permet d'en faire un très long usage sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène, un joint en amiante est placé entre chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six grandeurs, entièrement de fonte, avec des pièces interchangeables, est très économique.

Fournisseur de la Marine Nationale Française,  
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy-lez-Chârloroi



Prière d'adresser toute la correspondance à :

**G. MATERNE**, boîte postale n° 1, à Erquelinnes

**Cuisinières**  
de la plus petite de ménage  
à l'installation la plus importante.

POUR  
PENSIONNATS,  
INSTITUTS,  
CONVENTS,  
ÉCOLES  
MÉNAGÈRES  
CASERNES,  
etc.

**KUPPERSBUSCH**  
SALLES D'EXPOSITION  
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles



## LES VICHYS

pour Tabliers, les Tennis,  
les Coutils, les Kakis, etc.,  
GARANTIS GRAND TEINT,  
SONT LES SPÉCIALITÉS DU

## Tissage de Maldegem

Soc. Anon.

à Maldegem

Tél. : Maldegem N° 8



## QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre  
climat exige des vêtements chauds.  
La chaleur de la laine est la plus  
saine.

**GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS**

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

## USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Fillature - - Tissage  
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES  
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION  
ET ECCLÉSIASTIQUES

## LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

• • •

**Les Laines de Ste-Gudule**

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

MÉNAGÈRES!

CONNAISSEZ-VOUS LE  
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

## NICCO?

MÉNAGÈRES!

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie,  
polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que  
vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en  
tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le  
NICCO. Essayer le NICCO c'est l'adopter.

Comment employer le NICCO?

Il y a deux espèces de NICCO : le NICCO brun et le NICCO vert.  
Le NICCO BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine  
de plomb. — Le NICCO VERT pour taques blanchies et polies.

MODE D'EMPLOI :

1<sup>er</sup> cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues  
années (NICCO BRUN). — Versez un peu de NICCO brun soit  
sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre.  
Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez  
la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon  
sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2<sup>e</sup> cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller  
(NICCO VERT). — Versez un peu de NICCO vert également sur  
de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre,  
frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour  
enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre  
chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc.,  
même mode d'emploi avec les deux espèces de NICCO. Ne jamais  
employer les deux espèces de NICCO en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de NICCO vert ou brun,  
sur un chiffon; replier le chiffon, le NICCO à l'intérieur, enduire  
le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon  
sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE

## NICCO

Produit sans concurrence, économique  
et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS  
Boîte postale n° 114.

## LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,  
Favorise la croissance des en-  
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,  
Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,  
Amplifie l'endurance des sports-  
men.

Revitalise les malades,

**LAIT CRU, PUR ET SAIN**

étable indemne de tuberculose  
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Réclamez à votre fournisseur  
le beurre Sainte - Anne  
PASTEURISÉ ET CONTRÔLÉ

ou écrivez à la

## Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS



*Vos jolies robes resteront fraîches,  
si vous les faites  
en Tobralco.*

*Un tissu garanti (\*) par Tootal.*



**C**HOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

*Nouveau prix :*

**fr. 19<sup>50</sup>**  
LE METRE  
Largeur 91/92 cm

**(\*) LA GARANTIE TOOTAL :**

*Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.*

# TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

*C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins. ( )*  
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.



## COMMENT TRAITER UNE HERNIE ?

Ce mal à évolution variable ne peut être guéri, chez l'adulte, que par l'opération. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent s'y soumettre n'ont de ressource que le port d'un bandage. Le NEO BARRÈRE SANS PELOTES NI RESSORT est le plus parfait des appareils; il maintient toutes les HERNIES qui disparaissent comme sous l'action de la main; ne se déplace pas et ne cause aucun gêne. Essai gratuit sans engagement des appareils du docteur L. BARRÈRE, 98, rue du Marais, Bruxelles, et en province, chez MM. les Pharmaciens-bandagistes, dépositaires de la méthode Barrère. Brochures gratuites.

## WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD  
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,  
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants  
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS  
**Miels d'Abeilles**

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

## R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parisberg, 3, Montagne de Paris  
COUQUE DE NICE GENT Tél. 11813 GAND  
HOLLANDSCHE —  
— ONTBIJTKOEK — PÉCIALITÉ :  
— BREVETS — Couque à la Succade

## CHOCOLAT JOVENEAU

TOURNAI Téléphones :  
10414-11076

Le chocolat à la tasse.  
Le chocolat en bâtons.

PRALINES et BONBONS FINIS en vrac  
et en boîtes de tous poids.

## VROONEN-AERTS

### FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation  
de

## CAFÉS

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

VINS des COTEAUX de l'HARRACH  
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique  
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

### Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

## COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

## VINS FINIS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE  
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes



**Belges**

utilisez les

# CAFÉS STANDARD BIARO

**CAFÉS DU CONGO**

à tous points de vue  
excellents!

APPRECIÉS, RÉGULIERS DANS LA QUALITÉ

Exploitations Agricoles et Industrielles de la **BIARO**  
SOCIÉTÉ CONGOLAISE A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

**DÉPARTEMENT : VENTE CAFÉS.**

Usines et dépôts : 28 à 31, Quai de Willebroeck, Bruxelles-Maritime  
Bureaux : 42, rue Royale, Bruxelles. Tél. 12.66.40. Adr. télégr. Biaro Bruxelles.

Banque : Société Générale de Belgique.  
Compte chèques postaux : 136.840.  
Registre de commerce de Bruxelles : 8546.

Fruits Maison de gros Conserves

**J. P. MUNAR**

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55      Registre du commerce      C. C. Postaux  
Tél. 342.53      N° 1551      1329.87  
Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,  
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —  
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE  
POISSONS.

Prix courants sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

**Fabrique de Chicorée**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

## Reine Astrid

**M. QUARTIER**

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

POUR LES CAFÉS TORRÉFIÉS  
VOUS FEREZ BIEN DE CONSULTER

**La Centrale Coloniale, S.A.**

82, rue du Couvent, ANVERS

Téléphone 778.25.      Compte Ch. Post. 85.405  
Reg. Comm. Anvers 1374.

**QUALITÉ      CORRECTION      PRIX AVANTAGEUX**  
Importation directe de Santos Rio, Saint-Domingue, Centre  
Amérique, etc.

Un café de notre Colonie

l'Arabica de la plantation « Centrac »  
Demandez nos prix en crus et torréfiés.

La maison importe également les conserves et les fruits et peut vous  
faire les meilleures offres.



**TORRÉFACTION de CAFÉ**

RUE GRÉTRY, 29  
ANVERS

Téléphone N 905.55

C. Ch. Post. :

Robert Castelein : 324.411

Reg. Comm. Anvers : 26.398

Première commande de 25 kil., franco domicile, prix coûtant  
Cafés crus et torréfiés de toutes provenances

**KOFFIE**  
**Branderij**

**Alphonse HUBAUT**

Noordstraat, 207 - 209  
**ROUSSELARE**

CHICORÉE —  
MARGARINE —

Telefoon 198  
Postcheck 102640

Spécialistes des véritables Anthracites

## SANTRAS

154, chaussée de Turnhout  
ANVERS      Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs



**Établissements Charles SIX**  
Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT  
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité  
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce  
Courtrai 48  
C. C. P. 5229

Téléphone 10245  
Adresse télégr.  
Chareix, Tournai

Apprenez  
les langues vivantes

à

**L'Ecole Berlitz**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

*Si vous désirez  
du charbon  
amélioré de 18%  
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs  
se fera un plaisir de  
venir vous donner tous  
renseignements*

**WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.**  
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

Spécialité des bons Combustibles  
Charbons — Cokes — Anthracites

**Firme Frans DUPONT**  
COURTRAI

Bureaux et Chantiers :

QUAI DE GROENINGHE (Canal)  
et RUE DE SWEVEGHEM (Racc.)

Tél. unique 670

Prix spéciaux pour Couvents, Eglises, etc.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

**Etienne Van Oost**

précédemment Etienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers,  
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
proceussions. — Spécialité d'articles pour com-  
munautés religieuses et pour confections

Registre du Commerce  
Charleroi : 8851

Compte Chèques Postaux  
122.177

CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS

**Jacques GODEFROID**

CHARLEROI

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télegr. JAGODEFROID, Charleroi Téléphones : Direction 12322  
Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grands Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques  
— Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

**UNION CHARBONNIERE**

du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66



# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!  
Pensionnats!  
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage  
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif  
que le procédé

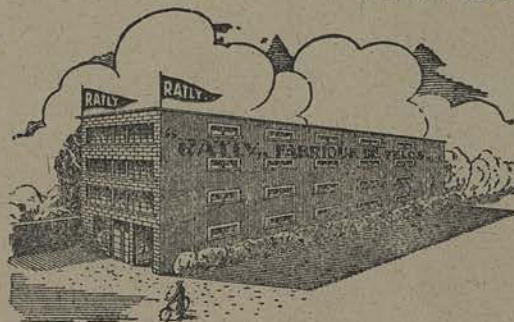
# OSO

créé dans nos Laboratoires par nos  
chimistes-praticiens

Demandez le procédé avec échantillons des  
produits OSO I et II au seul fabricant  
**PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD**

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



**RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi**



**LIEGE**

**EXPOSITION  
INTERNATIONALE  
DE L'EAU  
LIEGE  
1939**

**1939**

**EXPOSITION  
Internationale de l'Eau**

**MAI - NOV.**